





*Douze ans d'esclavage*



SOLOMON NORTHUP

# DOUZE ANS D'ESCLAVAGE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Philippe Bonnet  
et Christine Lamotte*

*Introduction et postface  
de Matthieu Renault*

*Entremonde*  
Genève - Paris

TITRE ORIGINAL : *Twelve Years a Slave*

Édition originale américaine publiée par Derby & Miller, 1853.

Le Sycomore, 1980, pour la traduction française.

Entremonde, 2013.

## INTRODUCTION

*Douze ans d'esclavage* (*Twelve Years a Slave*) est publié aux États-Unis en 1853. C'est le récit autobiographique de Solomon Northup, un homme qui a été libéré des fers de l'esclavage seulement quelques mois plus tôt. Cet ouvrage s'inscrit dans la grande vague de publication de récits d'esclaves (*slave narratives*) qui constitue alors une arme décisive dans la lutte pour l'abolition de l'esclavage, laquelle sera proclamée par Abraham Lincoln le 1<sup>er</sup> janvier 1863 et étendue à l'ensemble du territoire des États-Unis à l'issue de la guerre civile américaine en 1865. Plus de quatre-vingt récits d'(ex-)esclaves (hommes et femmes) sont ainsi publiés entre 1835 et 1865, dont ceux de Frederick Douglass (1845), William Wells Brown (1847), Josiah Henson (1849), Henry Bibb (1849), John Brown (1855), Harriet Jacobs (1861)<sup>1</sup>. À ces récits, il faut ajouter des œuvres de fiction, au premier rang desquelles *La case de l'Oncle Tom* de Harriet Beecher Stowe<sup>2</sup> (1852), roman largement inspiré du récit de Josiah Henson et qui allait à son tour marquer de son empreinte la rédaction de *Douze ans d'esclavage*, qui sera du reste dédié à Beecher Stowe.

Si l'histoire narrée par Northup n'en demeure pas moins profondément originale, c'est parce qu'il n'est pas un «esclave comme les autres». Né libre en 1808, résidant dans le comté de Saratoga dans l'État de New York, il est kidnappé en 1841,

1. Plusieurs de ces récits ont été traduits en français. Voir notamment F. DOUGLASS, *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, Paris, Gallimard, 2006; W. W. BROWN, *Le récit de William Wells Brown, esclave fugitif, écrit par lui-même*, Mont Saint-Aignan, Publication des universités de Rouen et du Havre, 2012.

2. H. BEECHER STOWE, *La case de l'oncle Tom*, Paris, Le Livre de Poche, 1986.

enfermé à Washington, vendu à la Nouvelle-Orléans, avant de passer les douze années suivantes de sa vie en tant qu'esclave en Louisiane. Ainsi que l'affirme à nouveau Beecher Stowe, il y avait eu d'autres cas similaires à celui de Northup, mais ceux-ci n'en demeuraient pas moins exceptionnels et, lorsqu'ils étaient découverts par les autorités du Sud, étaient généralement «traités avec une grande équité et impartialité»<sup>3</sup>. Par ailleurs, les esclaves de ces régions reculées du Sud des États-Unis qui parvenaient à (re)gagner leur liberté étaient extrêmement rares, à la différence (relative) des esclaves des États frontaliers du Nord et de ceux de la côte atlantique. Si le fonctionnement de l'institution esclavagiste dans ces régions n'était pas inconnu, sa description avait jusqu'à présent été le fait de voyageurs-observateurs. Northup, lui, était le premier à décrire l'expérience vécue de l'esclavage dans les plantations du Sud<sup>4</sup>.

Comme tant d'autres *slave narratives*, *Douze ans d'esclavage* a été rédigé à quatre mains – et ce dès le retour de Northup auprès de sa famille à Glenn Falls dans l'État de New York –, avec l'aide d'un «nègre», un juriste local nommé David Wilson. L'on sait peu de choses de Wilson, si ce n'est que ses écrits antérieurs (poésie et histoires locales) ne traitaient en rien de la question de l'esclavage, qu'il n'était pas un militant abolitionniste et que rien ne prouve qu'il le soit devenu après avoir connu et travaillé avec Northup. Selon toute vraisemblance, il fut avant tout intrigué et touché par le singulier destin de l'ex-esclave<sup>5</sup>. C'est pourquoi l'on est porté à le croire lorsqu'il affirme dans sa préface qu'«impartial, comme il croit l'être, indépendant de toute préconception et tout préjugé, le seul

3. H. BEECHER STOWE, *The Key to Uncle Tom's Cabin* cité in S. EAKIN, J. LOGSDON, Introduction, *op. cit.*, p. x.

4. S. EAKIN, J. LOGSDON, «Introduction» in S. NORTHUP, *Twelve Years a Slave*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1968, p. xi.

5. *Ibid.*

objectif de l'éditeur a été d'offrir une histoire fidèle de la vie de Solomon Northup, telle qu'il l'a reçue de ses lèvres»<sup>6</sup>. En quelques mois, les huit mille copies de l'ouvrage sont écoulées; réimprimé à plusieurs reprises, le nombre de ventes dépasse en 1856 les trente mille exemplaires<sup>7</sup>. L'ouvrage est republié au lendemain de la guerre civile et fera, jusqu'à nos jours l'objet de nombreuses rééditions aux États-Unis, mais aussi de traductions – il a été publié en français en 1980 aux Éditions Sycomore, mais était depuis longtemps épuisé – et d'adaptations comme en témoigne le très attendu long-métrage éponyme du réalisateur anglais Steve McQueen.

Que fut la vie de Northup après sa libération, après l'esclavage? Les informations dont nous disposons sont pour le moins parcellaires; la date précise de sa mort par exemple nous est inconnue, quoiqu'elle se situe probablement en 1863. L'on croit savoir que Northup donna plusieurs conférences et lectures en faveur de l'abolition de l'esclavage – certaines en compagnie de Frederick Douglass – et qu'à plusieurs reprises des manifestations racistes le contraignirent à renoncer à prendre la parole en public. Il n'est par ailleurs pas impossible qu'il ait contribué à aider des esclaves, travaillant sur les chantiers de voies ferrées, à s'évader<sup>8</sup>; mais les preuves manquent. Mieux documentés sont les deux procès qui l'opposèrent l'un à Burch, le marchand d'esclaves, et à ses acolytes, l'autre à ses kidnappeurs, Alexander Merrill et Joseph Russell. Le premier de ces procès se déroule à Washington en 1853, sur le chemin même du retour de Northup de la Louisiane à sa terre natale. Ce procès, relaté dans *Douze ans d'esclavage*, se conclut par l'acquiescement des accusés. Le second procès s'ouvre quant à lui en octobre 1854

6. D. WILSON, « Editor's Preface » (mai 1953) in S. NORTHUP, *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, p. xxxvii.

7. *Ibid.*

8. D. FISKE, *Solomon Northup: His Life Before and After Slavery*, *op. cit.*, pp. 41-57.

après qu'un favorable concours de circonstances ait permis de retrouver la piste et d'arrêter les kidnappeurs de Northup. La procédure se poursuit jusqu'en juin 1856 et les jugements se succèdent; mais l'issue est la même: les coupables sont relâchés. Northup n'obtiendra jamais justice pour les torts qui lui ont été infligés<sup>9</sup>.

9. S. EAKIN, J. LOGSDON, «Introduction» in S. NORTHUP, *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, pp. xvii-xxii.

## CHAPITRE I

Parce que je suis né libre, dans un État libre, et que pendant plus de trente ans j'ai joui des bienfaits de la liberté, qu'au terme de cette période j'ai été enlevé et vendu comme esclave, avant d'être heureusement libéré au mois de janvier 1853, après douze ans de servitude, on m'a suggéré qu'un récit de ma vie et de mes aventures ne serait pas sans intérêt pour le public.

Depuis ma libération, je n'ai pas été sans remarquer l'intérêt croissant suscité, dans tous les États du Nord, par l'esclavage. Des œuvres d'imagination<sup>1</sup> lui ont été consacrées, qui prétendent nous en restituer les aspects les plus rians comme les plus abjects. Ces œuvres ont circulé à un rythme sans précédent et créé, me semble-t-il, les conditions propices à de fructueuses polémiques.

Je ne connais de l'esclavage que ce que j'en ai vu, appris et souffert moi-même. Je me propose de livrer une relation sincère et impartiale des faits: en racontant l'histoire de ma vie sans exagération aucune, et en laissant à d'autres le soin de déterminer s'il est possible de trouver dans des récits d'imagination la peinture d'une servitude plus cruelle et plus dure.

Pour autant que je sache, mes ancêtres, du côté paternel, étaient des esclaves de Rhode Island. Ils appartenaient à une famille du nom de Northup, dont l'un des membres, après s'être rendu dans l'État de New York, vint s'installer à Hoosic, dans le Comté de Rensselaer. Il amena avec lui Mintus Northup, mon père. Lorsque son maître mourut, il y a une cinquantaine

1. *La Case de l'Oncle Tom*, le célèbre roman d'Harriet Beecher Stowe parut en 1852. Il connut plusieurs rééditions la même année et fut traduit en français et en allemand.

d'années, conformément à une clause de son testament, mon père fut affranchi.

Monsieur Henry B. Northup, de Sandy Hill, avocat distingué – et l'homme auquel, grâce à Dieu, je dois d'avoir reconquis ma liberté et retrouvé ma femme et mes enfants – fait partie de cette famille à laquelle mes aïeux restèrent donc attachés, et dont ils prirent le nom, ce nom que je porte.

Mon père, bien qu'il fût né esclave et qu'il ait connu les désagréments auxquels est exposée ma malheureuse race, fut un homme estimé pour son travail et son honnêteté, comme pourraient l'attester de nombreuses personnes, encore vivantes, et qui se souviennent bien de lui. Il mena une vie paisible d'agriculteur et ne chercha jamais à obtenir un de ces emplois de valet qui semblent spécialement destinés aux enfants de l'Afrique. Il nous donna une éducation supérieure à celle ordinairement accordée aux enfants de notre condition et acquit, à force de travail et d'économie, assez de biens pour avoir le droit de voter. Il avait coutume de nous parler de son premier état, et, bien qu'il éprouvât de l'amitié, et même de l'affection, pour la famille dans laquelle il avait servi, il réprouvait le système esclavagiste et s'attardait avec douleur sur l'avilissement de sa race. Il s'attacha à imprégner nos âmes de sentiments moraux et à placer notre confiance en Celui qui veille sur la plus humble de ses créatures comme sur la plus puissante. Il mourut le 22 novembre 1829. Au cimetière de Sandy Hill, une humble pierre marque l'endroit où il repose, après s'être acquitté dignement de ses devoirs, dans la condition modeste que Dieu lui avait impartie. Que de fois je me suis souvenu des conseils paternels, alors que je gisais dans une cabane d'esclave, dans les régions lointaines et insalubres de la Louisiane, et que, souffrant atrocement des injustes blessures qu'un maître inhumain m'avait infligées, je

ne souhaitais que la protection d'une tombe pour échapper comme lui au fouet de l'opresseur.

Jusqu'à la mort de mon père, je passais le plus clair de mon temps à m'occuper avec lui des travaux de la ferme. Quant à mes heures de loisir, je les employais généralement à lire ou à jouer du violon – distraction qui fut la passion dominante de ma jeunesse. Par la suite, elle devint une source de consolation, procurant du plaisir aux êtres chers qui partageaient mon sort et détournant mes pensées, durant de longues heures, du douloureux spectacle de ma condition.

Le jour de Noël 1829, j'épousais Anne Hampton, une jeune fille de couleur qui habitait à proximité de notre ferme. Elle-même n'aurait pas été capable de déterminer exactement les étapes de son ascendance, mais le sang de trois races se mêlait dans ses veines. Il était difficile de savoir si c'était le rouge le blanc ou le noir qui prédominait. L'union des trois, quoi qu'il en soit, lui avait donné une singulière mais plaisante expression, telle qu'on en a rarement vue. Bien qu'elle s'en rapprochât, elle n'avait pas à proprement parler le type quarteron<sup>2</sup> – classe à laquelle, j'oubliais de le mentionner, appartenait ma mère.

Je venais d'avoir vingt et un ans le mois de juillet précédent. Désormais privé du soutien de mon père, avec une femme à ma charge, je décidai de trouver du travail; et, oubliant l'obstacle de la couleur et de mon humble condition, je me laissai aller à rêver d'un avenir meilleur – du jour où un modeste logis, entouré de quelques parcelles de terre, viendrait récompenser mes efforts et me procurer le bonheur et la paix.

Aussitôt mariés, nous nous installâmes comme gardiens dans une vieille bâtisse aux murs jaunes, qui se trouvait alors à l'extrémité sud du village de Ford Edward, et qui a été transformée depuis en un immeuble moderne, occupé plus tard par le capitaine Lathrop et connu sous le nom de Fort House.

2. Métis possédant trois quarts de sang blanc.

Durant l'hiver, on m'employa avec d'autres à remettre en état le canal Champlain, dans le secteur dirigé par William Van Nortwick. L'équipe à laquelle j'appartenais était placée sous la responsabilité directe de David McEachron.

Au printemps, lorsque le canal ouvrit, je fus en mesure, grâce aux économies réalisées sur ma paye, d'acheter une paire de chevaux et le matériel nécessaire à la mise sur pied d'une entreprise de navigation. J'engageai pour m'aider quelques bras solides et passai des contrats pour transporter, du lac Champlain jusqu'à Troy, de longs trains de bois. Dyer Beckwith et un certain Bartemy de Whitehall effectuèrent avec moi plusieurs voyages. L'art et les mystères du transport du bois ne tardèrent pas à me devenir tout à fait familiers – ce qui me permit ensuite de rendre d'appréciables services à un maître honorable et d'étonner les rudes bûcherons des rives du Bayou Bœuf.

L'hiver suivant, je travaillai à couper du bois. Lorsque le printemps revint je décidai avec Anne d'acheter une ferme des environs. J'avais été habitué tout jeune aux travaux agricoles et c'était une occupation qui me plaisait. Je négociai donc l'achat d'une part de la vieille ferme Alden, dans laquelle mon père avait autrefois habité. Avec une vache, une truie, deux bœufs que je m'étais procurés à Hartford, quelques biens et effets personnels, nous prîmes possession de notre nouvelle demeure, à Kingsbury. Cette année-là, je plantai vingt-cinq acres de maïs, semai de grandes quantités d'avoine et me mis à cultiver autant de terre que mes misérables moyens me le permettaient. Anne s'occupait activement des travaux domestiques tandis que je travaillais durement dans le champ.

Nous demeurâmes à Kingsbury jusqu'en 1834. L'hiver, on m'appelait souvent pour jouer du violon. Que la jeunesse s'assemblât pour danser, et j'étais presque toujours là. Mon violon était devenu célèbre dans tous les villages des environs.

Quant à Anne, elle avait fini par se faire, à force de travailler à la Taverne de l'Aigle, une véritable réputation de cordon bleu. Durant la session du tribunal et dans les grandes occasions, on la payait un bon prix pour faire la cuisine au restaurant de Sherrill.

De ces besognes supplémentaires, nous ne rentrions jamais les poches vides. Si bien qu'entre la musique, la cuisine et la ferme, nous nous trouvâmes bientôt abondamment pourvus et, en vérité, nous menions une vie heureuse et prospère. Aussi, s'il n'avait tenu qu'à nous, nous serions restés à la ferme. Mais le moment était venu pour moi de faire un nouveau pas vers le cruel destin qui m'attendait.

En mars 1834, nous nous installâmes à Saratoga Springs. Nous occupions une maison appartenant à Daniel O'Brien, dans la partie nord de Washington Street. Isaac Taylor tenait alors, au nord de Broadway, une importante pension de famille, connue sous le nom de Washington Hall. Il m'engagea comme cocher, fonction que j'occupai pendant deux ans. Après cette période, nous travaillâmes souvent, Anne et moi, quand arrivaient les visiteurs, à l'hôtel des États-Unis, et dans différentes auberges du lieu. En hiver je vivais surtout de mon violon, mais lorsque l'on construisit la ligne de chemin de fer de Troy à Saratoga, je dus aller y effectuer de dures journées de travail.

À l'hôtel des États-Unis, il m'arrivait fréquemment de rencontrer des esclaves qui venaient du Sud en compagnie de leurs maîtres. Ils étaient toujours bien habillés, bien nourris, et semblaient mener une vie facile, à l'abri des tracasseries ordinaires de l'existence. Ils me parlaient souvent de l'esclavage et je m'aperçus qu'ils nourrissaient presque tous un secret désir de liberté. Certains me firent part de leur volonté de s'échapper et me consultèrent sur le meilleur moyen d'y parvenir. Mais la peur de la punition qui, ils le savaient bien, suivrait fatalement leur capture et leur retour final s'avéra

dans tous les cas assez forte pour les dissuader de tenter l'expérience. J'avais respiré toute ma vie l'air libre du Nord. J'étais conscient d'éprouver les mêmes sentiments, les mêmes impressions que les blancs; conscient également de posséder une intelligence au moins égale à celle de bien des hommes, et une peau tout aussi belle. J'étais trop ignorant, trop libre peut-être, pour arriver à comprendre comment l'on pouvait supporter l'abjecte condition d'esclave. La justice de cette loi, de cette religion qui reconnaissaient et défendaient le principe de l'esclavage, demeurait pour moi un mystère. Et jamais, je le dis avec fierté, je n'ai manqué une occasion de servir la cause de la liberté, chaque fois que je le l'ai pu, j'ai prodigué mes conseils à ceux qui venaient me voir et tâché de leur fournir la possibilité de s'échapper.

Nous demeurâmes à Saratoga jusqu'au printemps 1841. Sept ans plus tôt, nous avions quitté notre paisible ferme de la rive est de l'Hudson, séduits par de flatteuses promesses, mais ces promesses ne s'étaient pas réalisées. Nous vivions toujours dans une certaine aisance; cependant, nous n'avions guère progressé. Loin de favoriser les règles simples de travail et d'économie auxquelles j'avais été habitué, la vie, dans cette station thermale de renommée mondiale, était faite au contraire pour encourager la paresse et la prodigalité.

Nous avions alors trois enfants: Elisabeth, Margaret et Alonzo. Elisabeth, l'aînée, avait dix ans; Margaret était de deux ans plus jeune et le petit Alonzo venait d'avoir cinq ans. Ils faisaient la joie de notre maison, et leurs voix berçaient nos oreilles de leur musique. Pour ces êtres innocents, que de châteaux en Espagne ne bâtissions-nous pas, leur mère et moi. Lorsque je ne travaillais pas, je les emmenais toujours, vêtus de leurs plus beaux habits, se promener dans les rues de Saratoga ou dans la campagne environnante. Leur présence faisait mes

délices, et je les serrais contre ma poitrine avec autant d'amour que si leur peau sombre avait été blanche comme neige.

Jusque-là, l'histoire de ma vie n'avait rien eu d'exceptionnel – rien qui sortît du lot commun des espoirs, des amours et des peines d'un humble homme de couleur, tâchant de se frayer un modeste chemin dans le monde. Mais à présent, j'étais parvenu à un tournant de mon existence, au-delà duquel m'attendaient des maux, des souffrances et des chagrins sans nom.



## CHAPITRE II

Un matin, vers la fin du mois de mars 1841, je me promenais dans Saratoga Springs; je n'avais à l'époque aucun travail et j'étais en train de me demander où je pourrais obtenir un emploi en attendant le retour des activités saisonnières. Anne, comme d'habitude, était allée à Sandy Hill, distant d'une vingtaine de lieues, faire la cuisine chez Sherrill. Elisabeth, me semble-t-il, l'avait accompagnée. Margaret et Alonzo se trouvaient à Saratoga avec leur tante.

À l'angle de Congress Street et de Broadway, tout près de la taverne tenue par M. Moon, je fus abordé par deux messieurs à l'allure respectable. Je ne les connaissais ni l'un ni l'autre. Je crois me souvenir qu'ils m'avaient été adressés par l'une de mes connaissances mais je n'ai pas réussi à retrouver laquelle. Celle-ci leur avait confié que j'étais un excellent violoniste.

Toujours est-il qu'ils placèrent immédiatement la conversation sur ce terrain, me posant de nombreuses questions quant à mes compétences. Mes réponses durent les satisfaire, car ils proposèrent de m'engager, en affirmant que j'étais exactement la personne dont ils avaient besoin. Ils se présentèrent plus tard sous le nom de Merrill Brown et d'Abram Hamilton – étaient-ce leurs véritables patronymes: j'ai de fortes raisons d'en douter. Le premier était un homme d'environ quarante ans, petit et trapu. Il avait l'air rusé et intelligent. Il portait une redingote et un chapeau noirs et prétendait habiter tantôt à Rochester, tantôt à Syracuse. Le second était un homme au teint pâle et aux yeux clairs, et qui, pour autant que je pus en juger, n'avait pas plus de vingt-cinq ans. Il était grand et élancé, vêtu d'un manteau tabac, d'un chapeau luisant et d'un gilet

élégamment coupé. Tout son vêtement était du dernier chic. Il avait l'air quelque peu efféminé, mais présentait bien, et il y avait en lui une aisance qui dénotait une grande habitude de la vie. Ils appartenaient, m'informèrent-ils, à un cirque, qui faisait une tournée à Washington et étaient en route pour le rejoindre. Ils l'avaient quitté pour faire une excursion dans le Nord et visiter le pays, et ils payaient leurs frais en donnant ici et là une représentation. Ils me firent remarquer qu'ils avaient beaucoup de mal à trouver des musiciens pour accompagner leurs numéros, et que si je voulais bien aller avec eux à New York, ils me donneraient un dollar par jour et trois dollars par soir de représentation, sans compter l'argent qu'il me faudrait pour rentrer à Saratoga. J'acceptai sur-le-champ cette séduisante proposition, tant pour l'argent que par désir de voir la métropole. Ils avaient hâte de s'en aller. Estimant que mon absence serait de courte durée, je ne jugeais pas nécessaire d'écrire à Anne pour lui dire où j'allais. En fait, je pensais que je serais peut-être rentré avant elle. Aussi, après avoir pris du linge de rechange et mon violon, je fus prêt à partir. L'attelage arriva, un attelage couvert, tiré par deux magnifiques chevaux bais, le tout formant un splendide équipage. Leurs bagages, trois énormes malles, furent attachées sur la galerie, et, m'asseyant sur le siège du conducteur, tandis qu'ils s'installaient à l'intérieur, je quittai Saratoga par la route d'Albany, enchanté de ma nouvelle situation et plus heureux que je ne l'avais jamais été.

Après avoir dépassés Ballston, nous prîmes la route de la corniche que nous suivîmes jusqu'à Albany. Nous atteignîmes cette ville avant la tombée de la nuit et descendîmes dans un hôtel proche du Musée.

Ce soir-là, j'assistai à une de leurs représentations – la seule que j'eus l'occasion de voir durant tout le temps que je passai avec eux. Hamilton se tenait à l'entrée; j'étais l'orchestre

et Brown exécutait des numéros. Il jonglait avec des balles, dansait sur une corde, faisait cuire des crêpes dans un chapeau, simulait les cris de cochons invisibles et se livrait à divers tours de ventriloquisme et de prestidigitation. Le public était extrêmement clairsemé et pas du meilleur monde. Aussi, lorsqu'Hamilton vint nous rendre compte des entrées, ce n'était qu'«une misérable addition de places vides».

Nous reprîmes la route, de bonne heure, le lendemain matin. Ils ne parlaient plus maintenant que de rejoindre le cirque au plus vite. Ils effectuèrent le reste du trajet sans s'arrêter pour donner de nouvelles représentations, et nous arrivâmes à New York dans les délais prévus. Nous logeâmes dans la partie ouest de la ville, dans une rue qui va de Broadway à l'Hudson. Je croyais mon voyage terminé et je pensais que d'ici un jour ou deux, je serais de retour à Saratoga auprès de ma famille et de mes amis. Mais Brown et Hamilton se mirent à me harceler pour que je les suive à Washington. Ils firent valoir que, l'été approchant, le cirque, dès leur arrivée, repartirait dans le Nord. Ils me promirent une situation intéressante et un salaire élevé si je les accompagnais. Ils s'étendirent longuement sur les avantages que j'en retirerais et présentèrent les choses sous un jour si prometteur que je décidais finalement d'accepter.

Le lendemain, ils me conseillèrent, puisque nous allions pénétrer dans un État esclavagiste, d'aller chercher un certificat de liberté avant de quitter New York. Cette démarche me parut prudente, mais je n'y aurais pas pensé s'ils ne me l'avaient suggérée. Nous nous rendîmes sur-le-champ à ce que je compris être le service des douanes. Là, il attestèrent sous serment que j'étais un homme libre. On établit un papier que l'on nous remit, et l'on nous demanda d'aller le présenter au greffe. C'est ce que nous fîmes. Le greffier y porta une inscription et reçut, pour ce faire, la somme de six shillings. Puis nous retournâmes

au service des douanes. Il y eut d'autres formalités. Finalement, après avoir donné deux dollars à l'officier des douanes, je serrai les papiers dans ma poche et regagnai l'hôtel avec mes deux amis. Je pensais à l'époque, je dois bien l'avouer, que ces papiers ne valaient guère le prix qu'ils m'avaient coûté, l'idée qu'on pourrait en vouloir à ma sécurité personnelle ne m'ayant jamais effleuré ni de près ni de loin. Je me souviens que le greffier auquel on nous adressa rédigea une note dans un grand livre qui, je suppose, se trouve encore dans ce service.

Quoi qu'il en soit, j'avais désormais sur moi la preuve de ma condition d'homme libre. Le lendemain de notre arrivée à New York, nous prîmes le ferry pour Jersey; puis la route de Philadelphie. Nous nous arrêtâmes une nuit dans cette ville et reprîmes, le lendemain matin de bonne heure, notre voyage vers Baltimore.

Depuis New York, leur désir de rejoindre rapidement le cirque ne faisait que s'accroître. À Baltimore nous laissâmes l'attelage et prîmes le train jusqu'à Washington. Nous arrivâmes dans cette ville juste à la tombée de la nuit, la veille de l'enterrement du général Harrison, et descendîmes à l'hôtel Gadsby, dans Pennsylvania Avenue.

Après dîner, mes compagnons me firent venir dans leurs appartements et me remirent quarante-trois dollars, somme excédant largement le salaire promis. Ils attribuèrent cette générosité au fait qu'ils n'avaient pas donné, durant notre voyage, autant de représentations qu'ils me l'avaient laissé entendre. Ils m'apprirent aussi que la troupe avait pensé quitter Washington le matin suivant, mais qu'en raison des funérailles, elle avait décidé de rester un jour de plus. Tout le temps que dura la conversation, ils se montrèrent extrêmement aimables comme ils l'avaient été depuis notre première rencontre. Ils me conseillèrent de ne pas sortir dans les rues cette nuit-là, dans la mesure où j'ignorais les usages locaux. Je les laissai en

leur promettant de suivre leur conseil. Un serviteur de couleur me conduisit à ma chambre, qui se trouvait au rez-de-chaussée, à l'arrière de l'hôtel. Je m'étendis pour me reposer et songeai avant de m'endormir à ma femme et à mes enfants, et au long chemin qui nous séparait. Mais il n'y eut pas d'ange protecteur à mon chevet pour me conseiller la fuite, pas de voix amie dans mes rêves pour m'avertir des épreuves qui allaient fondre sur moi.

Le lendemain, une grande cérémonie eut lieu à Washington. Le roulement du canon et le fracas des cloches emplissaient l'air. Les maisons étaient tendues de crêpe et la foule s'entassait dans les rues. Bientôt, le cortège apparut, descendant lentement l'avenue carosse après carosse, en une longue procession, tandis que des milliers et des milliers de personnes suivaient à pied, au son d'une musique mélancolique. Ils conduisaient le corps d'Harrison à sa dernière demeure.

Je n'avais pas quitté Hamilton et Brown de la matinée. Ils étaient les seules personnes que je connaissais à Washington. Ensemble nous vîmes passer le cortège funèbre. Puis, tout en flânant, nous allâmes voir le Capitole et, dans l'après-midi, la Maison du Président. Pendant tout ce temps, ils étaient constamment près de moi, m'indiquant les monuments intéressants. Avec tout cela, je n'avais pas encore vu le cirque. En fait, je n'avais guère eu l'occasion d'y penser dans l'excitation de la journée.

Plusieurs fois dans l'après-midi, mes compagnons entrèrent dans des saloons et commandèrent de l'alcool. Ce n'était pourtant pas leur habitude, pour autant que je sache, de se livrer à des excès. Dès qu'ils s'étaient servis, ils remplissaient un verre et me le tendaient. On pourrait croire, étant donné la suite des événements, que je ne tardai pas à être ivre, mais ce ne fut pas le cas. Peu après avoir ingurgité une de leurs boissons, je fus pris de violents élancements. Bientôt, je me sentis tout à fait

mal. Ma tête bourdonnait: c'était une douleur lourde, tenace, pénible à un point que je ne saurais dire. Lorsqu'on se mit à table, je n'avais pas d'appétit; la vue et l'odeur des aliments me donnaient la nausée. Brown et Hamilton me conseillèrent de me retirer; ils se montrèrent pleins de sollicitude et exprimèrent l'espoir de me voir sur pied le lendemain. Précédé du serviteur que j'avais vu la veille, je regagnai ma chambre. Je me contentai d'enlever mon manteau et mes bottes et me jetai sur mon lit. Il me fut impossible de dormir. Mes maux de tête augmentèrent jusqu'à en devenir intolérables. Au bout d'un moment, j'eus soif. Mes lèvres étaient complètement desséchées. De l'eau, c'était la seule chose à laquelle je pensais: l'eau des lacs, des rivières bondissantes, des ruisseaux où je m'étais désaltéré; l'eau débordant du seau qu'on remonte du puits rempli d'un frais et abondant nectar.

Vers minuit, je me levai, ne pouvant supporter une telle soif. Je ne connaissais pas les lieux. Tout le monde était couché. À force de tâtonner et d'errer à l'aveuglette, je finis par trouver une cuisine au sous-sol. Deux ou trois serviteurs de couleur s'y trouvaient et une femme me donna à boire. Cela m'apaisa momentanément, mais à peine avais-je regagné ma chambre que le même désir brûlant de boire, la même soif dévorante m'avaient repris.

Une heure environ après que je sois revenu de la cuisine, j'eus conscience qu'on entra dans ma chambre. Il me sembla qu'ils étaient plusieurs – j'entendais un mélange de voix différentes – mais combien, et qui étaient-ils, je ne saurais le dire. Brown et Hamilton se trouvaient-ils parmi eux? Tout ce dont je me souviens, c'est que l'on me dit qu'il était nécessaire que j'aille chez un pharmacien me procurer des médicaments, et que, après avoir mis mes bottes, je les suivis, sans manteau ni chapeau, le long d'un passage qui conduisait dans une rue perpendiculaire à Pennsylvania Avenue. Une lumière brillait

à une fenêtre. Il me semble qu'il y avait alors trois personnes avec moi, mais ce n'est qu'une impression floue, semblable au souvenir que laisse un pénible cauchemar. La dernière chose dont j'arrive encore à me souvenir, c'est de m'être dirigé vers la lumière qui, je le croyais, provenait d'une boutique de pharmacien et me paraissait reculer au fur et à mesure que j'avancais.

À partir de ce moment, je perdis connaissance. Combien de temps restai-je inconscient – une nuit, ou plusieurs jours ? Je n'en sais rien. Mais quand je revins à moi, j'étais seul dans le noir total, et j'étais enchaîné. La douleur de ma tête s'était un peu calmée, mais j'étais très affaibli. J'étais assis, nu-tête, en chemise, sur un banc fait de planches grossières. J'avais les poignets entravés. De lourds fers entouraient mes chevilles et la chaîne qui les retenait était fixée à un anneau rivé au sol. Il m'était impossible de me lever.

Au sortir d'un évanouissement si douloureux, il me fallut quelque temps pour rassembler mes pensées. Où étais-je ? Que signifiaient ces chaînes ? Où étaient Brown et Hamilton ? Qu'avais-je fait pour mériter d'être emprisonné dans un tel cachot ? Je ne comprenais rien. Il y avait dans ma mémoire une plage vide d'une longueur indéfinie, et il m'était impossible de me souvenir de ce qui s'était passé avant mon réveil. J'écoutais intensément, espérant percevoir quelque bruit, quelque signe de vie, mais rien ne vint rompre le silence oppressant, si ce n'est le cliquetis de mes chaînes à chacun de mes mouvements. Je me mis à parler tout haut, mais le son de ma propre voix me fit sursauter. Malgré mes fers, je pus, en tâtant mes poches, me rendre compte que l'on ne m'avait pas seulement dépouillé de ma liberté, mais aussi de mon argent et de mon certificat. Alors, faiblement et confusément, l'idée que j'avais été enlevé commença à se faire jour dans mon esprit. Mais c'était incroyable. Il devait y avoir eu un

malentendu, une méprise malheureuse. Il n'était pas possible qu'un libre citoyen de New York, qui n'avait causé de tort à aucun homme, n'avait violé aucune loi, soit traité de façon si inhumaine. Cependant, plus je songeais à ma situation, plus mes soupçons se confirmaient. Et il y avait en vérité de quoi s'affliger. Je compris qu'il n'y avait plus ni confiance à avoir en l'homme – être insensible – ni pitié à attendre de lui, et, me recommandant au Dieu des opprimés, je courbai la tête entre mes mains enchaînées et pleurai amèrement.

### CHAPITRE III

Trois heures environ s'écoulèrent. Je restai assis sur le banc, absorbé dans de douloureuses pensées. J'entendis au loin le chant d'un coq, et bientôt me parvint un grondement éloigné, semblable à celui de charrettes dévalant les rues: je compris qu'il faisait jour. Cependant, aucun rai de lumière ne pénétrait dans ma prison. Enfin, j'entendis des pas juste au-dessus de ma tête, comme si quelqu'un marchait de long en large. Cela me fit penser que je devais être dans un local souterrain, et les odeurs d'humidité et de moisissure confirmèrent cette supposition. Ce bruit durait depuis au moins une heure, quand enfin j'entendis des pas approcher de mon cachot. Une clé cliqueta dans la serrure, une lourde porte pivota sur ses gonds, laissant pénétrer un flot de lumière, et deux hommes entrèrent et se tinrent devant moi. L'un était grand et vigoureux, âgé d'environ quarante ans. Il avait des cheveux châtain foncés légèrement grisonnants. Son visage plein, son teint rougeaud et ses traits vulgaires n'exprimaient que ruse et cruauté. Il mesurait dans les un mètre quatre-vingt. Et, sans exagération, je peux dire qu'il avait l'air tout à fait sinistre et repoussant. J'appris plus tard qu'il s'appelait James H. Burch, négrier bien connu à Washington, et qui fut un moment l'associé de Theophilus Freeman de La Nouvelle-Orléans. Son compagnon, Ebenezer Radburn, était un simple domestique. Il servait de geôlier. Les deux hommes vivent encore à Washington, ou du moins y vivaient à l'époque où je revins d'esclavage en janvier dernier.

La lumière qui pénétrait par la porte ouverte me permit d'examiner la pièce où j'étais enfermé: trois mètres carrés environ, des murs solides, un plancher robuste. Il y avait

une petite fenêtre munie de gros barreaux de fer. Elle était hermétiquement fermée par un volet extérieur. Une grille me séparait d'une autre cellule – ou d'une cave – entièrement privée de fenêtre, et dans laquelle aucune lumière ne pouvait arriver. Le mobilier de la pièce où je me trouvais se composait du banc en bois sur lequel j'étais assis, d'un vieux poêle sale et démodé, et c'était tout. Il n'y avait ni lit, ni couverture. La porte, par laquelle Burch et Radburn étaient entrés, conduisait à un passage étroit d'où un escalier montait à une cour entourée d'un mur de briques haut de trois mètres cinquante environ. Située à l'arrière d'une maison de même largeur, cette cour s'étendait sur une dizaine de mètres.

Dans la cour, une porte bardée de fer ouvrait sur un couloir qui longeait la maison et donnait dans la rue. Le destin du noir sur lequel cette porte se refermait était à jamais fixé. Un toit recouvrait une partie de la cour, formant une sorte d'auvent. Sous le toit, courait une galerie délabrée où les esclaves, s'ils en avaient envie, pouvaient dormir la nuit et s'abriter de l'orage. Le tout ressemblait à s'y méprendre à une cour de ferme, si ce n'est que cette cour était construite de manière à ce que le monde extérieur ne puisse jamais voir le bétail humain qui y était parqué.

La maison de deux étages à laquelle elle était contiguë bordait l'une des rues passantes de Washington. Vue de l'extérieur, on aurait dit une propriété paisible. Un étranger, en la voyant, ne se serait jamais douté de l'abominable usage qu'on en faisait. Aussi curieux que cela puisse paraître, juste en face de la maison, la dominant de sa taille imposante, se dressait le Capitole. Les voix des délégués patriotes, qui s'étaient glorifiés d'avoir instauré le règne de la liberté et de l'égalité<sup>1</sup> se mêlaient

1. La Déclaration d'indépendance, votée le 4 juillet 1776, précisait: «Nous regardons comme des vérités évidentes en elles-mêmes que tous les hommes ont été créés égaux, qu'ils ont reçu de leur Créateur certains droits inaliénables; qu'au nombre de ces droits sont la vie, la liberté, la recherche du bonheur.»

presque au fracas des chaînes des pauvres esclaves. Une geôle d'esclaves à l'ombre du Capitole !

Telle est la description fidèle de ce qu'était en 1841 la geôle de Williams à Washington. C'est dans une de ses cellules que je me retrouvai inexplicablement enfermé.

« Et bien, comment se sent-on maintenant, mon garçon ? » me demanda Burch en franchissant le seuil. Je répondis que j'étais malade et m'enquis de la raison de mon emprisonnement. Il m'assura que je lui appartenais, qu'il m'avait acheté et qu'il allait bientôt m'envoyer à La Nouvelle-Orléans. J'affirmai bien haut, que j'étais un homme libre, un citoyen de Saratoga, où j'avais femme et enfants, libres également, et que je me nommais Northup. Je me plaignis amèrement de l'étrange traitement que j'avais subi et menaçai de demander des réparations pour le tort causé, après ma libération. Il nia que je fusse libre et jura ses grands dieux que j'arrivais de Géorgie. Sans relâche, j'affirmai n'être l'esclave de personne et exigeai qu'il m'enlevât immédiatement mes chaînes. Il essaya de me faire taire, comme s'il craignait que ma voix ne s'entendît de l'extérieur mais ses efforts demeurèrent sans effet. J'accusai les auteurs de mon emprisonnement d'être de véritables bandits. Comprenant qu'il n'arriverait pas à me calmer, il entra dans une rage folle. Jurant et blasphémant, il me traita de sale menteur de nègre et m'adressa les épithètes les plus vulgaires qu'une brute puisse imaginer.

Pendant ce temps Radburn était resté silencieux. Il était chargé de surveiller ce bétail humain ou plutôt ce qu'il en restait, de recevoir les esclaves, de les nourrir et de les fouetter pour deux dollars par tête et par jour. Se tournant vers lui, Burch lui ordonna d'apporter le battoir et le chat à neuf queues. Il sortit et revient bientôt avec ces instruments de torture. Le « battoir » – comme l'appellent les esclaves dans le jargon du châtiment, celui du moins que j'ai appris – est un

morceau de bois dur, long de cinquante centimètres environ, ayant la forme d'une cuillère à pudding d'autrefois, ou d'une rame ordinaire. La partie plate de l'objet, large comme deux mains ouvertes, est percée de nombreux trous. Le chat à neuf queues est une grosse corde à plusieurs brins; les brins ne sont pas tressés et chacun se termine par un nœud.

Dès qu'ils furent en possession de ces formidables instruments, ils me saisirent et me déshabillèrent brutalement. Mes pieds, comme je l'ai dit, étaient fixés au plancher. M'obligeant à me courber sur le banc, le visage tourné vers le sol, Radburn appuya lourdement du pied sur les fers qui serraient mes poignets et me maintint contre terre. Avec le battoir, Burch asséna une série de coups sur mon corps nu. Quand il eut le bras fatigué, il s'arrêta et me demanda si je maintenais toujours que j'étais un homme libre. Je le répétai avec force, et les coups redoublèrent. Quand la fatigue se fit à nouveau sentir, il me reposa la question et, recevant la même réponse, il continua son cruel office. Et pendant tout ce temps, cette incarnation du démon proférait les jurons les plus monstrueux. Finalement le battoir se rompit et il ne garda dans la main qu'un manche inutile. Mais je ne cédaï pas. Ses coups brutaux ne parvinrent pas à me faire avouer que j'étais un esclave. Alors Burch jeta violemment par terre le manche du battoir cassé et saisit le fouet. Ce fut encore plus douloureux. Je me débattis de toutes mes forces, mais en vain. Je demandai grâce, on ne répondit à mes supplications que par des malédictions et des cinglements de fouet. Je crus bien mourir sous les coups de cette infecte brute. Je frémis encore au souvenir de la scène. J'avais le corps en feu. Seuls les tourments de l'enfer pourraient donner une idée exacte de ce que j'endurais.

Je finis par ne plus répondre à ces questions réitérées. J'étais presque incapable de parler. Il continua à me frapper sans lésiner; à chaque coup il me semblait que ma chair meurtrie

était sur le point de se détacher de mes os. Quelqu'un d'un tant soit peu accessible à la pitié n'aurait pas battu un chien aussi cruellement. Enfin, Radburn intervint, assurant que j'étais suffisamment mal en point et qu'il était inutile de continuer à me frapper. Burch s'arrêta, brandit un poing menaçant et me dit, d'une voix qui siffla entre ses dents serrées, que si j'osais encore prétendre que j'étais un homme libre, que j'avais été enlevé, ou quoi que ce soit de ce genre, la correction que je venais de recevoir ne serait rien en comparaison de celle qui m'attendait. Il jura qu'il me dresserait ou qu'il me tuerait. Sur ces bonnes paroles, ils ôtèrent les fers de mes poignets, mais ne me détachèrent pas les pieds. Après avoir refermé le volet de la petite fenêtre, ils sortirent et verrouillèrent la porte derrière eux. Je me retrouvai dans le noir.

Un peu plus tard, le bruit de la clé dans la serrure me glaça d'effroi. Moi qui m'étais senti si seul et qui avais tant souhaité une présence humaine – n'importe laquelle –, je frémissais à la pensée que quelqu'un pouvait venir; la vue d'un homme, surtout d'un blanc, me remplissait de terreur. Radburn entra, apportant un plateau qui contenait un morceau racorni de porc grillé, une tranche de pain et une timbale d'eau. Il me demanda comment j'allais et ajouta que j'avais reçu une drôle de raclée. Il me dit que je n'aurais pas dû parler de ma liberté et que moins je le ferais mieux cela vaudrait. L'homme s'efforçait de paraître avenant. Mon triste état l'avait-il ému ? Ou voulait-il éviter toute nouvelle tentative de ma part pour revendiquer mes droits ? La réponse aujourd'hui importe peu. Il enleva les fers de mes chevilles, ouvrit le volet et partit (le volet de la petite fenêtre, cf. paragraphe plus haut), me laissant à nouveau seul.

J'étais couvert de plaies, courbatu et endolori, et j'éprouvais des difficultés à me déplacer. Par la fenêtre, je ne pouvais apercevoir qu'un toit. La nuit, je me couchais par terre, sur le sol humide et dur, sans matelas et sans couvertures.

Régulièrement, deux fois par jour, Radburn m'apportait la tranche de porc, le pain et l'eau. Je n'avais pas faim, mais j'avais continuellement soif. Mes blessures ne me permettaient pas de rester plus de quelques minutes dans la même position. Aussi je passais les jours et les nuits à m'asseoir, à me lever et à tourner en rond. Je ne cessais de penser à ma femme et à mes enfants. Quand le sommeil me terrassait, je rêvais d'eux; je me revoyais à Saratoga; je les entendais m'appeler. Mais en quittant les plaisantes chimères de mes rêves pour les réalités amères qui m'entouraient, je ne pouvais que gémir et pleurer. Et pourtant, ils n'avaient pas réussi à me briser. Je songeais à sortir de là au plus vite. Il était impossible, me disais-je, que l'on puisse être assez injuste pour me garder prisonnier comme un esclave quand on connaîtrait ma véritable situation. Il suffirait de prouver à Burch que je ne m'étais pas enfui de Géorgie. Bien que j'eusse souvent des soupçons à l'égard de Brown et d'Hamilton, je ne pouvais me faire à l'idée qu'ils avaient pris part à mon enlèvement. Ils allaient certainement venir me chercher. Ils m'arracheraient à cette servitude. Hélas, je n'avais pas encore compris que «l'homme est un loup pour l'homme», et que sa méchanceté est sans limites lorsqu'il agit par appât du gain.

Au bout de quelques jours, on ouvrit la porte, et j'eus l'autorisation d'aller dans la cour. J'y rencontrai trois esclaves: un garçonnet de dix ans et deux jeunes gens de vingt et vingt-cinq ans. Nous fîmes rapidement connaissance, et il me racontèrent leur histoire.

Le plus âgé était un homme de couleur du nom de Clemens Ray. Il avait vécu à Washington où il avait longtemps conduit un fiacre et soigné des chevaux. Il était très intelligent et se rendait parfaitement compte de sa situation. Il se désolait à l'idée d'aller dans le Sud. Burch venait de l'acheter et l'avais mis là en attendant de l'envoyer sur le marché de La

Nouvelle-Orléans. Il m'apprit que je me trouvais dans la geôle de Williams – endroit dont je n'avais jamais entendu parler – et me dit à quoi elle servait. Je lui racontai ma triste histoire; il se montra compatissant, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire. Il me conseilla de ne plus parler à l'avenir de ma liberté, car, m'assura-t-il, connaissant le caractère de Burch, cela ne pourrait finir que par de nouveaux coups de fouet.

Le deuxième prisonnier s'appelait John Williams. Il avait été élevé en Virginie, non loin de Washington. Burch l'avait obtenu en paiement d'une dette. Il nourrissait l'espoir que son maître le rachèterait, espoir qui se réalisa par la suite. Randall, le plus jeune, était un enfant vif et agile. La plupart du temps, il jouait dans la cour, mais parfois il se mettait à pleurer; il appelait alors sa mère et demandait quand elle allait revenir. Son absence était la seule chose qui semblât le chagriner. Il était trop jeune pour souffrir de sa condition; quand il n'avait pas en tête le souvenir de sa mère, il nous amusait par ses facéties.

La nuit, Ray, Williams et le garçonnet dormaient dans la galerie sous l'auvent, tandis que l'on m'enfermait dans la cellule. Au bout d'un certain temps, on nous donna des couvertures, semblables à celles utilisées pour les chevaux. Ce fut la seule literie que l'on me permit d'avoir pendant les douze années qui suivirent. Ray et Williams me posèrent beaucoup de questions sur New York<sup>2</sup>. Je leur racontai comment les gens de couleur étaient traités là-bas. Je leur dis qu'ils pouvaient avoir un foyer et une famille, sans que personne ne vienne les inquiéter. Des deux, c'était surtout Ray que la liberté attirait le plus. Mais nous ne pouvions parler ainsi qu'en l'absence de Burch et de Radburn, sachant que de tels propos nous auraient attiré des coups.

2. L'auteur emploie indifféremment «New York» pour désigner tantôt la ville, tantôt l'État.

Je restai deux semaines dans la geôle de Williams. La nuit qui précéda mon départ, on amena une femme en pleurs. Elle tenait par la main une petite fille: c'étaient la mère et la demi-sœur de Randall. Leur venue le remplit de joie. Il s'agrippait à la robe de la femme, embrassait la petite fille, montrait tous les signes du plus profond ravissement. La mère le serrait dans ses bras, l'enlaçait tendrement et le fixait avec amour à travers ses larmes en lui murmurant des noms affectueux.

Emily, la petite fille, avait sept ou huit ans, un teint clair et un visage d'une admirable beauté, encadré par de long cheveux bouclés. Sa tenue soignée et la richesse de ses vêtements prouvaient qu'elle avait été élevée dans un milieu aisé. C'était vraiment une charmante enfant. La femme était vêtue de soie et portait des bagues et des boucles d'oreille en or. Son allure, ses manières, la correction de son langage montraient qu'elle n'avait pas toujours vécu comme une esclave. Elle semblait très étonnée de se retrouver dans un tel lieu. C'était évidemment un brusque revers de fortune qui l'avait conduite ici. Tandis qu'elle se lamentait, elle fut poussée avec ses enfants dans la même cellule que moi. Les mots ne sauraient rendre les plaintes continuelles de cette femme. Elle se jeta sur le sol, et prenant ses enfants dans ses bras, elle les abreuva de mots touchants que seul l'amour maternel peut inventer. Ils finirent par s'endormir, la tête sur ses genoux. Et tandis qu'ils sommeillaient paisiblement, elle leur parlait en leur caressant les cheveux. Cela dura toute la nuit. Elle les appelait ses enfants chéris, ses poupons adorés, ses pauvres petits innocents, qui ne savaient pas quel malheur les attendait. Bientôt ils n'auraient plus de mère pour les reconforter, ils lui seraient enlevés. Qu'allaient-ils devenir? Oh! elle n'aurait jamais la force de vivre sans sa petite Emmy et son garçon chéri. Ils avaient toujours été de bons enfants, avec de si gentilles manières. Dieu, qui la voyait, savait bien qu'elle aurait le cœur brisé si on les éloignait d'elle.

Et pourtant, elle savait qu'ils avaient l'intention de les vendre; que peut-être ils seraient séparés, et qu'ils ne se reverraient jamais plus. Les plaintes de cette mère éplorée auraient suffi à faire fondre un cœur de pierre. Elle s'appelait Eliza. Et voici l'histoire de sa vie, telle qu'elle me la raconta plus tard.

Elle était l'esclave d'Elisha Berry, homme riche, qui habitait près de Washington. Il me semble lui avoir entendu dire qu'elle était née sur ses terres. Il y a quelques années, Berry se mit à vivre comme un débauché et se brouilla avec sa femme. Ils se séparèrent à l'époque où Eliza accoucha de Randall. Laisant sa femme et sa fille dans la maison qu'elles occupaient depuis toujours, il en avait construit une autre sur le domaine. Il y conduisit Eliza et lui promit de les affranchir, elle et son enfant, si elle consentait à partager sa vie. Emily était de lui! Mais bientôt, la jeune maîtresse qui était toujours restée avec sa mère à la ferme épousa un certain M. Jacob Brooks. Cela entraîna le partage des biens de Berry, sans que ce dernier pût s'y opposer (c'est du moins ce que je compris d'après le récit d'Eliza). Ses enfants et elle firent partie du lot de M. Brooks. Pendant ces neuf années, elle était devenue, ainsi qu'Emily, en raison de la position que Berry l'avait forcée à occuper, l'objet de la haine de M<sup>me</sup> Berry et de sa fille. Quant à Berry lui-même, elle le décrivit comme un homme généreux, qui lui avait toujours promis la liberté et qui, à n'en pas douter, la lui accorderait tout de suite si seulement il en avait le pouvoir. Dès qu'Eliza arriva avec ses enfants chez la fille de Berry, il lui apparut clairement qu'ils ne pourraient vivre longtemps sous son toit. M<sup>me</sup> Brooks semblait ne pouvoir supporter ni la vue d'Eliza, ni celle d'Emily, sa demi-sœur, qui était si belle!

Le jour où Eliza fut conduite dans la geôle de Williams, Brooks l'avait amenée en ville sous prétexte de lui faire établir un certificat de liberté, pour accomplir la promesse de son ancien maître. Transportée à l'idée d'être bientôt libre, elle revêtit

ses plus beaux atours, habilla Emily avec soin et recherche et suivit Brooks, le cœur content. Mais, à son arrivée en ville, au lieu d'être admise dans la confrérie des hommes libres, Eliza fut livrée à Burch, le marchand. Un papier fut établi: c'était un certificat de vente. Des années d'espoir furent balayées en un éclair. Elle était passée ce jour-là du sommet de la joie au fin fond du désespoir. Il n'était pas étonnant qu'elle pleurât et emplît la cellule de ses plaintes et du récit d'un si grand malheur.

Aujourd'hui Eliza n'est plus. Au bord de la Rivière Rouge, là où l'eau coule paresseusement à travers les terres insalubres de la Louisiane, elle repose dans la tombe – seul endroit où le pauvre esclave peut goûter la paix.

## CHAPITRE IV

Durant cette première nuit dans la cellule, Eliza se plaignit amèrement de Jacob Brooks, le mari de sa jeune maîtresse. Si elle avait su la traîtrise qu'il préparait, jamais elle ne se serait laissée conduire ici vivante. Ils avaient profité de l'absence de M. Berry pour se débarrasser d'elle. M. Berry, lui, avait toujours été gentil. Elle aurait souhaité pouvoir le voir. Mais elle savait que personne, maintenant, ne pouvait la sauver. Alors elle se remettait à pleurer, embrassait les enfants, parlait d'abord à l'un puis à l'autre, tandis qu'ils rêvaient, inconscients, la tête sur ses genoux. Ce fut une longue nuit; et quand le jour suivant s'acheva et qu'une autre nuit commença, elle se désolait encore et restait inconsolable.

À minuit, la porte de la cellule s'ouvrit. Burch et Radburn entrèrent, des lanternes à la main. Burch, en proférant des jurons, nous ordonna de rouler immédiatement nos couvertures et de nous préparer à embarquer. Il disait qu'on nous laisserait si nous ne faisons vite. Il réveilla les enfants en les secouant brutalement et les traita de maudits endormis. Puis il sortit dans la cour, appela Clem Ray, lui ordonna de quitter l'auvent pour venir dans la cellule et d'apporter sa couverture. Quand Clem apparut, Burch nous plaça côte à côte et nous attacha avec des menottes. John Williams était parti depuis un jour ou deux, son maître l'ayant, à sa grande joie, racheté. On nous fit passer devant, Clem et moi. Eliza et les enfants suivaient. On nous conduisit dans la pièce du haut, celle où j'avais entendu des pas le premier jour. C'était un local blanchi à la chaux, au sol nu, qui semblait servir de bureau. Je me souviens que près d'une fenêtre se trouvait une épée

rouillée qui attira mon attention. La malle de Burch était là. Il m'ordonna de l'aider à la transporter, et nous sortîmes tous dans la rue par la grande porte.

La nuit était sombre. Tout était silencieux. J'aperçus des lumières sur Pennsylvania Avenue, mais il n'y avait personne en vue, pas même un ivrogne. J'étais presque résolu à essayer de fuir, et j'aurais certainement tenté une évasion, quelles qu'en fussent les conséquences, si je n'avais pas été enchaîné à Clem. Radburn fermait la marche. Il portait un gros bâton et forçait les enfants à avancer le plus vite possible. Les menottes aux mains, et en silence, nous traversâmes Washington, capitale d'une nation fondée, dit-on, sur le droit inaliénable de l'homme à la LIBERTÉ et à la recherche du bonheur ! Salut à toi, Columbia, terre de bonheur !

Arrivés au steamer, nous fûmes entassés dans la cale parmi des tonneaux et des caisses de marchandises. Un serviteur de couleur apporta une lampe; la sirène retentit et le bateau commença à descendre le Potomac, nous emportant vers une destination inconnue. Quand nous dépassâmes le tombeau de Washington, la cloche sonna en manière de salut. J'imaginai Burch se découvrant et s'inclinant avec respect devant les cendres sacrées de l'homme qui avait dévoué sa vie à la liberté de son pays.

Randall et la petite Emily furent les seuls à dormir cette nuit-là. Pour la première fois, Clem était tout à fait démoralisé. L'idée d'aller dans le Sud le terrifiait. Il quittait les amis et les lieux de son enfance, tout ce qui lui était cher, probablement pour ne jamais revenir. Eliza et lui mêlèrent leurs larmes, déplorant leur sort cruel. J'essayais pour ma part, si difficile que ce fût, de garder courage. J'élaborais des dizaines de projets d'évasion, bien décidé à profiter de la moindre occasion qui se présenterait. J'étais décidé à ne plus dire que j'étais né libre,

afin de ne pas risquer de nouveaux coups de fouet et de ne pas diminuer mes chances de me libérer.

Le lendemain matin, au lever du jour, on nous fit venir sur le pont pour le petit déjeuner. Burch nous ôta nos fers et nous prîmes place à table. Il demanda à Eliza si elle désirait boire un petit verre. Elle refusa poliment. Pendant le repas, personne ne parla. Une mulâtresse, qui servait à table, parut s'intéresser à nous, nous conseilla de reprendre courage et de ne pas nous laisser abattre. Après le repas, Burch nous remit les menottes et nous conduisit sur le pont arrière. Nous nous assîmes tous ensemble sur des caisses, continuant de nous taire en présence de Burch. Parfois un passager s'approchait de l'endroit où nous nous trouvions, nous regardait un moment, puis repartait sans rien dire.

C'était un matin radieux. Les prés qui bordaient la rivière étaient déjà verts, à une époque de l'année où je ne les avais jamais vus ainsi. Le soleil était chaud; les oiseaux chantaient. Heureux oiseaux!, je les enviais. J'aurais voulu avoir des ailes comme eux et fendre l'air pour rejoindre les petits qui attendaient leur père, dans la froide région du Nord.

Le steamer atteignit Aquia Creek dans la matinée. Là, les voyageurs prirent des diligences. Burch et ses cinq esclaves en eurent une pour eux seuls. Il s'amusa avec les enfants et, à une halte, alla même jusqu'à leur acheter une tranche de pain d'épice. Il me conseilla de lever la tête et d'avoir l'air dégourdi. Je pourrais peut-être trouver un bon maître si je me comportais bien. Je ne lui répondis pas. Je le détestais à tel point que je ne pouvais supporter sa vue. J'étais assis dans un coin, et j'espérais bien pouvoir rencontrer un jour ce tyran sur le sol de mon État natal.

À Fredericksburgh, on nous transféra de la diligence dans un train, et avant la nuit, nous étions à Richmond, capitale de la Virginie. Là nous fûmes conduits dans une geôle d'esclaves,

située entre les entrepôts du chemin de fer et la rivière. Cette geôle était semblable à celle de Williams à Washington, mais plus grande. De plus, il y avait deux petites maisons de chaque côté de la cour. On trouve souvent de ces maisonnettes dans les cours des geôles d'esclaves. C'est là que les acheteurs éventuels examinent le bétail humain avant de conclure une affaire. Il en est des esclaves comme des chevaux: les moins solides sont les moins cotés. C'est pourquoi un examen attentif revêt une importance particulière pour le maquignon des nègres.

Nous fûmes reçus à la porte de la geôle de Goodin par le propriétaire lui-même, petit homme replet, au visage rond et potelé, aux cheveux et à la moustache noirs, et à la peau presque aussi sombre que quelques-uns de ses nègres. Il avait environ cinquante ans; un regard dur et sévère. Il accueillit Burch avec cordialité. Ils étaient évidemment amis de longue date. Tout en lui serrant chaleureusement la main, Burch lui annonça qu'il avait amené un lot et s'enquit de l'heure de départ du prochain brick. Goodin lui répondit qu'il y en aurait probablement un le lendemain. Puis il se tourna vers moi, me saisit le bras, me fit pivoter, me regarda attentivement avec l'air de quelqu'un qui s'y connaît et qui est en train d'estimer combien il pourrait en tirer.

«Et alors, d'où viens-tu, mon garçon?»

M'oubliant un instant, je répondis:

«De New York.

– New York! Bon Dieu! Qu'est-ce que tu faisais là-bas?» interrogea-t-il, étonné.

À ce moment, je vis que Burch me regardait avec colère, et comprenant ce que cela signifiait, je répondis immédiatement:

«Oh, je n'ai fait qu'y passer», de manière à bien montrer que même si j'y avais été, je n'étais pas originaire de cet État, ni d'aucun autre État libre.

Goodin examina ensuite Clem, puis Eliza et les enfants, leur posant de nombreuses questions. Il fut content d'Emily, comme l'étaient tous ceux qui voyaient le gentil visage de la fillette. Elle n'était pas aussi soignée que lorsque je la vis pour la première fois; mais sous la masse des cheveux ébouriffés et soyeux, resplendissait une figure d'une incomparable beauté.

«Dans l'ensemble, c'est un bon lot», dit Goodin en faisant valoir son opinion au moyen d'une série d'adjectifs bien sentis, que l'on ne trouve pas dans le vocabulaire d'un chrétien. Puis on nous fit passer dans la cour. Il y avait là un grand nombre d'esclaves, une trentaine je pense; certains marchaient de long en large, d'autres étaient assis sur des bancs sous l'auvent. Ils étaient tous habillés proprement; les hommes portaient des chapeaux, les femmes des foulards noués sur la tête.

Burch et Goodin nous quittèrent, gravirent les quelques marches du perron du bâtiment principal et s'assirent sur le seuil. Ils entamèrent une conversation dont je ne pus comprendre le sujet. Peu après, Burch vint m'ôter mes menottes et me fit entrer dans l'une des maisonnettes.

«Tu as raconté à cet homme que tu venais de New York, me dit-il.

– Je lui ai dit que j'avais été dans l'État de New York, c'est vrai, mais je ne lui ai pas révélé que j'y étais né, ni que j'étais un homme libre. Je n'avais pas l'intention de mal faire, Monsieur Burch. J'ai dit cela sans réfléchir.»

Il me regarda un instant comme s'il était prêt à me dévorer, puis il fit demi-tour et sortit. Il revint quelques minutes après:

«Si jamais je t'entends dire un seul mot sur New York ou sur ta liberté, ce sera ta mort. Je te tuerai, tu peux me croire», lança-t-il férocement.

Je pense qu'à ce moment-là, il savait mieux que moi les risques qu'il prenait en vendant un homme libre comme esclave et la peine qu'il encourait. Il était convaincu qu'il fallait

m'empêcher de révéler le crime qu'il s'apprêtait à commettre. Bien sûr, ma vie ne pèserait pas lourd s'il était inquiet. Cela ne faisait aucun doute: il pensait ce qu'il disait.

Sous l'auvent se trouvaient une table rustique, et, plus haut, des couchettes, les mêmes que dans la geôle de Washington. Après un dîner composé de porc et de pain, je fus attaché par des menottes à un homme au teint clair, grand, fort et charnu, et dont le visage exprimait une grande tristesse. C'était un être intelligent et cultivé. Il s'appelait Robert. Comme moi, il était né libre et avait une femme et deux enfants à Cincinnati. Il était venu dans le Sud avec deux hommes qui l'avaient engagé. Comme il n'avait pas de certificat de liberté, il avait été arrêté à Fredericksburgh, emprisonné et battu jusqu'à ce qu'il comprenne, comme je l'avais fait moi-même, la nécessité du silence. Cela faisait trois semaines qu'il était chez Goodin. J'éprouvais une vive affection pour cet homme. Ayant connu les mêmes souffrances, nous pouvions nous comprendre. J'eus beaucoup de chagrin quand il mourut, peu de temps après, et que je regardai pour la dernière fois son corps sans vie.

Robert et moi dormîmes cette nuit-là avec Clem, Eliza et les enfants dans l'une des maisonnettes. Quatre autres esclaves, qui venaient tous de la même plantation, l'occupaient avec nous. David et sa femme Caroline, mulâtres tous deux, étaient très affectés. Ils redoutaient d'être employés dans les champs de canne ou de coton. Mais la crainte d'être séparés les torturaient bien davantage. Mary, une grande femme souple, noire comme jais, était amorphe, apparemment indifférente. Elle connaissait à peine l'existence du mot liberté. Elevée comme une bête, elle n'avait guère plus d'intelligence qu'une bête. Elle faisait partie de ces esclaves (et ils sont nombreux) qui ne craignent rien d'autre que le fouet de leur maître et qui ne connaissent d'autre devoir que d'obéir à sa voix.

La quatrième s'appelait Lethe. Elle était tout à fait différente de Mary. Elle avait de longs cheveux noirs et raides et ressemblait davantage à une indienne qu'à une noire. Ses yeux vifs débordaient de rancune; elle ne cessait de proférer des paroles de haine et de vengeance. Son mari avait été vendu et elle ignorait où il se trouvait. Un changement de maître ne pouvait ajouter à son malheur. Elle ne se souciait pas de l'endroit où ils pourraient l'emmener. Et, montrant les cicatrices qui marquaient son visage, cette malheureuse créature souhaitait pouvoir un jour les effacer dans le sang de son bourreau.

Tandis que chacun racontait ainsi sa misérable vie, Eliza était assise, seule, dans un coin et chantait des cantiques à ses enfants. J'étais très fatigué. Je ne résistai pas longtemps au sommeil et, m'étendant sur le sol près de Robert, j'oubliai aussitôt mes tourments et dormis jusqu'à l'aube du lendemain. Le matin, après que nous ayons balayé la cour et fait notre toilette sous la surveillance de Goodin, on nous ordonna de rouler nos couvertures et de nous tenir prêts à continuer le voyage. Clem Ray fut informé qu'il n'irait pas plus loin, Burch ayant décidé, pour quelque raison, de le ramener à Washington. Il en fut rempli de joie. Nous nous séparâmes dans la geôle de Richmond et je ne l'ai pas revu depuis. Mais j'eus la surprise d'apprendre à mon retour qu'il s'était échappé et qu'en route pour le Canada – cette terre de liberté – il avait logé une nuit à Saratoga chez mon beau-frère et avait renseigné ma famille sur ce que j'étais devenu.

L'après-midi, Burch et Goodin nous conduisirent en rang par deux – Robert et moi en tête – à travers les rues de Richmond jusqu'au brick *Orleans*. C'était un vaisseau d'une taille respectable, bien gréé et chargé principalement de tabac. À cinq heures, les quarante esclaves de la geôle étaient à bord du brick.

Burch nous donna à chacun une timbale et une cuillère. Avec un petit couteau de poche, je commençai à graver mes initiales sur ma timbale. Les autres s'attroupèrent aussitôt autour de moi et me demandèrent de marquer les leurs de la même façon. Je réussis à leur donner satisfaction et ils m'en furent reconnaissants.

La nuit, on nous enferma tous dans la cale dont on barra la porte. Nous dormîmes sur des caisses, ou bien par terre quand nous avions assez de place pour étendre nos couvertures.

Burch nous quitta à Richmond. Il repartit avec Clem. Je ne devais le revoir que douze ans plus tard, lorsque je témoignai à l'hôtel de police de Washington.

James H. Burch était marchand d'esclaves; il achetait hommes, femmes et enfants à bas prix et les revendait cher. C'était un spéculateur en chair humaine – titre peu recommandable – et c'est ainsi qu'il était considéré dans le Sud.

## CHAPITRE V

Une fois tout le monde à bord, le brick *Orleans* appareilla et descendit la James River. Nous passâmes par Chesapeake Bay et nous arrivâmes après une journée de voyage à Norfolk. Là un canot nous rejoignit, amenant quatre esclaves supplémentaires.

Frederick, un jeune homme de dix-huit ans, ainsi qu'Henry, qui avait quelques années de plus, étaient tous deux nés en esclavage. Ils avaient travaillé comme domestiques en ville. Maria était une fille assez distinguée, au physique irréprochable, mais stupide et futile. Elle était très contente d'aller à La Nouvelle-Orléans et se faisait une très haute opinion de ses charmes. Prenant un air dédaigneux, elle déclara à ses compagnons que dès notre arrivée à La Nouvelle-Orléans, elle en était sûre, quelque célibataire fortuné et homme de goût l'achèterait immédiatement !

Le plus remarquable des quatre était un nommé Arthur. Comme le canot approchait, il engagea une lutte acharnée avec ses gardiens. C'est par la force qu'on le traîna sur le brick. Il protesta énergiquement contre le traitement qu'on lui infligeait et demanda à être relâché. Son visage, couvert de blessures et de contusions, était presque entièrement à vif. On le poussa en hâte dans la cale. Je saisis les grandes lignes de son histoire tandis qu'on l'amenait, et par la suite il me la conta en détail.

Il était né libre et habitait Norfolk depuis longtemps. Il avait là sa famille et travaillait comme maçon. Un soir, ayant été retenu plus tard que de coutume, il regagnait sa maison dans les faubourgs de la ville, lorsqu'il fut attaqué par une bande d'individus dans une rue déserte. Il combattit jusqu'à la

limite de ses forces. Mais il fut finalement maîtrisé, bâillonné et ligoté, et il perdit connaissance. Pendant plusieurs semaines ils le gardèrent au secret dans la geôle d'esclaves de Norfolk. La nuit précédente, on l'avait transféré à bord du canot qui nous attendait à une certaine distance de la rive.

Après son arrivée, Arthur continua pendant quelque temps à protester. Mais à la longue il devint silencieux, mélancolique et renfermé. Il y avait sur son visage décidé quelque chose qui ressemblait à du désespoir.

Après notre départ de Norfolk, on nous enleva les menottes et pendant la journée nous fûmes autorisés à rester sur le pont. Le capitaine choisit Robert pour le servir à table et je fus désigné pour diriger les services de cuisine et surveiller les distributions de nourriture et d'eau. J'avais trois assistants: Jim, Cuffee et Jenny. Jenny était chargée de préparer le café, qui n'était autre que de la farine de maïs grillé que l'on faisait bouillir. On le sucrant avec de la mélasse. Jim et Cuffee faisaient cuire le gâteau-houe<sup>1</sup> et bouillir le lard.

Je me tenais debout derrière une table faite d'une grande planche posée sur des barriques, et je découpais et distribuais à chacun un morceau de viande et une fine tranche de pain. Je leur versais aussi une tasse du café de Jenny. Il n'y avait pas d'assiettes et leurs doigts noirs remplaçaient les couteaux et les fourchettes. Jim et Cuffee faisaient leur travail avec application, plutôt fiers de leur position d'aides-cuisiniers et persuadés qu'ils détenaient une responsabilité importante. On m'appelait Steward, du nom que m'avait donné le capitaine.

Les esclaves étaient nourris deux fois par jour, à dix heures du matin et à cinq heures de l'après-midi. Ils recevaient toujours la même quantité de nourriture, et toujours de la même manière. La nuit, nous étions conduits dans la cale et enfermés.

1. Petit gâteau de maïs, ainsi nommé parce qu'on le faisait cuire, à l'origine, sur le fer d'une houe.

À peine avions-nous perdu la terre de vue qu'une violente tempête nous surprit. Le brick roulait et tanguait si fort que nous redoutions un naufrage. Quelques-uns avaient le mal de mer; certains à genoux priaient; d'autres s'agrippaient à leurs voisins, paralysés de peur. Le lieu de notre réclusion était devenu répugnant à cause des vomissements des malades. Pour la plupart d'entre nous, c'eût été une bonne chose si la mer compatissante nous avait arrachés aux serres de ces hommes sans pitié: cela nous aurait préservés de la souffrance des coups de fouet et évité une mort misérable. Imaginer la disparition de Randall et de la petite Emmy dans les profonds abîmes est plus agréable que de se les représenter comme ils sont peut-être actuellement, en train de prolonger une vie d'un labeur excessif et stérile.

En face des rives de Bahama, nous fûmes encalminés pendant trois jours. Il n'y avait pas un souffle de vent. Les eaux du golfe étaient d'un blanc singulier; on aurait dit de l'eau de chaux.

J'en arrive à présent à un épisode de ma vie dont je me souviens avec douleur. Je remercie Dieu qui m'a permis depuis d'échapper à la servitude, de m'avoir empêché par son intervention de tremper mes mains dans le sang de ses créatures. Que ceux qui n'ont jamais été enchaînés, battus et arrachés à leur famille ne me jugent pas avec sévérité. Aurais-je été acquitté devant Dieu et devant les hommes? Il n'est plus nécessaire de se le demander. Qu'il me suffise de dire que je me félicite aujourd'hui de la conclusion anodine d'une affaire qui aurait pu avoir de sérieuses conséquences.

Vers le soir du premier jour de calme, Arthur et moi étions assis sur le cabestan à la proue du vaisseau. Nous discutons du sort qui nous attendait et nous nous lamentions en chœur. Arthur disait, et j'étais d'accord avec lui, que la mort était beaucoup moins redoutable que la vie que nous allions mener.

Nous parlâmes longtemps de nos enfants, de nos vies passées et des possibilités de fuite qui s'offraient à nous. L'un de nous suggéra de s'emparer du brick. Mais alors, serions-nous capables de trouver notre route jusqu'au port de New York ? Je connaissais peu de chose à la navigation. Cependant, le projet fut ardemment débattu. Nous examinâmes nos chances dans la perspective d'un affrontement avec l'équipage. Nous discutâmes pendant des heures des hommes sur lesquels nous pouvions compter, de l'heure et du mode d'attaque.

Dès l'instant où naquit l'idée du complot, je me remis à espérer. J'y pensais sans cesse. J'envisageais chaque obstacle et trouvais toujours un moyen de le surmonter. Tandis que les autres dormaient, Arthur et moi mûrissions nos plans. À la fin, avec mille précautions, nous mîmes Robert au courant de nos intentions. Il les approuva aussitôt et se jeta avec enthousiasme dans la conspiration. Il n'y avait pas d'autre esclave en qui nous osions avoir confiance. Élevés comme ils l'avaient été, dans l'ignorance et dans la peur, ils rampaient devant le regard d'un blanc, d'une façon que l'on a peine à concevoir. Nous ne jugeâmes pas prudent de leur confier un tel secret et nous résolûmes finalement de prendre seuls la responsabilité de l'attaque.

Le soir, nous étions, comme je l'ai déjà dit, enfermés dans la cale. La première difficulté consistait donc à atteindre le pont. J'avais noté qu'il y avait, à la proue du navire, un canot renversé. Il me sembla que si nous nous cachions dessous, on ne remarquerait pas notre absence, dans la foule de ceux qu'on enfermait hâtivement dans la cale, le soir. Je fus choisi pour tenter l'expérience. C'est pourquoi, le lendemain soir, dès que je le pus, je me faufilai sous le canot. Allongé sur le pont, je voyais tout ce qui se passait autour de moi, mais on ne pouvait pas me voir. Le matin, quand les esclaves sortirent

de la cale, je me glissai hors de ma cachette et me mêlai à eux. L'expérience avait pleinement réussi.

Le capitaine et le second dormaient dans la même cabine. Par Robert, qui avait fréquemment l'occasion, en sa qualité de serveur, d'aller dans cette partie du bateau, nous connûmes la disposition de leurs couchettes respectives. Nous apprîmes également, toujours par lui, qu'il y avait deux pistolets et un sabre posés en permanence sur la table. Le coq de l'équipage dormait dans sa cuisine, une sorte de roulotte qu'on pouvait déplacer selon les besoins; les marins, au nombre de six, passaient la nuit sur le gaillard d'avant, ou dans des hamacs installés dans le gréement.

Finalement, tout fut prêt. Arthur et moi devions pénétrer silencieusement dans la cabine, voler les pistolets et le sabre et en finir rapidement avec le capitaine et son second. Robert, avec un gourdin, se tiendrait sur le pont devant la porte qui conduisait à la cabine, et, si nécessaire, il empêcherait les marins d'entrer, jusqu'à ce que nous arrivions à son aide. Ensuite, nous agirions selon les circonstances. Si l'attaque était assez rapide pour prévenir toute résistance, nous laisserions l'écoutille fermée. Dans le cas contraire, nous ferions monter les esclaves, et nous étions bien décidés, dans la confusion qui suivrait, à regagner notre liberté ou à perdre la vie. Enfin, je devais prendre la place du pilote et barrer au nord, dans l'espoir qu'un vent favorable nous conduirait vers le pays de la liberté.

Le second s'appelait Biddee; quant au capitaine, j'ai oublié son nom. C'était un homme petit, affable et vif. Il avait fière allure, et on aurait dit le courage en personne. S'il vit encore et que son regard tombe sur ces pages, il y trouvera, sur le voyage du brick, de Richmond à La Nouvelle-Orléans en 1841, la relation d'un fait qui ne figure pas dans son journal de bord.

Nous n'attendions plus qu'une occasion pour agir, quand Robert tomba malade. On sut bien vite qu'il avait la variole.

Son état s'aggrava rapidement, et, quatre jours avant notre arrivée, il mourut. Un des marins le cousit dans sa couverture, lui attacha aux pieds une grosse pierre du ballast, puis l'étendit sur un panneau d'écoutille qu'il hissa avec un palan au-dessus du bastingage. Le corps inanimé du pauvre Robert fut alors confié aux eaux blanches du golfe.

L'apparition de la variole sema la panique parmi nous. Le capitaine ordonna de répandre de la chaux dans la cale. Quant à moi, accablé par la mort de Robert et par l'irruption de la maladie, je restais, inconsolable, à fixer l'immensité des eaux.

Un ou deux soirs après la mort de Robert, j'étais accoudé près du gaillard d'avant, quand un marin me demanda d'une voix amicale pourquoi j'étais si déprimé. Son ton et ses manières m'inspirèrent confiance, et je lui répondis que c'était parce que j'étais un homme libre et que j'avais été enlevé. Il remarqua qu'à ma place n'importe qui serait déprimé et manifesta le désir de connaître toute mon histoire. En l'entendant, il se prit d'un vif intérêt pour moi et, dans la rude langue d'un marin, jura que, sapristi, il m'aiderait de son mieux. Je lui demandai de me procurer une plume, de l'encre et du papier afin d'écrire à quelques-uns de mes amis. Il me promit d'en obtenir, mais il fallait que, de mon côté, j'arrive à m'en servir sans être découvert. Si je pouvais entrer dans le poste d'équipage pendant qu'il était de quart et que les autres marins dormaient, la chose serait aisée. Je me souvins alors du canot. Manning pensait que nous n'étions pas loin de La Balize, à l'embouchure de Mississipi, et qu'il était nécessaire que la lettre fût écrite rapidement sinon l'occasion de l'expédier serait perdue. C'est pourquoi, la nuit suivante, je m'arrangeai pour me cacher sous le canot de sauvetage. Son quart se terminait à minuit. Je le vis entrer dans le poste d'équipage. J'attendis une heure environ, puis j'y pénétraï à mon tour. Il somnolait à une table. Devant lui, une chandelle blafarde vacillait. À côté étaient posées une

plume et une feuille de papier. Quand j'entrai, il se leva, me désigna un siège près de lui et me montra le papier. J'adressai la lettre à H. B. Northup de Sandy Hill; je lui racontai que j'avais été enlevé, que j'étais à bord du brick *Orleans*, qu'il m'était pour l'instant impossible de connaître ma destination, et je le priai d'intervenir pour me faire libérer. La lettre fut cachetée, et Manning, qui l'avait lue, me promit de la déposer à la poste de La Nouvelle-Orléans. Je me hâtai de regagner le canot et, au matin, quand les esclaves montèrent sur le pont, je me glissai parmi eux.

Mon ami John Manning était Anglais de naissance et vivait maintenant à Boston. C'était un noble cœur, le plus généreux marin qui ait jamais navigué. Son visage, marqué de petite vérole, était adouci par une expression bienveillante.

Rien n'interrompt le cours monotone de notre vie quotidienne jusqu'à notre arrivée à La Nouvelle-Orléans. Quand nous arrivâmes à quai, et avant que le bateau fût amarré, je vis Manning sauter à terre et disparaître rapidement dans la ville. En partant, il me jeta un regard significatif par-dessus son épaule. Il revint bientôt et, passant près de moi, me donna un coup de coude et cligna de l'œil, comme pour me dire: «Tout s'est bien passé.»

La lettre, je l'ai appris par la suite, parvint à Sandy Hill. Monsieur Northup se rendit à Albany et la présenta au gouverneur Seward; mais comme elle ne contenait aucune information sur le lieu probable de ma détention, ils n'estimèrent pas opportun de prendre immédiatement des mesures pour me faire libérer et ils décidèrent d'attendre de savoir où je me trouvais.

Sur le quai, eut lieu une scène émouvante: à l'instant même où Manning quittait le bateau pour se rendre à la poste, deux hommes arrivèrent et réclamèrent Arthur. Ce dernier, en les reconnaissant, devint fou de joie. On eut du mal à l'empêcher de

sauter par-dessus le bastingage. Quand il les eut enfin rejoints, il leur étreignit les mains un long moment. Ces deux hommes étaient venus de Norfolk à La Nouvelle-Orléans pour le faire libérer. Ils lui apprirent qu'on avait arrêté et emprisonné ceux qui l'avaient attaqué et enlevé. Ils discutèrent un moment avec le capitaine puis partirent avec l'heureux Arthur.

Mais dans la foule qui se pressait sur le quai, il n'y avait personne qui me connût ou s'intéressât à moi. Personne. Aucune voix familière ne retentit à mes oreilles, et il n'y avait pas un visage ami. Bientôt, Arthur serait dans sa famille et aurait la satisfaction de voir vengés les torts qu'on lui avait faits. Hélas, ma famille, la reverrais-je un jour ? Je ressentais un immense désespoir et regrettais de n'avoir pas suivi Robert au fond de l'eau.

Bientôt, des commerçants et des négociants vinrent à bord. L'un d'eux, grand, pâle, le visage émacié, légèrement voûté, apparut un papier à la main. Le groupe de Burch, constitué d'Eliza et de ses enfants, d'Harry, de Lethe et de moi, ainsi que des quatre esclaves qui nous avaient rejoints à Richmond, lui fut remis. Ce monsieur s'appelait Theophilus Freeman.

Consultant sa liste, il cria : « Platt ! » Personne ne répondit. Il appela à plusieurs reprises, mais n'obtint toujours pas de réponse. Puis il nomma Lethe, Eliza, Harry et continua ainsi jusqu'à la fin de la liste. Chacun avançait d'un pas en entendant son nom.

« Capitaine, où est Platt ? », interrogea Theophilus Freeman.

Le capitaine ne put le renseigner : il n'y avait personne à bord qui répondît à ce nom.

« Qui a fait embarquer ce nègre ? demanda-t-il au capitaine en me montrant du doigt.

– Burch.

– Platt, c'est toi ? Tu corresponds à la description que j'ai. Pourquoi n'avances-tu pas ? » me dit-il sur un ton de colère.

Je lui répondis que ce n'était pas mon nom, que l'on ne m'avait jamais appelé ainsi, mais que je n'y voyais pas d'inconvénient du moment que j'étais au courant.

«Eh bien, je vais te l'apprendre, moi, ton nom. Et tu ne l'oublieras pas de sitôt, nom de Dieu !»

Pour ce qui était de blasphémer, M. Theophilus Freeman, en vérité, ne le cédaient en rien à son partenaire Burch. Jusque-là, le capitaine m'avait appelé Steward, et c'était la première fois que j'entendais le nom de Platt, celui que Burch avait envoyé à son commanditaire.

Du bateau, j'observai une chaîne de forçats au travail sur la jetée. Nous passâmes près d'eux en nous rendant à la geôle de Freeman. Contrairement à celles de Goodin et de Williams qui étaient entourées de murs de brique, celle-ci présentait une palissade aux extrémités acérées.

Nous étions bien cinquante dans la geôle. Nous laissâmes nos couvertures dans la maisonnette et, après avoir répondu à l'appel et pris un repas, nous fûmes autorisés à nous promener dans la cour jusqu'au soir; puis, roulés dans nos couvertures, nous eûmes le choix d'aller nous étendre ou bien sous l'auvent, ou bien dans la soupente, ou bien dans la cour à ciel ouvert.

Je dormis très peu cette nuit-là. Je ne cessais de penser à ce qui venait de m'arriver. Était-il possible que je fusse à des milliers de milles de chez moi, qu'on m'ait conduit comme une bête à travers les rues, que j'aie été enchaîné et battu sans pitié, et que je fusse en ce moment parké avec une troupe d'esclaves, et esclave moi-même? Les événements des dernières semaines étaient-ils bien réels, ou n'étaient-ce que les images sinistres d'un rêve qui n'en finissait pas? Cela n'avait rien d'une illusion. La coupe de mes souffrances était prête à déborder. Alors, élevant mes mains vers Dieu, dans les veilles silencieuses de la nuit, entouré par les formes endormies de mes compagnons, je le suppliai d'envoyer sa miséricorde sur le

pauvre esclave abandonné. Au Père Tout-Puissant – qui règne sur nous tous, sur l'homme libre comme sur l'esclave – j'adressai les supplications d'un esprit désespéré et lui demandai de me donner assez de courage pour supporter le fardeau de mes malheurs, jusqu'à ce que la lumière du jour éveillât les dormeurs, inaugurant un nouveau jour de servitude.

## CHAPITRE VI

Le très aimable et très pieux M. Freeman, partenaire et associé de James H. Burch et gardien de la geôle d'esclaves de La Nouvelle-Orléans, vint tôt le matin pour voir ses animaux. Un coup de pied de temps en temps aux vieux, quelques claquements secs du fouet aux oreilles des plus jeunes, et il ne lui fallut pas longtemps pour réveiller et faire lever tout le monde. M. Theophilus Freeman s'affaira à préparer son bien pour la vente, avec l'intention évidente de faire ce jour-là des affaires en or.

En premier lieu, il nous fit laver soigneusement, et les barbus durent se raser. Il nous donna ensuite à chacun de nouveaux vêtements, simples mais propres. Les hommes reçurent chapeau, veste, chemise, pantalon et chaussures. Les femmes, une robe de calicot et un foulard pour se mettre dans les cheveux. On nous conduisit ensuite dans une grande salle, dans le bâtiment principal, pour nous faire répéter avant l'arrivée des clients. Freeman fit mettre les hommes d'un côté de la pièce et les femmes de l'autre, par rang de taille, les plus grands en tête de file. Emily était au bout de la rangée des femmes. Il nous ordonna de nous rappeler nos places et nous recommanda de paraître vifs et dégourdis. Il se montrait parfois menaçant, parfois affable. Ce matin-là, il nous enseigna l'art d'avoir l'air dégourdi et de retourner à nos places sans nous tromper.

Après le repas, dans l'après-midi, il nous fit encore défiler et danser. Bob, un jeune noir, qui avait appartenu un certain temps à Freeman, jouait du violon. J'étais à côté de lui et je m'enhardis à lui demander de jouer Virginia Reel. Il répondit

qu'il ne connaissait pas cet air et me demanda si je savais le jouer. J'acquiesçai et il me tendit le violon. Je jouai le morceau entier. Freeman m'ordonna alors de jouer autre chose. Il parut très satisfait et dit à Bob que j'étais bien meilleur que lui, ce qui parut beaucoup vexer mon compagnon musicien.

Le jour suivant, de nombreux clients demandèrent à examiner le « nouveau lot » de Freeman. Ce dernier, très volubile, s'étendait sans fin sur nos innombrables qualités. Il nous faisait lever la tête, marcher subitement en avant, puis en arrière, pendant que les clients nous palpaient les mains, les bras, le corps, nous retournaient, nous demandaient ce que nous savions faire, nous faisaient ouvrir la bouche et montrer les dents, exactement comme un maquignon détaille le cheval qu'il va vendre ou acheter. Parfois un homme ou une femme étaient emmenés vers la maisonnette dans la cour, pour y être déshabillés et examinés de plus près. Des cicatrices sur le dos d'un esclave pouvaient faire la preuve d'un esprit rebelle et indiscipliné et diminuer le prix de vente.

Un vieux monsieur qui avait besoin d'un cocher parut s'intéresser à moi. Par sa conversation avec Freeman, je sus qu'il habitait la ville. Je désirais qu'il m'achetât car je pensais qu'il ne me serait pas difficile de m'échapper de La Nouvelle-Orléans à bord d'un bateau allant dans le Nord. Freeman lui demanda mille cinq cent dollars<sup>1</sup> pour moi. Le vieux monsieur soutint que c'était trop, que les temps étaient très durs. Mais Freeman affirma que j'étais sain et solide, de bonne constitution et intelligent. Il fit l'éloge de mes talents de musicien. Le vieil homme, malin, répondit que ce nègre n'avait rien d'extraordinaire et, à mon grand regret, finit par s'en aller en disant qu'il reviendrait. Dans la journée, plusieurs ventes

1. Dans les années 1840, un « nègre des champs », employé dans une plantation de coton, pouvait rapporter à son propriétaire dans les cinq cents dollars de revenu annuel.

furent conclus. David et Caroline furent achetés ensemble par un planteur de Natchez. Ils nous quittèrent avec de larges sourires, très heureux de ne pas être séparés. Lethe fut vendue à un planteur de Bâton Rouge et ses yeux brillaient de colère alors qu'on l'emmenait.

Le même homme acheta Randall. Le petit garçon dut sauter et courir dans la pièce, pour montrer son agilité et sa bonne santé. Tout le temps de la vente, Eliza pleurait à chaudes larmes en se tordant les mains. Elle supplia l'homme de ne pas acheter Randall sans les acheter Emily et elle. Elle promit qu'elle serait l'esclave la plus fidèle qui ait jamais existé. L'homme répondit qu'il n'en avait pas les moyens. Eliza éclata alors en sanglots plaintifs. Freeman, furieux, se tourna vers elle, le fouet levé, lui ordonna d'arrêter ce vacarme, ou il la battrait. Il ne voulait pas tant de tracas, tant de pleurnicheries, et, si elle ne cessait pas à l'instant, il la ferait sortir dans la cour pour lui donner cent coups de fouet. Oui il réussirait à la calmer; qu'il soit damné s'il n'y arrivait pas. Eliza se fit toute petite devant lui et s'efforça d'essuyer ses pleurs, mais en vain. Elle voulait être avec ses enfants, disait-elle, pour le peu de temps qui lui restait à vivre. Toutes les menaces de Freeman ne purent réduire au silence cette mère affligée. Elle continua à prier et à supplier pour qu'on ne les sépare pas. Elle leur répéta combien elle aimait son fils. Elle renouvela ses promesses d'être fidèle et obéissante, de travailler durement, nuit et jour, jusqu'à son dernier souffle de vie, si seulement il les achetait ensemble. Rien n'y fit. L'homme n'en avait pas les moyens. L'affaire fut conclue et Randall dut partir seul. Alors Eliza courut à lui, l'embrassa avec passion, le couvrit de baisers, lui dit de se souvenir d'elle; et ses larmes tombaient comme la pluie sur le visage du garçon.

Freeman la maudit, la traitant de grosse braillarde, et lui ordonna de retourner à sa place et de se comporter comme

un être humain: il allait bientôt se lasser de tout ce tintouin; il lui en fournirait dans pas longtemps des raisons de pleurer, si elle ne faisait pas plus attention; elle pouvait en être sûre.

Le planteur de Bâton-Rouge était prêt à partir avec ses nouvelles acquisitions. Randall se retourna en franchissant le seuil:

«Ne pleure pas, Maman. Je serais sage. Ne pleure pas», cria-t il.

Qu'est devenu le jeune garçon? Dieu seul le sait. C'était vraiment une scène pitoyable. J'avais moi aussi envie de pleurer, mais je n'osais pas.

La nuit suivante, presque tous ceux qui étaient venus sur l'*Orleans* tombèrent malades. Ils se plaignaient de douleurs violentes dans la tête et le dos. La petite Emily pleurait continuellement, ce qui était inhabituel chez elle. Au matin, on fit venir un docteur, mais il ne put diagnostiquer la nature du mal. Pendant qu'il m'examinait, j'émis l'opinion, à cause de la mort de Robert, qu'il s'agissait d'une attaque de variole. Le docteur pensant que c'était possible, décida d'envoyer chercher le médecin-chef de l'hôpital. Celui-ci arriva peu après. C'était le docteur Caro, un petit homme blond. Il diagnostique la variole, ce qui sema la panique dans la cour. Après son départ, on nous conduisit, Eliza, Emmy, Harry et moi, en cariole, à l'hôpital, une grande bâtisse de marbre blanc, qui se dressait dans les faubourgs de la ville. On m'installa avec Harry dans une chambre des étages supérieurs. Mon état s'aggrava, et, trois jours durant, je fus complètement aveugle. Pendant cette période, Bob vint et dit au docteur Carr que Freeman l'avait envoyé prendre de nos nouvelles. «Dites-lui, répondit le docteur, que Platt est au plus mal, mais que s'il survit jusqu'à neuf heures, il pourra s'en sortir.»

Je crus que j'allais mourir. Peu de choses dans mon avenir valaient la peine d'être vécues, et pourtant l'idée d'une telle

fin me terrifiait. J'aurais eu moins de mal à quitter la vie si j'avais été parmi les miens, mais il était dur de devoir mourir ainsi, entouré d'étrangers.

À l'hôpital nous étions nombreux, personnes de tout sexe et de tout âge. À l'arrière du bâtiment, on fabriquait des cercueils. Quand quelqu'un mourait, le glas sonnait. C'était le signal pour que le fossoyeur vînt et emportât le corps à la fosse commune. Plusieurs fois par jour et par nuit le glas faisait entendre son timbre mélancolique, annonçant une nouvelle mort. Mais mon heure n'était pas encore venue. La crise passa et je me sentis revivre. Après deux semaines et deux jours, je retournai avec Harry à la geôle, le visage marqué à jamais par la maladie. Emily et Eliza furent ramenées le lendemain en cariole, et bientôt recommença la parade dans la salle où les acheteurs nous examinaient. Je caressais encore l'espoir que le vieux monsieur à la recherche d'un cocher reviendrait comme il l'avait promis, et qu'il m'achèterait. J'avais le sentiment que, dans ce cas, je retrouverais rapidement la liberté. Les clients se succédèrent, mais le vieux monsieur ne revint pas.

Un jour, nous étions dans la cour, quand Freeman sortit et nous ordonna de prendre nos places dans la grande salle. Un homme nous attendait. Comme il sera beaucoup question de lui dans ce récit, il me paraît intéressant de noter l'impression qu'il me fit.

Plus grand que la moyenne, légèrement voûté, c'était un homme d'âge mûr, à l'allure respectable. Il n'était pas repoussant, au contraire; son visage et sa voix avaient quelque chose de chaleureux et d'agréable. Il passa parmi nous en nous demandant ce que nous savions faire et le genre de travail dont nous avons l'habitude. Est-ce que nous aimerions vivre chez lui? Serions-nous de braves garçons, s'il nous achetait? Il posa beaucoup d'autres questions du même genre.

Après un examen plus attentif et une discussion sur les prix, il proposa finalement à Freeman pour moi mille dollars, pour Harry neuf cents et pour Eliza sept cents. Je ne sais si la variole nous avait fait perdre de la valeur ou si Freeman avait décidé de me rabattre de cinq cents dollars. Toujours est-il qu'après un moment de réflexion, il accepta l'offre.

Dès qu'Eliza comprit que le marché était conclu, elle s'abandonna à une nouvelle crise de désespoir. Je serais soulagé de pouvoir passer cette scène sous silence, si cela ne nuisait au déroulement du récit. Cela me rappelle de si terribles souvenirs que les mots ne sauraient suffire à les dépeindre. J'ai vu des mères embrasser pour la dernière fois le visage de leur enfant mort; je les ai vues regarder dans la fosse, tandis que la terre tombait sur le cercueil avec un bruit sourd, le dérochant pour toujours à leurs yeux. Mais je n'ai jamais assisté à une telle démonstration de chagrin, à une telle explosion de douleur que lorsqu'on sépara Eliza de sa fille. Elle quitta sa place dans la rangée des femmes et se précipita vers Emily pour la prendre dans ses bras. L'enfant, sentant quelque danger imminent, s'accrocha instinctivement au cou de sa mère et nicha sa petite tête contre la poitrine de celle-ci. Freeman ordonna à Eliza de se tenir tranquille, mais elle n'en tint pas compte. Alors, avec une bordée de jurons, il la frappa d'un coup si terrible qu'elle trébucha en arrière et faillit tomber. C'était pitié de la voir supplier qu'on ne les sépare pas. Pourquoi ne les achetait-on pas ensemble? Pourquoi ne lui laissait-on pas un de ses chers enfants? «Pitié! maître, criait-elle à genoux. Emily, je ne pourrai jamais travailler si on me l'enlève: je mourrai!» Freeman s'interposa à nouveau. Sans lui prêter attention, elle plaida plus calmement sa cause, racontant qu'on lui avait pris Randall et qu'elle ne le reverrait jamais plus. Maintenant, c'était trop dur mon Dieu, trop dur, trop cruel, de la séparer d'Emily, l'objet de sa fierté, son dernier enfant chéri, qui ne pourrait vivre si petite

sans sa mère. Enfin, après bien des supplications, l'acheteur d'Eliza s'avança, manifestement touché, dit à Freeman qu'il allait acheter Emily et lui en demanda le prix.

«L'acheter ? Le prix ?» répéta Freeman sur un ton interrogateur. Puis, pour toute réponse, il ajouta : «Je ne la vendrai pas. Elle n'est pas à vendre.»

L'homme fit remarquer qu'il n'avait pas besoin de quelqu'un de si jeune, que cela ne lui serait d'aucun profit, mais que, puisque sa mère voulait à ce point la garder, plutôt que de les séparer, il en donnerait un prix raisonnable. Mais Freeman demeura sourd à cette proposition. Il ne la vendrait à aucun prix. Il pourrait en tirer des tas, des montagnes d'argent quand elle aurait quelques années de plus. Il y avait assez de clients à La Nouvelle-Orléans qui donneraient cinq mille dollars pour une affaire aussi extraordinaire, aussi parfaite et aussi hors série, plutôt que de la laisser passer. Non vraiment il ne la vendrait pas tout de suite. C'était une beauté, un tableau, une véritable poupée, un pur sang; rien à voir avec ces nègres ramasseurs de coton, aux lèvres lippues et au front fuyant; qu'il soit damné si ce n'était pas vrai.

Quand Eliza comprit que Freeman était déterminé à la séparer d'Emily, elle devint complètement hystérique. «Je ne m'en irai pas sans elle. Ils ne me la prendront pas», hurlait-elle, mêlant ses cris à ceux de Freeman qui lui ordonnait de se taire.

Pendant ce temps, Harry et moi étions allés chercher nos couvertures et nous attendions à la porte d'entrée, prêts à partir. Notre acheteur, près de nous, regardait Eliza, manifestant son regret de l'avoir achetée au prix d'une telle douleur. Nous attendîmes un peu, et finalement Freeman, hors de lui, arracha Emily à sa mère, accrochées l'une à l'autre de toutes leurs forces.

«Ne me quitte pas maman ! Ne me quitte pas !», criait l'enfant, alors qu'on repoussait sans ménagement sa mère. «Ne me quitte pas ! Reviens, maman !» pleurait-elle encore, tendant

ses bras implorants. On nous poussa rapidement au-dehors, d'où nous pouvions encore l'entendre appeler: «Reviens! Ne me quitte pas! Reviens, maman!» Puis sa petite voix s'éteignit peu à peu avec la distance, jusqu'à disparaître complètement.

À dater de ce jour, Eliza ne revit plus ni Emily, ni Randall. Mais elle ne les oublia ni le jour, ni la nuit. Dans le champ de coton, dans la cabane, partout et toujours, elle parlait d'eux comme s'ils étaient encore là. Ce n'est que lorsque l'illusion était complète et qu'elle dormait, qu'elle pouvait goûter un moment de repos.

Comme je l'ai déjà dit, ce n'était pas une esclave ordinaire. À une intelligence naturelle, elle ajoutait une vaste culture sur la plupart des sujets. Elle avait bénéficié d'occasions qui se présentent rarement dans la classe opprimée dont elle faisait partie. Elle avait évolué dans les hautes sphères d'une vie supérieure. La liberté – liberté pour elle et pour ses enfants –, l'avait obnubilée, avait été le jour son étoile, et la nuit sa colonne de feu. Tout au long de son chemin à travers la barbarie de la servitude, elle avait gardé les yeux fixés sur ce fanal. Elle avait finalement atteint le sommet du Pisgah et contemplé la Terre Promise. Puis, à un moment inattendu, le désespoir l'avait littéralement submergée. Cette radieuse vision qu'elle avait eue de la liberté s'était évanouie le jour où on l'avait conduite en captivité. Et maintenant: «Elle pleure dans la nuit et les larmes ruissellent sur ses joues. Tous ses amis l'ont trahie: ils sont devenus ses ennemis.»

## CHAPITRE VII

En quittant la geôle d'esclaves de La Nouvelle-Orléans, nous suivîmes, Harry et moi, notre nouveau maître à travers les rues de la ville, tandis qu'Eliza, pleurant et se retournant sans cesse, était tirée de force par Freeman et ses acolytes. Bientôt, nous nous retrouvâmes à bord du steamer Rodolph qui attendait le long de la jetée. En moins d'une demi-heure, nous remontions à toute vapeur le Mississipi, en direction d'un point situé quelque part le long de la rivière Rouge. Il y avait à bord un grand nombre d'esclaves qui venaient d'être achetés au marché de La Nouvelle-Orléans. Je me souviens notamment d'un certain M. Kelsow qui ramenait avec lui tout un lot de femmes.

Notre maître s'appelait William Ford. Il habitait alors les «Grands Bois de Pins», situés dans la paroisse d'Avoyelles, sur la rive droite de la rivière Rouge, en plein cœur de la Louisiane. Il est aujourd'hui prédicateur de l'Église baptiste. Dans toute la paroisse d'Avoyelles, et spécialement le long des rives du Bayou Bœuf où il est plus particulièrement connu, William Ford passe auprès de ces concitoyens pour un digne serviteur de Dieu. Bien des esprits du Nord jugeront incompatible avec leurs conceptions d'une vie morale et religieuse le fait qu'un homme puisse en assujettir un autre et se livrer à des trafics de chair humaine. Et il est vrai que des hommes comme Burch et Freeman, ainsi que d'autres dont il sera question par la suite, peuvent les inciter à rejeter en bloc toute la classe des propriétaires d'esclaves. Cependant, en ce qui concerne William Ford, moi qui ai été quelque temps son esclave et qui ai eu le temps d'apprendre à bien connaître son caractère et sa nature

foncière, je dirai – et ce n'est que justice – qu'il n'y a jamais eu de chrétien plus généreux, plus noble et plus sincère que lui. Le milieu dans lequel il a toujours vécu ne lui a pas permis d'apercevoir l'injustice fondamentale sur laquelle repose le système esclavagiste. Il n'a jamais douté qu'un homme n'ait moralement le droit d'en assujettir un autre. Ce droit, qu'il considérait avec les mêmes préjugés que ses pères avant lui, ne pouvait que lui apparaître sous le même jour. Élevé dans d'autres circonstances et dans un autre entourage, il aurait eu, sans aucun doute, des conceptions différentes. Quoi qu'il en soit, c'était un maître exemplaire, agissant avec droiture et compréhension, et l'esclave qui lui appartenait avait bien de la chance. Si tous les hommes lui avaient ressemblé, l'esclavage en aurait été moitié moins cruel.

Nous passâmes trois nuits à bord du steamer Rodolph. On m'appelait maintenant Platt, du nom que m'avait donné Burch, et ce nom me resta durant tout le temps de ma servitude. Eliza fut vendue sous le nom de Dradey. C'est ainsi qu'on la baptisa avant de partir chez Ford, ce dont peuvent attester les livres du bureau d'enregistrement de La Nouvelle-Orléans.

Durant le voyage, je ne cessais de réfléchir à ma situation et aux moyens de tenter une ultime évasion. J'ai souvent été sur le point – non seulement en cette première semaine de captivité, mais également plus tard – de révéler à Ford l'histoire de ma vie. Aujourd'hui, j'incline à penser que les conséquences en auraient été bénéfiques pour moi. Mais à l'époque, redoutant un échec, je ne mis jamais mon projet à exécution, et, par la suite, les difficultés financières de Ford et mon changement de maître rendirent la chose encore plus risquée. Lorsque j'en vins à servir d'autres planteurs, totalement différents de Ford, je me rendis parfaitement compte que la moindre allusion à ma véritable identité aurait immédiatement pour effet de me faire expédier dans les contrées les plus reculées

de l'esclavage. Je représentais un bien de trop grande valeur pour qu'on s'en débarrassât purement et simplement et je savais qu'on m'enverrait dans un endroit écarté, de l'autre côté de la frontière texane peut-être, pour y être vendu; bref, au premier mot que je soufflerais pour faire valoir mon droit à la liberté, on se déferait de moi, comme un larron qui cherche à se défaire d'un cheval volé. Je décidai donc d'enfermer ce secret dans mon cœur et de ne jamais articuler une syllabe à ce propos, comptant sur la Providence et sur ma propre sagacité pour me tirer de là.

Nous quittâmes le steamer à un endroit appelé Alexandria, à plusieurs centaines de milles de La Nouvelle-Orléans. C'est une petite ville, située sur la rive sud de la rivière Rouge. Nous y passâmes la nuit, puis au matin nous prîmes un train et nous arrivâmes bientôt à Bayou Lamourie, une ville encore plus petite, distante de dix-huit milles d'Alexandria. C'était alors le terminus de la ligne de chemin de fer. La plantation de William Ford se trouvait sur la route du Texas, à douze milles de Lamourie, dans les Grands Bois de Pins. Comme les transports publics n'allaient pas plus loin, on nous annonça que nous devrions effectuer ce trajet à pied. Aussi, nous nous mîmes en route en compagnie de Ford. Il faisait excessivement chaud. Harry, Eliza et moi étions encore faibles, et la variole avait rendu nos plantes de pieds extrêmement sensibles. Nous avançons lentement; Ford nous avait dit de prendre tout notre temps, de nous asseoir et de nous reposer quand nous en avions envie – prérogative dont nous profitâmes fréquemment. Après avoir quitté Lamourie, nous traversâmes deux plantations, l'une appartenant à M. Carnell, l'autre à M. Flint, et nous atteignîmes les Bois de Pins, lieu sauvage qui va jusqu'à la rivière Sabine.

Tout le pays, le long de la rivière Rouge, est bas et marécageux. Les Bois de Pins, comme on les appelle, sont comparativement

plus hauts avec fréquemment ici et là de petites étendues de marais. Ce haut pays est couvert d'arbres: chênes blancs, chincopins<sup>1</sup> semblables à des châtaigniers, et surtout des pins jaunes<sup>2</sup>. Ce sont des arbres de grande taille, atteignant dix-huit mètres de haut, au tronc parfaitement droit. Les bois étaient remplis de troupeaux de bétail, très craintifs et farouches, et qui s'enfuyaient en bandes, le souffle rauque, à notre approche. Certains portaient des marques, les autres semblaient à l'état sauvage. De taille inférieure à celle des races du Nord, leur principale caractéristique, celle qui m'a frappé le plus, réside dans leurs cornes. Elles se dressent de chaque côté de la tête, parfaitement droites, comme des pointes d'acier.

À midi, nous atteignîmes une clairière de trois ou quatre acres. Là se trouvaient une petite maison en bois non peint, un hangar à grains ou, comme nous dirions, une grange, et une cuisine en rondins, située à quelque cinq mètres de la maison. C'était la résidence d'été de M. Martin. Les riches planteurs, qui possèdent de vastes domaines le long du Bayou Bœuf, ont coutume de passer les mois le plus chauds dans ces bois. En fait, ces retraites sont aux planteurs de la région ce que Newport et Saratoga sont aux habitants les plus aisés des villes du Nord.

On nous envoya à la cuisine où l'on nous donna des patates douces, du pain de maïs et du lard, tandis que William Ford déjeunait avec Martin dans la maison. Il y avait plusieurs esclaves le long des bâtiments. Martin sortit et vint jeter un coup d'œil sur nous, demandant à Ford combien il nous avait payés, si nous avions la main «verte», etc., et lui posant des questions sur le marché de l'esclavage en général.

Après un long moment de repos, nous nous remîmes en chemin en suivant la route du Texas, qui, selon toute apparence, semble très peu fréquentée. Pendant cinq milles,

1. Nom indien d'un petit châtaignier d'Amérique.

2. Cembres.

nous traversâmes des bois sans apercevoir une seule habitation. Finalement, au moment où le soleil disparaissait à l'ouest, nous abordâmes une nouvelle clairière d'environ douze à quinze acres.

Dans cette clairière, se dressait une maison beaucoup plus imposante que celle de M. Martin. Elle possédait deux étages, avec une véranda devant. À l'arrière se trouvaient une cuisine en rondins, un poulailler, des hangars à grains et plusieurs cabanes d'esclaves. Non loin de la maison s'étendaient des champs de pêchers, d'orangers et de grenadiers, le tout entièrement entouré de bois et couvert d'un épais tapis de verdure. C'était un endroit paisible, isolé et riant – une véritable oasis au milieu d'un désert – et la demeure de mon maître, William Ford.

À notre arrivée, une jeune fille au teint clair du nom de Rose se trouvait sur la véranda. Elle alla à la porte et appela sa maîtresse; celle-ci sortit en courant pour venir à la rencontre de son mari, l'embrassa et lui demanda en riant s'il avait acheté «ces nègres». Ford lui répondit que oui et nous dit d'aller nous reposer dans la cabane de Sally. En tournant l'angle de la maison, nous découvrîmes Sally en train de laver du linge, avec près d'elle ses deux enfants qui se roulaient dans l'herbe. Ils se remirent sur pieds, trottinèrent vers nous, nous contemplèrent un instant comme l'aurait fait un couple de lapins, puis repartirent en courant vers leur mère, visiblement effrayés.

Sally nous conduisit à la cabane et nous invita à déposer nos ballots et à nous asseoir, affirmant que nous étions certainement fatigués. À ce moment, John, le cuisinier, un garçon de seize ans, plus noir qu'un corbeau, arriva en courant, se mit à nous dévisager, et, sans rien dire de plus que «comment ça va ?», repartit à toute vitesse vers sa cuisine en riant aux éclats, comme si notre venue constituait une énorme plaisanterie.

Fatigués par la marche que nous venions de faire, nous nous enveloppâmes, dès la tombée de la nuit, Harry et moi, dans nos couvertures et nous étendîmes sur le plancher. Comme d'habitude, mes pensées vagabondes revinrent vers ma femme et mes enfants. L'état de ma situation, l'impossibilité de m'échapper à travers les vastes forêts d'Avoyelles accablaient mon esprit, bien que mon cœur fût chez moi, à Saratoga.

Je fus réveillé tôt le matin par la voix de Maître Ford appelant Rose. Celle-ci se dirigea en hâte vers la maison pour habiller les enfants, tandis que Sally allait traire les vaches dans le champ et que John s'occupait de préparer le petit déjeuner à la cuisine. Pendant ce temps, nous fîmes le tour de la cour, Harry et moi, pour voir nos nouveaux quartiers. Juste après le petit déjeuner, un homme de couleur qui conduisait trois paires de bœufs tirant une charrette de bois pénétra dans la cour. C'était un esclave de Ford, du nom de Walton, et le mari de Rose. Rose, elle, était native de Washington, d'où on l'avait ramenée cinq ans plus tôt. Elle n'avait jamais vu Eliza, mais elle avait entendu parler de Berry, et connaissait les mêmes rues qu'elle, ainsi que les mêmes gens, personnellement ou de réputation. Aussi devinrent-elles immédiatement très amies, évoquant le passé et les connaissances qu'elles avaient laissées derrière elles.

À cette époque, Ford vivait dans l'opulence. En dehors des Bois de Pins, il possédait près d'Indian Creek, à quatre milles de là, une vaste exploitation forestière, ainsi qu'une grande plantation avec beaucoup d'esclaves, le long du Bayou Bœuf, plantation qui lui venait de sa femme.

Avec son chargement de bois, Walton venait de la fabrique d'Indian Creek. Ford nous commanda de repartir avec lui, ajoutant qu'il ne tarderait pas à nous rejoindre. Avant le départ, Madame Ford m'appela à l'office et me donna un pot de mélasse pour Harry et pour moi.

Eliza continuait de se tordre les mains et de déplorer la perte de ses enfants. Ford fit de son mieux pour la consoler. Il lui dit qu'elle n'avait pas besoin de travailler très dur, qu'elle pouvait rester avec Rose et qu'elle aiderait Madame aux travaux de la maison.

Voyageant avec Walton dans la charrette, nous avons fait connaissance avec lui, Harry et moi, bien avant d'arriver à Indian Creek. Il était né chez Ford et parlait de lui en termes affectueux, comme un enfant parlerait de son propre père. Comme il me demandait d'où je venais, je lui répondis que j'étais de Washington. Il avait beaucoup entendu parler de cette ville par sa femme, et, durant tout le trajet, il ne cessa de m'accabler de questions absurdes et extravagantes.

En atteignant la fabrique d'Indian Creek, nous rencontrâmes deux autres esclaves de Ford, Sam et Antony. Sam était lui aussi originaire de Washington et il avait été ramené dans le même lot que Rose. Il avait travaillé dans une ferme près de Georgetown. Antony, un forgeron, venait du Kentucky, et cela faisait dix ans qu'il était au service de son maître. Sam connaissait Burch, et quand je lui eus dit que Burch était le marchand qui m'avait fait venir de Washington, ce fut remarquable à quel point nous tombâmes d'accord pour parler de son inégalable scélératesse. Burch avait également fait venir Sam.

Dès l'arrivée de Ford, on nous employa à empiler le bois et à fendre des bûches, travail que nous poursuivîmes jusqu'à la fin de l'été.

Nous passions généralement nos dimanches dans la clairière. Notre maître réunissait autour de lui tous ses esclaves et leur lisait les Écritures en les commentant. Il désirait nous apprendre la bonté envers notre prochain et à placer notre confiance en Dieu, invoquant pour cela les récompenses promises à ceux qui mènent une vie droite et pieuse. Assis sur le seuil de sa maison, entouré de ses serviteurs et ses servantes,

qui fixaient gravement son visage d'homme bon, il parlait de la générosité du Créateur et de la vie future. Souvent, une prière montait de ses lèvres pour s'envoler vers les cieux, seul bruit à venir troubler le silence de l'endroit.

Au cours de l'été, Sam devint profondément préoccupé, toutes ses pensées tournant autour de la religion. Sa maîtresse lui donna une Bible, qu'il emmena avec lui à son travail. Tous ses moments de liberté, il les passait à parcourir sa Bible bien qu'il eût les plus grandes difficultés à en maîtriser le contenu. Il m'arrivait souvent de lui en lire des passages, faveur qu'il me payait par de multiples témoignages de gratitude. Les Blancs qui venaient à la fabrique remarquaient fréquemment la piété de Sam et la réflexion qu'elle suscitait généralement chez eux était qu'un homme comme Ford, qui permettait à ses esclaves d'avoir une Bible, n'était « pas fait pour posséder un nègre ».

Mais lui, quoi qu'il en soit, ne se départissait jamais de sa bonté. C'est un fait, que j'ai observé plus d'une fois, que les planteurs qui traitaient leurs esclaves avec douceur en étaient récompensés par une augmentation du travail. Surprendre Madame Ford en effectuant en une journée plus de travail qu'elle n'en demandait était une vraie source de joie, alors que, chez les maîtres qui suivirent, seules les lanières de l'intendant étaient capables de nous arracher un effort supplémentaire.

Ce fut la voix approbatrice de Ford qui m'inspira l'idée suivante, idée dont il n'eut pas lieu de se plaindre. Il était convenu par contrat que le bois que nous exploitions devait être livré à Lamourie. Jusque-là, on l'avait transporté par terre, ce qui représentait une dépense considérable. La fabrique se trouvait au bord d'Indian Creek, une rivière étroite mais profonde, se jetant dans le Bayou Bœuf. À bien des endroits, elle ne mesurait pas plus de trois mètres cinquante de large et était obstruée par de nombreux troncs d'arbre. En outre, le Bayou Bœuf communiquait avec le Bayou Lamourie. Je

m'aperçus que la distance de la fabrique au point de livraison n'était que de quelques milles plus courte par terre que par eau. Si l'on pouvait rendre la rivière navigable pour des radeaux, la dépense en transport s'en trouverait diminuée.

Adam Taydem, un blanc de petite taille, qui avait été soldat en Floride et avait roulé sa bosse dans cette région éloignée, était contremaître et surveillant de la fabrique. Il repoussa l'idée; mais Ford, quand je la lui eus exposée, la reçut favorablement et me permit de tenter l'expérience.

Après avoir débarrassé le lit de la rivière de ses obstacles, je formai un train de bois, peu large, et composé de douze radeaux. Je n'avais pas oublié ma pratique des années précédentes sur le canal Champlain. Je travaillai dur, désireux par-dessus tout de réussir, à la fois pour plaire à mon maître et pour montrer à Adam Taydem que mon projet n'était pas aussi utopique qu'il n'arrêtait pas de le dire. Un homme suffisait à conduire trois radeaux. Je pris donc la direction des trois radeaux de tête et commençai à descendre la rivière en poussant à la perche. Nous pénétrâmes, dans les temps, sur le premier bayou et arrivâmes finalement à destination plus tôt que prévu.

Notre arrivée à Lamourie fit sensation, tandis que M. Ford me couvrait d'éloges. De tout côté, j'entendais qu'on proclamait Platt Ford le «nègre le plus intelligent des Bois de Pins» – en fait j'étais le Fulton<sup>3</sup> de l'Indian Creek. Je ne fus pas insensible aux compliments dont on m'accabla et pris un plaisir tout spécial à savourer ma victoire sur Taydem dont les propos ironiques m'avaient piqué au vif. À dater de ce jour, je devins responsable des livraisons de bois à Lamourie jusqu'à l'expiration du contrat.

Tout au long de son cours, l'Indian Creek traverse une magnifique forêt. C'est là, sur ses rives, qu'habite une tribu d'Indiens, reste des derniers Chickasaw. Ils vivent dans de simples huttes, de trois ou quatre mètres carrés, construites avec

3. Robert Fulton (1755-1815), inventeur du bateau à vapeur.

des troncs de pin et couvertes de branchage. Ils se nourrissent essentiellement de gibier: cerf, raton-laveur et opossum, dont les bois sont pleins. Il leur arrive d'échanger de la venaison contre un peu de maïs et de whisky avec les planteurs des bayous. Ils portent habituellement des culottes de daim et des chemises de chasse en calicot aux couleurs extraordinaires, boutonnées de haut en bas. Ils se mettent des anneaux aux poignets, aux oreilles et au nez tout comme leurs squaws. Ils adorent les chiens et les chevaux – pour ces derniers, ils en possèdent un grand nombre, d'une race petite et robuste – et sont de remarquables cavaliers. Ils taillent leurs brides, leurs sangles et leurs selles dans des peaux d'animaux; et leurs étriers dans un bois spécial. À califourchon sur leurs poneys, hommes comme femmes, je les ai vus s'élancer dans les bois, à fond de train, et suivre des sentiers étroits et sinueux en évitant les arbres, avec une habileté qui éclipse les plus fantastiques exploits de l'équitation civilisée. On pouvait les entendre passer et repasser, virevoltant dans toutes les directions et faisant résonner la forêt du galop de leurs chevaux, jusqu'au moment où ils revenaient, toujours à bride abattue, à leur point de départ. Sur ces rives, on connaissait leur village sous le nom d'«Indian Castle», mais leur territoire s'étendait en fait jusqu'à la rivière Sabine. Parfois, une tribu arrivant du Texas venait leur rendre visite, et c'était alors la fête dans les Grands Bois de Pins. Le chef de la tribu s'appelait Cascalla; après lui venait John Baltese, son gendre; au cours de mes fréquents voyages en radeau, j'eus l'occasion de faire connaissance avec eux. Sam et moi leur rendions fréquemment visite, une fois terminés les travaux de la journée. Ils étaient entièrement soumis à leur chef, et pour eux la parole de Cascalla était sacrée. Gens rudes, mais sans malice, ils se plaisaient à leur vie sauvage. Ils n'éprouvaient que peu d'attrance pour les terrains découverts, les plaines bordant les bayous, et préféraient se dissimuler à

l'ombre des forêts. Ils adoraient le Grand Esprit, aimaient le whisky et se sentaient heureux.

Une fois, une tribu errante venue du Texas campa dans leur village, et je pus assister à une de leurs danses. Ils avaient mis la carcasse entière d'un cerf à rôtir au-dessus d'un grand feu qui projetait de longs rayons de lumière dans le feuillage des arbres sous lesquels ils étaient assemblés. Après qu'ils eurent formé un cercle où alternaient hommes et femmes, une sorte de violon indien se mit à jouer un air indescriptible. C'était un son ininterrompu, mélancolique et ondulant, comportant le moins de variation possible. À la première note, si tant est qu'il y eut plus d'une note dans tout l'air, ils se mirent à tourner en rond, trottant les uns derrière les autres et poussant un cri guttural et traînant, tout aussi indescriptible que la musique s'échappant du violon. Au bout du troisième tour, ils s'arrêtaient soudain, toussaient à s'en faire éclater les poumons, puis rompaient le cercle; hommes et squaws formaient alors des couples, et chacun sautait le plus loin possible en arrière, puis en avant; et, après avoir accompli deux ou trois fois cette gracieuse prouesse, ils reformaient un cercle et se mettaient à nouveau à trotter en rond. Il semblait que l'on considérât comme le meilleur danseur celui qui toussait le plus fort, sautait le plus loin et poussait le cri le plus horrible. De temps en temps, un ou plusieurs Indiens quittaient le cercle et se dirigeaient vers le feu pour se couper une tranche de viande rôtie.

Lorsqu'arriva l'automne, je laissai la fabrique et retournai travailler à la clairière. Un jour la maîtresse pressa Ford de se procurer un métier à tisser, afin de permettre à Sally de commencer à confectionner des vêtements d'hiver pour les esclaves. Comme il ne voyait absolument pas où il pourrait en trouver un, je lui suggérai que le plus simple était de le fabriquer soi-même, l'informant par la même occasion que j'étais une sorte d'«homme aux trente-six métiers», et que,

s'il le voulait bien, je m'en chargeai. Il ne fit aucune difficulté pour m'accorder sa permission et me permit d'aller chez un planteur voisin pour en examiner un avant de passer à l'exécution. Lorsque le métier à tisser fut terminé, Sally déclara qu'elle le trouvait parfait. Elle pouvait aisément tisser ses trois mètres, traire les vaches et avoir en plus du temps de libre tous les jours. Mon métier à tisser fonctionnait si bien qu'on me demanda de continuer à en faire pour la plantation du bayou.

À cette époque, un certain John M. Tibeats, charpentier, vint à la clairière pour effectuer des travaux sur la maison de mon maître. On me commanda de laisser les métiers à tisser afin de le seconder. Je passai deux semaines en sa compagnie, à raboter des planches pour le plafond, les cloisons en plâtre étant plutôt rares dans la paroisse d'Avoyelles.

John M. Tibeats était à tous égards l'opposé de William Ford. C'était un homme petit, grincheux, emporté et vindicatif. Je n'ai jamais entendu dire qu'il eût une résidence fixe et il passait d'une plantation à l'autre, en fonction du travail qu'il trouvait. Il ne bénéficiait d'aucune considération au sein de la communauté et n'était ni estimé par les Blancs, ni même respecté par les Noirs. Il était en outre inculte et rancunier. Il quitta la paroisse bien avant moi, et j'ignore s'il vit encore. Ce qui est certain, par contre, c'est que ce fut un jour tout à fait néfaste pour moi que celui qui nous amena à nous rencontrer. Durant mon séjour chez Maître Ford, je n'avais encore entrevu que le bon côté de l'esclavage. Ford n'essayait pas de nous écraser contre terre. Il nous montrait le ciel et, avec des paroles douces et réconfortantes, s'adressait à nous comme à ses semblables, responsables comme lui devant le Créateur. Je songe encore à lui avec émotion et, aurais-je eu ma famille avec moi, que j'aurais accepté de supporter, sans maugréer, son joug léger, jusqu'à la fin de ma vie. Mais des nuages s'amoncelaient à l'horizon, présageant de la tempête

qui allait impitoyablement s'abattre sur moi. Il était dit que je devrais endurer les cruelles épreuves que le malheureux esclave est seul à connaître et abandonner pour toujours la vie, comparativement heureuse, que j'avais menée jusque-là dans les Grands Bois de Pins.



## CHAPITRE VIII

Hélas, William Ford ne tarda pas à éprouver des difficultés financières. Un jugement sévère fut rendu contre lui en tant que garant de son frère, Franklin Ford, lequel habitait au bord de la rivière Rouge, au-dessus d'Alexandria, et n'avait pas pu faire face à ses engagements. De plus, il devait un argent considérable à John M. Tibeats, qui lui avait construit la fabrique d'Indian Creek, la filature et le moulin à maïs de Bayou Bœuf, ainsi que d'autres ouvrages encore inachevés. Pour s'acquitter de ces sommes, il dut se défaire de dix-huit esclaves moi y compris. Dix-sept, dont Sam et Harry, furent achetés par Peter Compton, un planteur demeurant lui aussi le long de la rivière Rouge.

Quant à moi, je fus vendu à Tibeats, sans doute à cause de mes quelques notions de charpenterie. Ceci se passait dans le courant de l'hiver 1842. L'acte par lequel Freeman m'avait cédé à Ford datait du 23 juin 1841, comme je pus m'en assurer en consultant, à mon retour, les registres publics de La Nouvelle-Orléans. Lorsque je fus vendu à Tibeats, le prix auquel on m'estima dépassant le montant de la dette de Ford, celui-ci prit une hypothèque sur biens de quatre cents dollars. On verra par la suite que je dus la vie à cette hypothèque.

Dans la clairière je fis mes adieux à mes bons amis et partis en compagnie de Tibeats, mon nouveau maître. Nous descendîmes jusqu'à la plantation de Bayou Bœuf, à quelque vingt-sept milles des Bois de Pins, pour aller achever les travaux commencés. Le Bayou Bœuf est une rivière lente et sinueuse, une de ces eaux stagnantes comme on en rencontre fréquemment de part et d'autre de la rivière Rouge. Il prend sa source

non loin d'Alexandria et suit en direction du sud-est, sur plus de cinquante milles, un cours tortueux. De chacune de ces rives partent de vastes plantations de coton et de canne à sucre, puis ce sont d'interminables étendues de marais. Le Bayou Bœuf est infesté d'alligators, ce qui rend ses bords extrêmement dangereux pour les porcs ou les enfants d'esclaves assez étourdis pour aller s'y promener. C'est le long d'une des boucles du bayou que se trouvait la plantation de Madame Ford – son frère, Peter Tanner, grand propriétaire terrien, habitant sur la rive opposée.

À mon arrivée à Bayou Bœuf, j'eus la joie de retrouver Eliza, que je n'avais pas vue depuis plusieurs mois. Comme elle passait beaucoup plus de temps à remâcher ses souffrances qu'à s'occuper de son travail, elle n'avait pas réussi à s'attirer les faveurs de M<sup>me</sup> Ford, et on l'avait envoyée travailler dans le champ de la plantation. Sa santé s'était détériorée; elle avait maigri et continuait à pleurer la perte de ses enfants. Elle me demanda si je me souvenais d'eux et, par la suite, la question revint très souvent: est-ce que je me rappelais à quel point la petite Emily était belle? Combien Randall l'aimait? Étaient-ils encore vivants, et, dans ce cas, où ces pauvres chéris pouvaient-ils bien être? Eliza avait succombé sous le poids d'un trop grand chagrin. Sa silhouette avachie et ses joues creuses disaient suffisamment qu'elle était bien près d'avoir atteint le terme de son douloureux parcours.

Sur cette plantation, l'intendant de Ford, celui qui en avait l'entière direction, était un certain M. Chapin, homme d'humeur affable, originaire de Pennsylvanie. Il tenait Tibeats en piètre estime – et n'était pas le seul –, ce qui, ajouté à l'hypothèque de quatre cents dollars, était une chance pour moi.

Je devais travailler extrêmement dur. Des premières lueurs de l'aube jusque tard dans la nuit, on ne me laissait pas souffler un seul instant. Et cependant, Tibeats n'était jamais content.

Il n'arrêtait pas de fulminer et de se plaindre. Jamais il ne m'adressait un mot aimable. Je lui obéissais en tout, je lui faisais gagner chaque jour un salaire important, et malgré cela, je regagnais la nuit ma cabane chargé d'insultes et de propos cinglants.

Nous avions terminé le moulin à maïs et la cuisine et nous travaillions à la filature, lorsque je me rendis coupable d'un acte qui, dans cet État, est passible de mort. Il s'agit de ma première bagarre avec Tibeats. La filature que nous étions en train de construire était située dans un verger, à quelques dizaines de mètres de l'habitation de Chapin, la «grande maison» comme on l'appelait. Un soir – j'avais travaillé jusqu'à ce qu'on ne puisse plus y voir – lorsque je reçus l'ordre de Tibeats de me lever très tôt le lendemain pour aller demander un barillet de clous à Chapin et commencer de poser les bardeaux. Je retournai à ma cabane extrêmement fatigué et, après avoir parlé un instant avec Eliza, qui occupait la même cabane ainsi que Lawson, sa femme Mary et un autre esclave nommé Bristol, je m'allongeai sur le sol et m'endormis en pensant aux souffrances du lendemain. Le jour n'était pas encore levé que je me trouvais sur la véranda de la grande maison, attendant que l'intendant Chapin fasse son apparition. Pour ce qui était d'interrompre son sommeil et de lui exposer le but de ma course, il n'en était pas question. On ne m'aurait pas pardonné une telle effronterie. Enfin, il sortit. Ôtant mon chapeau, je lui expliquai que Maître Tibeats m'avait envoyé lui demander un barillet de clous. Il alla à l'office et revint en faisant rouler le barillet, tout en me déclarant que si Tibeats préférait une autre taille, il se débrouillerait pour lui en trouver, mais qu'en attendant je pouvais utiliser ceux-ci. Puis il monta sur son cheval, qui attendait devant la porte, sellé et harnaché, et galopa en direction du champ, où les esclaves l'avaient précédé. Je me mis le barillet sur l'épaule et me dirigeai vers la filature,

puis, après avoir défoncé le couvercle, je commençai à clouer les bardeaux.

Le jour se levait lorsque Tibeats, sortant de chez lui pour me rejoindre, me trouva en plein travail. Ce matin-là, il avait l'air encore plus morose et rébarbatif que d'habitude. Il était mon maître; par la loi, ma chair et mon sang lui appartenaient et il avait le droit de me surveiller aussi tyranniquement que l'exigeait sa nature mesquine. Cependant, aucune loi ne pouvait m'interdire de le considérer avec un intense sentiment de dédain. J'éprouvais du mépris aussi bien pour son caractère que pour son esprit. Au moment où je faisais le tour pour aller reprendre des clous, il arriva à la filature.

«Je croyais t'avoir dit de commencer ce matin à poser les bardeaux, fit-il.

– Oui, Maître, et je suis justement en train de le faire.

– Où ça ?, demanda-t-il

– De l'autre côté.»

Il se dirigea vers l'angle opposé et resta un moment à examiner mon travail en murmurant sur un ton de chicane des paroles inaudibles.

«Il me semblait t'avoir dit hier soir d'aller demander un barillet de clous à Chapin, reprit-il.

– Oui, Maître, c'est ce que j'ai fait; et l'intendant m'a dit que, si vous le vouliez, il vous en trouverait d'une autre taille quand il reviendrait du champ.»

Tibeats alla jusqu'au barillet, considéra un instant son contenu, puis donna un violent coup de pied dedans. Il s'avança vers moi, rouge de colère, et s'exclama:

«Va au diable! Je croyais que tu t'y connaissais.

– J'ai essayé de faire ce que vous m'aviez dit, Maître. Je croyais bien faire. L'intendant m'a dit...»

Mais il m'interrompit avec une telle bordée d'injures que je ne pus achever ma phrase. Enfin il sortit en courant, alla

jusqu'à la véranda et décrocha un des fouets de l'intendant. Le fouet avait un court manche en bois, recouvert de cuir, et était plombé au bout. Les lanières, en cuir brut, mesuraient dans les un mètre de long.

J'eus d'abord très peur, et ma première impulsion fut de m'enfuir. Il n'y avait personne dans les environs, à l'exception de Rachel, la cuisinière et de la femme de Chapin, qu'on ne pouvait apercevoir. Les autres étaient aux champs. Je savais que Tibeats voulait me fouetter, et c'était la première fois que quelqu'un essayait de le faire depuis mon arrivée à Avoyelles. Du reste, j'estimais que j'avais fait ce qu'on m'avait demandé, que je n'étais coupable d'aucune faute et que je méritais plutôt des éloges. Ma peur se changea en colère et je me résolus à ne pas me laisser fouetter, quelles qu'en puissent être les conséquences.

Faisant danser les lanières autour de sa main et serrant le manche par le petit bout, il marcha jusqu'à moi et, avec un sourire narquois, m'ordonna de me déshabiller.

« Maître Tibeats, lui dis-je en le fixant hardiment, je ne me déshabillerai pas. »

J'étais sur le point d'ajouter quelque chose, lorsque, animé d'une fureur vindicative, il me saisit d'une main par la gorge et de l'autre leva son fouet. Mais avant qu'il ait eu le temps de l'abaisser, je l'avais empoigné par son col de veste et attiré à moi. Me baissant, j'attrapai sa cheville et le poussai de l'autre main, si bien qu'il tomba par terre. Alors, passant un bras autour de sa jambe, je la maintins contre ma poitrine de manière à ce que seules sa tête et ses épaules touchent le sol et appuyai mon pied sur son cou. Il était totalement en mon pouvoir. Je sentais tout mon sang affluer. C'était comme une boule de feu qui parcourait mes veines. Dans ma frénésie, je m'emparai de son fouet. Il se débattit de toutes ses forces, jura que je ne reverrais pas le soleil se lever et qu'il m'arracherait

le cœur. Mais ni ses efforts, ni ses menaces ne lui servaient de rien. Je ne saurais dire combien de temps nous restâmes à lutter. Je martelai sa forme gigotante de coups rapides et secs. À la fin, il se mit à hurler, cria à l'assassin, après quoi ce tyran sacrilège demanda à Dieu de le prendre en pitié. Mais lui qui n'avait jamais fait preuve de pitié n'en reçut aucune. Ce fut ma main fatiguée qui lâcha le fouet.

Jusque-là, j'avais été trop occupé pour regarder ce qui se passait autour de moi. Profitant de cet instant de répit, j'aperçus M<sup>me</sup> Chapin qui regardait par sa fenêtre et Rachel qui se tenait sur le seuil de la cuisine. Leurs attitudes révélèrent une inquiétude et une agitation extrêmes. Les cris de Tibeats avaient été entendus dans les champs. Chapin arrivait au galop, aussi vite qu'il pouvait. Je frappai encore Tibeats une ou deux fois et le repoussai avec un coup de pied d'une telle précision qu'il alla rouler sur le sol.

Il se remit sur pieds, secoua la poussière qu'il avait dans les cheveux et resta à me regarder, blême de rage. Nous nous fixâmes l'un l'autre, en silence. Pas un mot ne fut prononcé jusqu'à l'arrivée de Chapin.

«Qu'est-ce qui se passe ? s'écria-t-il.

– Maître Tibeats veut me fouetter parce que je me suis servi des clous que vous m'aviez donnés.

– Qu'est-ce qu'ils ont ces clous ? » demanda Chapin en se tournant vers Tibeats.

Tibeats lui répondit qu'ils étaient trop gros, tout en accordant peu d'attention à la question de Chapin et en gardant ses yeux vipérins méchamment braqués sur moi.

« Ici, c'est moi l'intendant, commença Chapin. J'ai dit à Platt de prendre ces clous et de s'en servir et que, si ce n'était pas la bonne taille, je lui en donnerais d'autres quand je rentrerais du champ. Il n'y est pour rien. De plus, je fournis les clous que je veux. J'espère que vous saisissez cela, M. Tibeats. »

Tibeats ne répondit pas, mais grinça des dents et agita son poing en jurant qu'il obtiendrait satisfaction et que ce n'était pas fini. Après quoi il sortit et se dirigea vers la maison, suivi par l'intendant qui lui parlait à mi-voix et avec des gestes pressants.

Je demeurai où j'étais, sans savoir si j'avais plus intérêt à m'enfuir ou à attendre la suite des événements. Quelques instants plus tard, Tibeats sortit de la maison, sella son cheval – la seule chose qu'il possédât à part moi et s'éloigna en prenant la direction de Cheneyville.

Quand il fut parti, Chapin sortit à son tour, visiblement ému, et me déclara qu'à aucun prix je ne devais bouger d'où j'étais, ni essayer de quitter la plantation. Il alla ensuite à la cuisine et, appelant Rachel, resta un moment à discuter avec elle. Ressortant de la cuisine, il me recommanda à nouveau de ne pas chercher à m'enfuir; il me dit que mon maître était un coquin, que son départ n'annonçait rien de bon et qu'il y aurait du grabuge avant la nuit; mais il insista pour que je ne bouge pas, quoi qu'il arrive.

Bientôt, une douleur inexprimable me submergea. J'avais le sentiment de m'être moi-même exposé à un châtiment d'une rigueur inconcevable. Esclave sans ami ni ressource, que pouvais-je faire, que pouvais-je dire qui justifîât un tant soit peu l'acte atroce que j'avais commis en me révoltant contre les injures et les affronts d'un Blanc. J'essayai de prier, de supplier mon Père céleste de venir à mon secours dans cette douloureuse extrémité, mais l'émotion brisait ma voix et j'étais seulement capable de pencher ma tête sur mes mains et de pleurer. J'étais dans cette attitude depuis au moins une heure, lorsque soudain, relevant la tête, j'aperçus Tibeats et deux cavaliers qui descendaient le bayou. Ils galopèrent jusque dans la cour, sautèrent de cheval et s'approchèrent de moi, armés de longs fouets; l'un d'eux portait en outre un rouleau de corde.

«Croise les mains», m'ordonna Tibeats, avec un blasphème tellement horrible que je n'oserais pas le répéter.

«Vous n'avez pas besoin de m'attacher, Maître Tibeats, lui dis-je; je suis prêt à vous suivre où vous irez.»

Un de ses compagnons s'avança alors et me jura que si je faisais la moindre difficulté il me fendrait la crâne, m'arracherait les membres un par un et me couperait ma gorge noire. Comprenant que toute résistance était inutile, je croisai les mains dans un geste de soumission, résigné à subir le châtiment qu'il leur plairait de m'infliger. Là-dessus, Tibeats m'attacha les poignets en tirant sur la corde de toutes ses forces. Puis il me lia les chevilles de la même manière. Pendant ce temps, les deux autres m'avaient passé une corde autour des épaules et, l'ayant ramenée dans le dos, l'avait nouée solidement. Il m'était absolument impossible de bouger une main ou un pied. Avec le morceau de corde qui restait, Tibeats confectionna un nœud grossier et me le passa autour du cou.

«Bon, eh bien maintenant, où allons-nous pendre ce nègre?» demanda un des compagnons de Tibeats.

L'un proposa une branche de pêcher, qui s'avançait non loin de l'endroit où nous nous trouvions. Mais son compagnon allégua qu'elle allait casser et en proposa une autre. Leur choix finit par se fixer sur cette dernière.

Durant tout le temps qu'avait duré la scène, je n'avais pas prononcé un mot. Chapin, de son côté, arpentait nerveusement la véranda. Rachel pleurait à la porte de sa cuisine et M<sup>me</sup> Chapin était toujours postée derrière sa fenêtre. L'espoir abandonnait mon âme. Nul doute que mon heure était venue; que je ne reverrais jamais le jour se lever; que je ne contemplerais jamais plus le visage de mes enfants – doux rêve que j'avais si longtemps et si passionnément caressé. Cette fois, j'allais devoir affronter les affres de la mort! Il n'y aurait personne pour me pleurer, personne non plus pour me

venger. Bientôt mon corps se décomposerait dans cette terre lointaine, à moins qu'on ne le jetât en pâture à ces reptiles visqueux qui remplissaient les eaux stagnantes du bayou ! Mes joues ruisselaient de larmes, n'offrant à mes bourreaux qu'une nouvelle occasion de m'insulter.

Tandis qu'ils me traînaient jusqu'au pêcher, Chapin, qui avait momentanément disparu de la véranda, sortit soudain de la maison et se dirigea vers nous. Il tenait un pistolet dans chaque main, et, pour autant que je m'en souviens, il s'exprima de la manière ferme et déterminée que voici :

« Messieurs, j'ai quelques mots à vous dire. Et vous auriez intérêt à les écouter. Ainsi qu'à rester où vous êtes. Le premier qui fait encore avancer cet esclave d'un pas est un homme mort. Tout d'abord, laissez-moi vous dire qu'il ne mérite pas ce châtiment. C'est une honte que de vouloir l'assassiner comme vous le faites. Je n'ai jamais rencontré de garçon plus loyal que Platt. Tibeats, c'est vous le coupable. Vous êtes une jolie crapule, je l'ai toujours su ; et vous avez sacrament mérité votre correction. D'autre part, cela fait sept ans que je suis intendant sur cette plantation et en l'absence de William Ford, je suis le maître ici. J'ai le devoir de protéger ses intérêts et ce devoir, je m'en acquitterai. Vous êtes un incapable et un vaurien. Ford possède sur Platt une hypothèque de quatre cents dollars. Si vous le pendez, il perdra sa créance. Jusqu'à ce qu'elle soit levée, vous n'avez aucun droit sur la vie de Platt. Du reste, vous n'en avez pas du tout. Il y a des lois pour protéger les esclaves aussi bien que les Blancs. Vous n'êtes qu'un assassin.

« Même chose pour vous, dit-il en s'adressant à Cook et à Ramsay, deux intendants des plantations voisines. Même chose ; fichez le camp ! Si vous tenez un tant soit peu à votre peau, je vous le répète, fichez le camp. »

Sans un mot, Cook et Ramsay remontèrent à cheval et partirent au galop. Il ne fallut que quelques minutes à Tibeats,

visiblement effrayé par le ton décidé de Chapin, pour se glisser comme un lâche jusqu'à son cheval et rejoindre ses compagnons.

Je restai là, toujours attaché, et la corde au cou. Dès qu'ils furent partis, Chapin appela Rachel et lui ordonna de courir dans le champ et de dire à Lawson de revenir immédiatement avec la mule brune – un animal dont on faisait grand cas, en raison de son exceptionnelle rapidité. Un instant après, le garçon était là.

«Lawson, lui dit Chapin, il faut que tu ailles aux Bois de Pins. Dis à Maître Ford de venir ici le plus vite possible; qu'il ne perde pas une minute. Dis-lui qu'ils veulent assassiner Platt. Et maintenant dépêche-toi, mon garçon. Crève la mule s'il le faut, mais sois à midi aux Bois de Pins.»

Chapin entra dans la maison et rédigea un laissez-passer. Quand il revint, Lawson l'attendait devant la porte, monté sur sa mule. Il prit le laissez-passer, donna à l'animal un vigoureux coup de fouet, s'élança hors de la cour et, remontant le bayou au grand galop, il disparut en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

## CHAPITRE IX

Comme le soleil approchait du zénith, il se mit à faire une chaleur intolérable. Les rayons torrides embrasaient le sol. La terre brûlait presque le pied qui s'y posait. J'étais debout, sans veste ni chapeau, exposé, tête nue, à son ardeur. De grosses gouttes de sueur me dégouлинаient le long de la figure, trempant le peu de vêtements que je portais. Par-dessus la barrière, à une très petite distance, les pêcheurs projetaient sur l'herbe leur ombre fraîche et délicieuse. J'aurais volontiers donné une longue année de labeur pour pouvoir troquer la fournaise dans laquelle j'étais contre une place sous leurs feuillages. Mais j'étais toujours attaché, la corde passée autour du cou, debout, là où Tibeats et ses compagnons m'avaient laissé. Ils avaient tellement serré mes liens que je ne pouvais bouger d'un pouce. M'appuyer contre le mur de la filature aurait été un véritable luxe; mais il était hors de portée, bien qu'à moins de six mètres. Je songeai à m'étendre, mais je savais que je ne pourrais pas me relever. Le sol si sec et si brûlant n'aurait fait qu'ajouter à l'inconfort de ma situation. Si seulement j'avais pu changer de position, même un tout petit peu, cela m'aurait soulagé d'une manière inexprimable. Mais les durs rayons du soleil méridional qui tapaient sur ma tête nue depuis le commencement de cette longue journée d'été ne me causaient pas la moitié des souffrances que m'infligeaient mes membres endoloris. Mes poignets, mes chevilles, les veines de mes bras et de mes jambes s'étaient mis à gonfler et les cordes qui les attachaient disparaissaient dans les chairs.

Chapin avait passé la matinée à arpenter la terrasse, mais pas une fois il ne s'était approché de moi. Il semblait en proie à

une vive inquiétude, regardant de mon côté, puis vers la route, comme s'il s'attendait à chaque instant à voir arriver quelqu'un. Il n'alla pas dans le champ comme il avait coutume de le faire. Il était évident, à le voir s'agiter, qu'il supposait que Tibeats allait revenir avec des compagnons plus nombreux et mieux armés, mais il était tout aussi évident qu'il était décidé, quoi qu'il arrive, à défendre ma vie. Pourquoi ne voulait-il pas me détacher, pourquoi acceptait-il de me voir souffrir le martyr, je ne l'ai jamais su. Ce n'était pourtant pas par manque de compassion, j'en suis bien certain. Peut-être voulait-il que Ford puisse voir la corde qu'on m'avait passée autour du cou et constater avec quelle brutalité on m'avait attaché; peut-être que la manière dont il s'était ingéré dans les affaires d'autrui, sans pouvoir légal, le rendait passible de la loi. Je n'ai jamais compris non plus pourquoi Tibeats n'était pas revenu. Il savait bien que Chapin ne lui ferait aucun mal, du moins tant qu'il ne persisterait pas à mettre son projet à exécution. Lawson me raconta plus tard, qu'en passant devant la plantation de John David Cheney, il avait aperçu les trois hommes, qui s'étaient retournés sur son passage. Tibeats avait dû croire que Lawson avait été envoyé par l'intendant pour réveiller les planteurs voisins et les appeler à la rescousse. Par conséquent, il avait certainement appliqué le principe selon lequel «la prudence est l'essence du courage» et il s'était abstenu.

Quoi qu'il en soit, il était midi et j'étais toujours au soleil à grimacer de douleur. Je n'avais rien mangé depuis le matin, bien avant le lever du jour. Je commençais à défaillir de douleur, de soif et de faim. Une fois seulement, au moment le plus chaud de la journée, Rachel, effrayée à l'idée de déplaire à l'intendant, s'aventura jusqu'à m'apporter une timbale d'eau et l'appuya contre mes lèvres. La pauvre n'a jamais su, pas plus qu'elle n'aurait pu les comprendre si elles les avaient entendues, les prières que j'ai faites pour elle, en remerciement de cette

apaisante gorgée. Elle ne trouva que ces mots: «Oh, Platt, comme je te plains», puis elle se dépêcha de rentrer travailler dans sa cuisine.

Jamais le soleil ne se déplaça plus lentement dans le ciel, jamais il ne déversa de rayons plus ardents que ce jour-là. Du moins, c'est ce qu'il me sembla. Ce que furent mes méditations, les innombrables pensées qui défilèrent dans mon cerveau, je n'essaierai pas de le dire. Qu'il me suffise de mentionner que, pas une fois, au cours de cette interminable journée, je n'en suis arrivé à la conclusion que l'esclave du Sud, bien nourri, bien habillé, bien fouetté et bien protégé par son maître est plus heureux que l'homme de couleur, citoyen libre du Nord. Et depuis, je n'en suis toujours pas arrivé à cette conclusion. Cependant, même dans le Nord, il ne manquera pas d'hommes charitables et bien intentionnés pour déclarer que j'ai tort et pour trouver des arguments à l'appui de cette affirmation. Hélas! Ils n'ont jamais bu, comme moi, la coupe amère de l'esclavage.

Au moment précis où le soleil se couchait, mon cœur bondit de joie, car Ford pénétrait dans la cour, son cheval couvert d'écume. Chapin le rejoignit devant la porte de la maison; ils s'entretenirent un court instant, après quoi Ford se dirigea droit vers moi.

«Mon pauvre Platt, tu es dans un triste état.»

Ce furent les seuls mots qui franchirent ses lèvres.

«Dieu soit loué! lui dis-je; Dieu soit loué, Maître Ford, vous avez fini par arriver.»

Tirant un couteau de sa poche, il trancha, d'un air indigné, la corde qui retenait mes poignets, mes bras et mes chevilles et ôta le nœud qui m'entourait le cou. J'essayai de marcher mais je titubai comme un homme ivre et m'affalai sur le sol.

Ford repartit immédiatement vers la maison, me laissant seul à nouveau. Il atteignait la véranda, lorsque Tibeats et ses

deux amis firent leur entrée. Une longue discussion s'ensuivit. Je pouvais entendre le son de leurs voix, le ton modéré de Ford se mêlant aux accents rageurs de Tibeats, mais j'étais incapable de comprendre ce qu'ils disaient. Enfin, ils se quittèrent, apparemment peu satisfaits.

J'avais repris mon travail à la filature. Je m'efforçais de lever mon marteau pour montrer à Ford combien j'étais désireux de travailler, mais il retombait de ma main inerte. Lorsqu'il fit noir, je rampai jusqu'à la cabane et me couchai. J'étais dans une grande détresse, endolori et enflé de partout; le plus léger mouvement me coûtait d'horribles souffrances. Bientôt, les ouvriers revinrent des champs. Rachel, après être allée chercher Lawson, leur avait raconté ce qui s'était passé. Eliza et Mary me firent bouillir un morceau de bacon, mais mon appétit s'en était allé. Alors elles grillèrent un peu de maïs et me préparèrent du café. Ce fut tout ce que je pus avaler. Eliza me consolait et me prodiguait des gentilleses. En peu de temps, la cabane fut remplie d'esclaves. Ils firent cercle autour de moi et me posèrent de nombreuses questions à propos de la scène avec Tibeats et des différents événements de la journée. C'est alors que Rachel entra; dans son langage simple, elle recommença le récit de l'altercation, s'étendant avec complaisance sur le coup de pied qui avait envoyé Tibeats rouler sur le sol, ce qui suscita parmi l'assistance des rires étouffés. Puis elle raconta comment Chapin était sorti avec ses pistolets et m'avait sauvé et comment Maître Ford avait coupé la corde avec son couteau, tellement hors de lui qu'on aurait cru qu'il était devenu fou.

Entre-temps, Lawson était revenu. Il dut nous régaler avec le récit de son voyage jusqu'aux Bois de Pins; ce fut la mule qui l'avait porté plus vite «que l'éclair», l'ahurissement de tous ceux qui le voyaient passer, le départ foudroyant de Maître Ford et ce qu'il avait dit de Platt: que c'était un bon nègre et qu'ils ne devaient pas le tuer; puis il conclut, avec

de grands gestes d'intimidation, qu'aucun être humain dans tout l'univers n'aurait été capable de créer sur la route une impression aussi unanime, ni d'accomplir un exploit aussi fantastique, qu'il l'avait fait, lui, ce jour-là, sur la mule brune.

Les douces créatures me comblèrent de témoignages de sympathie, disant que Tibeats était un homme dur et cruel et souhaitant que «Maît' Ford» me reprenne avec lui. Ils passèrent ainsi le temps, à discuter, à jacasser, à parler et à reparler de cette affaire sensationnelle, jusqu'à ce que tout à coup, Chapin fît son apparition à la porte de la cabane.

«Platt, dit-il, pour ce soir, tu iras dormir par terre, dans la grande maison; prends ta couverture avec toi.»

Je me levai aussi vite que je le pus, pris ma couverture et le suivis. En chemin, il me déclara qu'il ne serait pas étonné si Tibeats revenait avant le matin. Il était bien décidé à me tuer, et ne se gênerait pas pour le faire devant des témoins. M'aurait-il poignardé en plein cœur, en présence d'une centaine d'esclaves, aucun d'eux en effet, d'après les lois de la Louisiane, n'aurait pu apporter de preuve contre lui. Je m'allongeai sur le sol de la grande maison – première et dernière fois qu'un gîte aussi somptueux me fut offert durant mes douze ans d'esclavage – et essayai de dormir. Vers minuit, le chien se mit à aboyer. Chapin se leva, regarda par la fenêtre, mais ne vit rien. Finalement, le chien se calma. Avant de retourner à sa chambre, il me dit:

«Platt, j'ai bien l'impression que cette canaille rôde quelque part autour des bâtiments. Si le chien se remet à aboyer et que je dorme, réveille-moi.»

Je lui promis de le faire. Au bout d'une heure environ, le chien recommença son vacarme; il s'élançait contre la porte, puis reculait, tout en aboyant furieusement.

Chapin fut debout avant que j'aie eu le temps de l'appeler. Cette fois, il s'avança sur la véranda et y demeura un long moment. Cependant, il ne put rien découvrir, et le chien

retourna à sa niche. Nous ne fûmes plus dérangés de la nuit. Malgré cela, les douleurs que j'éprouvais et la crainte d'un danger imminent m'empêchèrent de dormir. Était-il vraiment revenu pendant la nuit à la plantation, pour assouvir sa vengeance, lui seul pouvait le dire. Quoi qu'il en soit, il avait tout ce qu'il faut pour faire un assassin, rampant devant un homme courageux, mais prêt à frapper dans le dos une victime sans défense, comme j'eus l'occasion de m'en rendre compte par la suite.

Au matin, je me levai, endolori et fatigué, sans avoir pris beaucoup de repos. Néanmoins, après avoir avalé le petit déjeuner que Mary et Eliza m'avaient préparé dans la cabane, je me dirigeai vers la filature et commençai une nouvelle journée de travail. Chapin, comme la plupart des intendants, avait l'habitude, aussitôt levé, d'enfourcher son cheval qui l'attendait toujours sellé et harnaché – tâche spéciale dont s'acquittait un esclave – et de se rendre dans les champs. Ce matin-là, au contraire, il vint à la filature et me demanda si je n'avais pas encore vu Tibeats. Comme je lui répondais que non, il me dit qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas chez lui, que c'était un être rancunier et que je devais toujours l'avoir à l'œil, ou il se vengerait un de ces jours au moment où je m'y attendrais le moins.

Pendant qu'il me parlait, Tibeats arriva au galop, attacha son cheval et entra dans la maison. Je n'avais pas trop peur de lui, avec Ford et Chapin à côté, mais ils ne pourraient pas toujours se trouver là.

Oh ! à ce moment, que je me sentais écrasé sous le fardeau de l'esclavage. Non seulement je devais peiner jour après jour, supporter insultes, reproches et sarcasmes, endurer les brutalités habituelles, mais en plus de cela, je devais obéir à un misérable assoiffé de sang, dont j'aurais désormais à me méfier sans cesse. Pourquoi n'avais-je pas eu la chance de mourir

jeune – avant que Dieu ne m'ait donné des enfants à aimer et à éduquer? Cela m'aurait épargné malheur, souffrance et chagrin. Je soupirais après ma liberté; mais j'étais retenu par des chaînes d'esclave impossibles à ôter. Il ne me restait que la possibilité de regarder tristement vers le Nord et de songer à ces milliers de milles qui me séparaient du pays de la liberté, et qu'un noir, libre, ne doit jamais franchir.

Au bout d'une demi-heure, Tibeats vint à la filature, me lança un regard acerbe et repartit sans dire un mot. Il passa la plus grande partie de la matinée, assis sur la véranda, à lire un journal et à discuter avec Ford. Après le déjeuner, celui-ci décida de retourner aux Bois de Pins, et c'est bien sûr avec regret que j'assistai à son départ de la plantation.

Pour la seconde fois dans la journée, Tibeats vint me trouver, me donna quelques ordres et repartit.

À la fin de la semaine, la filature fut achevée. Pendant tout ce temps, Tibeats n'avait fait aucune allusion à notre différend. C'est alors que j'appris qu'il m'avait loué à Peter Tanner, pour travailler sous les ordres d'un autre charpentier, du nom de Myers. Je reçus cette nouvelle avec satisfaction, tout autre lieu me paraissant enviable, pourvu qu'il me délivre de son odieuse présence.

Peter Tanner, comme je l'ai déjà dit, habitait sur la rive opposée et était le frère de Madame Ford. C'était le planteur le plus riche du Bayou Bœuf et il possédait un grand nombre d'esclaves.

C'est donc le cœur léger que je me rendis chez Tanner. Il avait entendu parler de mes dernières aventures – en fait, je pus constater que ma bagarre avec Tibeats avait fait le tour des plantations. Cette affaire, ainsi que mes connaissances en matière de flottage du bois, m'avait acquis quelque notoriété. Plus d'une fois j'entendis déclarer que Platt Ford, maintenant Platt Tibeats – le nom de l'esclave changeant avec le maître –

était un «nègre terrible». Mais j'étais destiné, comme on va le voir, à faire plus de bruit encore dans le petit univers du Bayou Bœuf.

Peter Tanner s'efforça de me persuader qu'il était extrêmement sévère; cependant, je sentais bien qu'au bout du compte, le vieillard ne manquait pas de bonnes dispositions.

«Alors, c'est toi le nègre, me dit-il à mon arrivée, le nègre qui fouette son maître, hein? Le nègre qui donne des coups de pieds au charpentier Tibcats, qui le tient par la jambe et lui flanque une rossée, pas vrai? J'aimerais bien voir ça que tu me tiennes par la jambe – ouais, j'aimerais bien. Tu es un grand monsieur, un nègre illustre, un nègre absolument remarquable, n'est-ce pas? Je te fouetterai. Je t'apprendrai à passer tes nerfs. Essaie seulement de me tenir par la jambe, si ça te dit. Pas d'incartade ici, mon garçon, mets-toi bien ça dans le crâne. Et maintenant, va travailler, espèce de gremlin donneur de coups de pieds.» Et, concluant sur ces mots, Peter Tanner ne put réprimer une mimique amusée.

Sur ces paroles de bienvenue, je fus confié à Myers et restai tout un mois à travailler sous ses ordres, pour la plus grande satisfaction de chacun.

Comme William Ford, son beau-frère, Tanner avait l'habitude, le dimanche, de lire la Bible à ses esclaves, mais il le faisait dans un esprit quelque peu différent. Il avait une manière impressionnante de commenter le Nouveau Testament.

Le dimanche qui suivit mon arrivée à la plantation, il réunit les esclaves et commença à lire le chapitre XII de l'Évangile selon saint Luc. Lorsqu'il arriva au verset 47, il s'arrêta, regarda avec insistance autour de lui, et reprit: «Le serviteur qui, ayant connu la volonté de son seigneur...» ici il marqua une pause, regarda son public avec encore plus d'insistance et poursuivit – «qui, ayant connu la volonté de son seigneur, n'a

rien préparé...» nouvelle pause – «n'a rien préparé et n'a pas agi selon sa volonté, sera battu d'un grand nombre de coups.»

«Z'entendez bien ? demanda Peter en haussant le ton. De coups.» Et il répéta les syllabes, lentement et distinctement, avec des trémolos dans la voix, avant de passer à quelques remarques.

«Ce nègre qui n'écoute pas... qui n'obéit pas à son seigneur... c'est-à-dire à son maître... z'avez compris?... ce nègre sera battu d'un grand nombre de coups. Maintenant, "un grand nombre", cela veut dire un très grand nombre... quarante, cent, cent cinquante coups de fouet. Ainsi le dit l'Écriture !» Et Peter continua pendant un long moment à disserter sur le sujet pour la plus grande édification de ses Noirs.

Pour clore ces exercices, il appela trois de ses esclaves, Warner, Will et Major, et me cria :

«Platt, toi qui as tenu Tibeats par les jambes, viens ici; maintenant, j'aimerais voir si tu peux aussi tenir ces trois gredins jusqu'à ce que je revienne de la messe.»

Cela dit il les fit mettre aux ceps – instrument tout à fait courant sur les plantations de la rivière Rouge. Les ceps sont formés de deux planches dans lesquelles on a coupé un demi-cercle. L'esclave s'assoit par terre et, la planche du haut étant levée, il place ses jambes, juste au-dessus des chevilles, dans le demi-cercle de la planche du bas; les ceps sont alors fermés, verrouillés, et l'esclave se trouve maintenu solidement et fermement. Il arrive très souvent qu'on enserme le cou au lieu des chevilles. C'est de cette manière que l'on immobilise les esclaves pendant les séances de fustigation.

D'après ce qu'en dit Tanner, Warner, Will et Major dérobaient des melons et violaient le repos du dimanche; pareille perversité ne pouvant demeurer impunie, il estimait de son devoir de les mettre aux ceps. Il me tendit la clé, monta dans l'attelage, en compagnie de Myers, de Madame Tanner et des

enfants, et s'éloigna en direction de l'église de Cheneyville. Quand ils furent partis, les trois garçons me supplièrent de les délivrer. J'étais désolé de les voir assis sur le sol brûlant et je me souvenais des souffrances que j'avais endurées sous le soleil. Contre la promesse qu'ils se remettraient dans les ceps dès que je le leur demanderais, je consentis à les libérer. Touchés comme ils l'étaient par ma générosité et, en partie, pour s'acquitter envers moi, ils ne pouvaient pas faire moins que de m'emmener au carré de melons. Peu avant le retour de Tanner, ils étaient à nouveau dans les ceps. En arrêtant l'attelage, celui-ci jeta un coup d'œil aux garçons et dit avec un rire étouffé:

«Ah! ah! j'vois que vous ne vous êtes pas beaucoup promenés aujourd'hui. J'vais vous apprendre de quel bois j'me chauffe. J'vais vous passer l'envie de manger des melons le jour du Seigneur, espèces de sales nègres briseurs de sabbat.»

Peter Tanner se montrait fier de la rigueur de ses pratiques religieuses: il était diacre de l'église.

Mais me voici parvenu à un tournant de mon récit où il me faut désormais abandonner ces descriptions légères pour aborder un événement plus grave et plus sérieux: celui de ma seconde rixe avec Maître Tibeats et de ma fuite à travers le grand marais Pacoudrie.

## CHAPITRE X

Au bout d'un mois, comme on n'avait plus besoin de mes services chez Tanner, je fus renvoyé chez mon maître, de l'autre côté du bayou. À mon arrivée, celui-ci construisait une presse à coton, dont il avait fixé l'emplacement à quelque distance de la grande maison, dans un endroit assez retiré. Je recommençai donc à travailler avec Tibeats, passant la plupart du temps seul avec lui. Je me souvenais des paroles de Chapin, de ses avertissements et de ses mises en garde. Je craignais que Tibeats n'essaie de me frapper à l'improviste. Je ne pensais qu'à cela, si bien que je vivais en proie à une appréhension constante. J'avais un œil sur mon travail et l'autre sur mon maître. J'étais bien décidé à ne lui fournir aucun motif de plainte, à travailler avec encore plus d'application, à supporter avec patience et docilité les sévices dont il pourrait m'accabler, à l'exception des violences physiques. J'espérais ainsi adoucir ses manières à mon égard, jusqu'au jour béni où je serais délivré de ses griffes.

Le matin du troisième jour, Chapin quitta la plantation pour se rendre à Cheneyville dont il ne devait rentrer que le soir. Tibeats traversait un de ces accès de mélancolie et de mauvaise humeur qui lui étaient coutumiers, et le rendaient encore plus maussade et venimeux que d'habitude.

Il était environ neuf heures du matin, et je m'affairais avec le rabot sur un des leviers. Tibeats, debout à côté de l'établi, fixait un manche sur le ciseau avec lequel il venait de couper le filetage d'une vis.

«Ce n'est pas assez raboté, fit-il.

– Pourtant, c'est juste ce qu'il faut, même avec le tuyau.

– Tu n'es qu'un sale menteur, s'emporta-t-il.

– Très bien, Maître, répondis-je doucement, si vous le dites, je vais le raboter encore.»

Et je pris le rabot, supposant que c'était ce qu'il désirait. Mais au premier copeau, il se mit à crier qu'à présent je l'avais trop raboté, qu'il était trop petit et que j'avais gâché le levier. Sur quoi il commença à m'injurier et à me maudire. Décidément, j'avais beau m'efforcer de faire exactement ce qu'il commandait, rien ne pouvait satisfaire cet être déraisonnable. Silencieux et glacé d'effroi, je restais à côté du levier, le rabot à la main, ne sachant que faire et n'osant pas m'arrêter. Sa colère grandit, devint de plus en plus violente, jusqu'au moment où, avec une de ces horribles exclamations de haine dont il avait le secret, il saisit une hachette posée sur l'établi et se rua vers moi en jurant qu'il allait me fendre le crâne.

C'était devenu une question de vie ou de mort. La lame tranchante de la hachette étincela sous le soleil. Encore quelques secondes et elle irait se planter dans ma cervelle. Pourtant, à cet instant précis, je me mis à réfléchir, comme peut le faire un homme en butte à une aussi effroyable détresse. Ou je ne bougeais pas et mon affaire était réglée ; ou je m'enfuyais, et il y avait une chance sur dix pour que la hachette, expédiée d'une main sûre, m'atteigne dans le dos. Il ne me restait plus qu'une chose à faire. M'élançant de toutes mes forces, je le rejoignis à mi-distance et, avant qu'il ait achevé son geste, j'attrapai d'une main son bras levé, et le saisis de l'autre à la gorge. Nous restâmes là à nous regarder, les yeux dans les yeux. Dans les siens se lisait l'instinct du meurtre. J'avais l'impression de tenir par le cou un serpent guettant le moindre relâchement de mon étreinte pour s'enrouler autour de moi, et me broyer ou me piquer à mort. Je voulus crier à tue-tête, dans l'espoir qu'on finirait par m'entendre ; mais Chapin était loin ; les esclaves se trouvaient dans les champs ; on ne pouvait apercevoir âme qui vive.

À ce moment, le bon génie qui m'a toute ma vie sauvé des mains de la violence m'inspira une heureuse pensée. Je lui assenai un brusque et vigoureux coup de pied qui le fit tomber en grognant sur un genou et, libérant sa gorge, je m'emparai de la hachette et l'envoyai hors de portée.

Mais, fou de rage, ayant perdu tout contrôle de lui-même, il saisit un bâton en chêne qui se trouvait par terre ; il devait bien mesurer dans les un mètre cinquante de long, et était gros comme son poing. À nouveau il se précipita sur moi et à nouveau je lui fis face ; je le pris par la taille et, comme j'étais plus fort, le jetai par terre ; après quoi je m'emparai du bâton et le lançai au loin.

Il se releva une nouvelle fois, se jeta sur l'établi et attrapa la doloire qui s'y trouvait. Heureusement, la lame était coincée sous une grosse planche. Avant qu'il ait eu le temps de la dégager, je lui sautai sur le dos. Je le serrais si étroitement contre la planche que la doloire ne pouvait plus bouger du tout. Cependant, je n'arrivais pas à lui en faire lâcher le manche. Nous demeurâmes ainsi quelques instants.

Il m'est arrivé bien souvent dans ma vie d'infortune de songer avec joie à la mort comme à la fin de mes souffrances terrestres, à la tombe comme au repos de mon corps las et brisé. Pourtant, lorsque sonne l'heure du danger, de telles pensées s'évanouissent. Aucun homme, en pleine possession de ses moyens, ne peut rester impassible face à la «reine de l'épouvante». Toute créature tient à la vie; le ver qui rampe sur le sol n'hésitera pas à défendre la sienne. Et moi, à cet instant précis, je tenais à la mienne, aussi asservi et maltraité que j'étais.

Incapable de lui faire lâcher prise, je le repris à la gorge et, cette fois, le serrai comme dans un étau. Il ne tarda pas à se détendre, devint mou et inerte. Son visage, tout à l'heure blanc de colère, était maintenant noir par manque d'air. Ses yeux de serpent crachant leur venin s'emplissaient d'horreur:

ce n'étaient plus que deux énormes globes blancs jaillissant de leurs orbites !

J'étais possédé du désir secret de tuer sur-le-champ cette canaille, de continuer à étreindre sa maudite gorge jusqu'à ce que le dernier souffle de vie s'en fût allé ! J'avais peur de l'assassiner et peur de le laisser vivre. Si je le tuais, il me faudrait payer ce crime de ma vie ; mais s'il vivait, il ne lui faudrait pas moins que ma vie pour satisfaire ses désirs de vengeance. En moi, une voix me soufflait de m'enfuir. À tout prendre, mieux valait errer à travers les marais, devenir un fugitif et un vagabond à la surface de la terre, que continuer la vie que je menais.

Ma résolution fut bientôt prise, et, le balançant par terre, je sautai par-dessus la barrière qui se trouvait là et traversai en courant la plantation, devant les esclaves occupés dans le champ de coton. Au bout d'un quart de mille j'atteignis le pâturage forestier et il ne me fallut pas longtemps pour le franchir. Je grimpai alors sur une haute barrière d'où je pus voir la presse à coton, la grande maison et l'étendue qui les séparait. De là, le regard embrassait toute la plantation. Je vis Tibeats traverser le champ en direction de la maison, y entrer, puis en ressortir au bout d'un moment avec sa selle, monter à cheval et s'en aller au galop.

J'étais désolé, mais heureux. Heureux d'être encore en vie, désolé de la perspective qui s'ouvrait devant moi. Qu'allait-il m'arriver ? Qui me viendrait en aide ? Où devais-je fuir ? Oh, Dieu ! Toi qui m'as donné la vie et qui m'as insufflé le désir de vivre, toi qui m'as rempli des mêmes émotions que les autres hommes, tes créatures, je t'en supplie, ne m'abandonne pas. Aie pitié du pauvre esclave, ne me laisse pas périr. Si tu ne m'accordes pas ta protection, je suis perdu, perdu ! Telles étaient les supplications que mon cœur, en silence, adressait au Ciel. Mais rien ne lui répondait – aucune voix, douce et

basse ne descendait des hauteurs pour lui murmurer : «C'est moi, ne crains rien.» Dieu m'avait abandonné, selon toutes les apparences, à la haine et au mépris des hommes !

Au bout de trois quarts d'heure environ, plusieurs esclaves me firent signe de m'enfuir. Alors, en regardant du côté du bayou, je vis Tibeats et deux autres cavaliers venir à toute allure, suivis par une meute de chiens. Il devait bien y en avoir huit ou dix. D'où j'étais, je les reconnaissais. Ils appartenaient à la plantation voisine. Les chiens utilisés sur le Bayou Bœuf pour chasser les esclaves ressemblent à des limiers, mais d'une espèce beaucoup plus féroce que celle que l'on trouve dans les États du Nord. Ils attaquent un nègre au premier commandement de leur maître et s'agrippent à leur proie comme le ferait un bull-dog avec un animal à quatre pattes. Il arrive souvent qu'ils fassent retentir les marais de leurs aboiements sonores, et l'on peut alors augurer du point où l'on rattrapera le fugitif – de même le chasseur de New York qui s'arrête pour écouter ses chiens lancés le long des coteaux et suggère à son compagnon l'endroit où l'on prendra le renard. Je n'ai jamais entendu dire qu'un esclave se soit échappé, vivant, du Bayou Bœuf. S'il en est ainsi, c'est en partie dû au fait que les esclaves, n'étant pas autorisés à apprendre à nager, sont incapables de traverser la moindre rivière. Quand ils s'enfuient, ils ne peuvent aller dans aucune direction sans tomber rapidement sur un bayou, et il ne leur reste plus alors qu'à choisir entre mourir noyés ou se laisser cerner par les chiens. Enfant, j'avais souvent eu l'occasion de m'entraîner dans l'eau claire des rivières qui traversaient ma région natale, et j'étais devenu excellent nageur, au point de me sentir dans l'eau comme dans mon élément.

Je demeurai sur la barrière jusqu'à ce que les chiens aient atteint la presse à coton. Encore quelques minutes et leurs longs et sauvages hurlements annonçaient qu'ils étaient sur ma piste. Quittant mon perchoir, je me mis à courir en

direction des marais. Bientôt je pus entendre les jappements de la meute. Ils gagnaient rapidement du terrain. Leurs aboiements se faisaient de plus en plus proches. À chaque instant, je m'attendais à ce qu'ils me sautent sur le dos et je croyais sentir leurs crocs s'enfoncer dans ma chair. Ils étaient très nombreux et je savais qu'ils n'attendraient pas pour me mettre en pièces. Je me mis à haleter, à lancer d'une voix entrecoupée une prière au Tout-Puissant, pour lui demander de me sauver et de me donner la force d'arriver jusqu'à un large et profond bayou où je pourrais leur faire perdre ma trace en me jetant à l'eau. Un instant après j'atteignis un vallon couvert de palmiers. Ma fuite souleva un bruissement sonore, pas assez sonore cependant pour étouffer les aboiements des chiens.

Continuant ma route vers le Sud, j'eus bientôt de l'eau jusqu'au-dessus du pied. Les chiens, à ce moment, n'étaient pas à trente mètres derrière moi. Je pouvais les entendre s'élaner avec fracas à travers les palmiers ; leurs hurlements obstinés emplissaient le marais tout entier. En atteignant l'eau, je repris un peu courage. Pour peu qu'elle devînt plus profonde, ils perdraient ma piste et, déroutés, m'offriraient l'occasion de leur échapper. Par chance, le niveau augmentait régulièrement ; j'en avais à présent jusqu'aux chevilles, puis jusqu'aux genoux, et je m'enfonçai un instant jusqu'à la taille, avant d'arriver dans des eaux plus profondes. Depuis que j'étais entré dans le marais, les chiens n'avaient pas gagné de terrain. Ils étaient de toute évidence déconcertés. Leurs intonations féroces se faisaient de plus en plus lointaines, m'avertissant que je les distançais. À la fin, je m'arrêtai pour écouter, mais le long hurlement retentit à nouveau, et je compris que je n'étais pas encore en sécurité. De marécage en fondrière, là où je marchais au sec, il leur était toujours possible de conserver ma piste, même si l'eau les retardait. Au bout d'un moment, j'eus la joie de trouver un grand bayou, et, plongeant dedans, j'eus bientôt remonté

son courant paresseux jusqu'à la rive opposée. Nul doute que les chiens n'iraient pas plus loin, la rivière emportant avec elle toute trace de cette légère et mystérieuse odeur qui permet au limier de pister un fugitif.

Une fois passé ce bayou, l'eau devint si profonde que je dus renoncer à courir. Je me trouvais à présent dans, je l'appris plus tard, le «Grand Marais Pacoudrie». Il était couvert d'arbres immenses : sycomores, eucalyptus, fromagers, cyprès, et s'étendait jusqu'à la rivière Calcasieu. Sur trente ou quarante milles, il n'y avait pas âme qui vive, à l'exception des animaux sauvages: ours, lynx, tigres; ainsi que d'innombrables reptiles se glissant absolument partout. Longtemps avant d'avoir atteint le bayou j'étais déjà entouré de ces reptiles. Je vis des centaines de serpents mocassin. Ils grouillaient dans chaque fondrière, sous chaque arbre abattu que j'étais obligé d'escalader ; ils s'enfuyaient généralement à mon approche, mais dans ma hâte, je faillis plusieurs fois poser la main ou le pied dessus. Ce sont des serpents venimeux, leur morsure est plus dangereuse que celle du serpent à sonnettes. En outre, j'avais perdu une chaussure ; la semelle étant complètement partie, il ne me restait plus que le dessus qui se balançait sur ma cheville.

Je vis de nombreux alligators, de grands et de petits, couchés dans l'eau, ou allongés sur des morceaux de bois flottants. Le bruit que je faisais suffisait habituellement à les effrayer et ils s'éloignaient pour aller plonger dans des eaux plus profondes. Cependant, il m'arrivait quelquefois de tomber sur un monstre avant de l'avoir vu. Je me précipitais alors en arrière, courait en cercles un petit moment et parvenais ainsi à m'en débarrasser. En droite ligne, ils peuvent franchir rapidement de courtes distances, mais il leur est impossible de tourner. Aussi suffit-il de courir en zigzags pour arriver à les semer.

Vers les deux heures de l'après-midi, j'entendis s'éteindre les aboiements des chiens. Il était probable qu'ils n'avaient

pas traversé le bayou. Fatigué et mouillé, mais n'ayant plus à redouter de danger immédiat, je continuai ma route en faisant plus attention. Je commençais à avoir beaucoup plus peur des serpents et des alligators. À présent, je ne mettais plus les pieds dans une mare boueuse sans agiter l'eau avec un bâton. Si je voyais quelque chose bouger, je contournais la mare, sinon je la traversais.

Le soleil ne tarda pas à décliner et, progressivement, la nuit étendit son voile de ténèbres sur le marais. J'avancai en titubant, craignant à chaque instant de sentir le crochet mortel d'un mocassin ou les terribles mâchoires d'un alligator dérangé dans son sommeil. L'horreur qu'ils m'inspiraient égalait presque maintenant la peur que j'avais éprouvée durant la poursuite des chiens. Bientôt, la lune se leva et ses pâles rayons s'infiltrèrent à travers les voûtes de feuillage, chargées de longues mousses pendantes. Je continuai de marcher jusqu'après minuit, dans l'espoir d'arriver dans une contrée moins désolée et moins dangereuse. Mais l'eau devenait de plus en plus profonde et ma marche de plus en plus difficile. Je compris qu'il me serait impossible d'aller plus loin ; du reste, quand bien même je réussirais à atteindre une habitation, j'ignorais entre quelles mains j'allais atterrir. Puisque je n'avais pas de laissez-passer, n'importe quel Blanc pouvait m'arrêter et me garder en prison, le temps de permettre à mon maître «de prouver ses droits, de payer ma caution et de m'emmener». J'étais un animal errant, et si j'avais le malheur de tomber sur un citoyen louisianais respectueux de la loi, il se sentirait probablement obligé de rendre service à son voisin en m'envoyant immédiatement à la fourrière. À vrai dire, il m'aurait été difficile de décider si j'avais plus de raisons de me méfier des chiens, des alligators ou des hommes !

Quoi qu'il en soit, il était plus de minuit lorsque je résolus de m'arrêter. La tristesse du décor qui s'offrait à moi dépassait

toute imagination. Le marais résonnait du coin-coin d'innombrables canards. Nul doute que depuis la création de la terre, aucun être humain ne s'était aventuré aussi profondément dans les entrailles du marais. À présent, ce n'était plus ce silence, ce silence lourd, qui rendait l'endroit si oppressant lorsque le soleil brillait dans le ciel. Mon intrusion nocturne avait réveillé les tribus ailées qui semblaient s'être donné rendez-vous par centaines de milliers dans la fondrière ; tout autour de moi, c'étaient un tel concert de gosiers volubiles, un tel fracas de battements d'ailes, un tel enchaînement de plongeurs dans l'eau, que j'en étais consterné et glacé d'horreur. À croire que tout ce qui vole dans les cieux et tout ce qui rampe sur la terre avaient choisi de venir emplir ce lieu de leur clameur et de leur agitation. Il n'y a pas que dans les demeures des hommes, ni dans les cités surpeuplées, que l'on peut voir et entendre la vie. Mais aussi dans les endroits les plus déserts de la terre. Jusqu'à ce marais, au cœur duquel Dieu avait procuré un gîte à des millions d'êtres vivants.

La lune se dressait à présent au-dessus des arbres, lorsque je conçus un nouveau plan. Jusque-là je m'étais efforcé de marcher vers le sud. Opérant un demi-tour, je pris la direction du nord-ouest, mon but étant de gagner les Bois de Pins qui se trouvent tout près de chez Maître Ford. Une fois sous la protection de celui-ci, je me sentirais autrement plus en sécurité.

Mes vêtements étaient en loques, mes mains, mon visage et mes jambes couverts d'éraflures que je m'étais faites en traversant des fourrés ou en escaladant des troncs abattus. Mon pied nu était rempli d'épines, et j'étais barbouillé de la vase que j'avais ramassée en traversant des eaux mortes et en m'y plongeant jusqu'au cou. Les heures se succédant, je continuai péniblement ma route en direction du nord-ouest. L'eau devenait moins profonde et le sol plus ferme sous mes pieds. Finalement, j'atteignis le Pacoudrie, ce bayou que

j'avais traversé à la nage alors que j'étais «en partance». Je le retraversai, et, aussitôt après, je crus entendre le chant d'un coq ; mais c'était un son lointain, et je pouvais me tromper. L'eau se retirait au fur et à mesure que j'avancais ; je venais de quitter les fondrières, et voilà que je foulais une terre ferme qui remontait en pente douce jusqu'à la plaine ; c'est alors que je compris que j'étais quelque part dans les «Grands Bois de Pins».

Le jour se levait presque quand j'arrivai à une clairière, ressemblant à une petite plantation. Je la voyais pour la première fois. À l'orée du bois je tombais par hasard sur deux hommes, un esclave et son jeune maître occupés à attraper des cochons sauvages. Je savais que le Blanc me demanderait mon laissez-passer et que, comme j'étais bien en peine de lui montrer, il m'emmènerait avec lui. J'étais trop épuisé pour me remettre à courir et trop désespéré pour me laisser capturer ; aussi j'adoptai un stratagème qui se révéla parfaitement efficace. Prenant un air féroce, je me dirigeai droit sur lui en le regardant fixement. Il se recula de quelques pas avec une mine inquiète. Il était clair qu'il tremblait de peur et qu'il me considérait comme un démon surgi du tréfonds du marais.

«Où habite William Ford ? lui demandai-je d'un ton fort peu amène.

– À sept milles d'ici, me répondit-il.

– Par où faut-il passer ? repris-je en m'efforçant de le regarder plus féroce que jamais.

– Vous voyez ces pins, là-bas ?»

Et il me désigna, à un mille de distance, deux arbres qui dépassaient largement leurs compagnons et ressemblaient à d'immenses sentinelles surveillant l'étendue de la forêt.

«Je les vois.

– Aux pieds de ces pins, vous trouverez la route du Texas. Prenez à gauche et vous arriverez chez William Ford.»

Sans ajouter un mot, je me hâtai dans cette direction et le laissai seul, et heureux j'imagine de mettre le plus de distance possible entre nous. Je m'engageai sur la route du Texas, pris à gauche, comme indiqué, et passai bientôt devant un grand feu où brûlaient des tas de rondins. Je m'approchai, dans l'idée de faire sécher mes vêtements; mais la lumière grise du petit matin se levait rapidement, et un blanc pouvait m'apercevoir; la chaleur du feu me subjuguait et j'éprouvais un vif désir de dormir. Aussi, sans m'attarder plus longtemps, je repris ma route et, à huit heures, j'atteignis la maison de Maître Ford.

Les esclaves avaient déjà quitté leurs cabanes pour se rendre au travail. Marchant jusqu'à la véranda, je frappai à la porte, qui me fut bientôt ouverte par Madame Ford. Je devais être tellement changé, avoir une mine si triste et si désolée, qu'elle ne me reconnut pas. Comme je m'informais pour savoir si Monsieur Ford était chez lui, le brave homme fit son apparition avant même qu'on ait eu le temps de me répondre. Je lui racontai tous les détails de ma fuite. Il m'écouta attentivement, me parla avec bonté et bienveillance, puis il m'emmena à la cuisine, appela John et lui commanda de me préparer à manger. Je n'avais rien pris depuis la veille au matin.

Quand John m'eut servi mon repas, Madame Ford entra pour m'apporter un bol de lait et de nombreuses petites friandises – toutes choses auxquelles le palais d'un esclave a rarement l'occasion de goûter. J'avais faim et j'étais à bout de forces, mais ni la nourriture ni le repos que je pris n'égalèrent le plaisir que me procura le son de leurs voix douces et miséricordieuses. C'était l'huile et le vin que le Bon Samaritain des Grands Bois de Pins voulait bien verser sur l'âme blessée de l'esclave venu à lui nu et à moitié mort.

Ils me quittèrent pour que je puisse me reposer. Béni soit le sommeil ! Il est le même pour tous, descendant comme la rosée sur l'esclave comme sur l'homme libre. Bientôt, il se

blottit contre mon sein et, m'entraînant loin des pensées qui m'oppressaient, me transporta dans ce monde des ombres où je pus voir et entendre mes enfants – ces enfants, qui, pensais-je durant le jour, avaient peut-être succombé à un autre sommeil, dont ils ne sortiraient jamais.

## CHAPITRE XI

Je dormis longtemps et me réveillai dans l'après-midi, reposé, mais raide et courbatu. Sally vint me parler, tandis que John préparait mon repas. Elle était très inquiète, un de ses enfants étant souffrant, et elle avait peur qu'il meure. Après le déjeuner, je me promenai dans les quartiers, allai voir l'enfant malade dans la cabane de Sally et fit le tour du jardin de Madame Ford. Bien que l'on fût à une époque où, sous des climats moins cléments, les oiseaux se taisent et les arbres sont dépouillés de leurs parures d'été, ici toutes les roses étaient en fleurs et les vignes grimpaient sur le treillage. Les fruits, dorés ou cramoisis, se dissimulaient à moitié sous les fleurs à peine écloses ou déjà flétries des pêchers, des orangers, des pruniers et des grenadiers; car dans cette région où il fait presque toujours chaud, les feuilles tombent et les boutons eclosent tout au long de l'année.

J'éprouvais beaucoup de gratitude à l'égard de Monsieur et Madame Ford, et, pour les remercier de leur générosité, je me mis à tailler la vigne, puis à sarcler autour des orangers et des grenadiers. Ces grenadiers mesurent de deux mètres cinquante à trois mètres de haut et leurs fruits ont le goût exquis de la fraise. Les orangers, les pêchers, les pruniers poussent naturellement sur le sol fertile et chaud d'Avoyelles; mais on ne voit que rarement des pommiers, arbres pourtant si communs dans le Nord.

Au bout d'un moment, Madame Ford vint me trouver. Elle me félicita de mes efforts, mais déclara que je n'étais pas en état de travailler et que je devais aller me reposer jusqu'à ce que le maître descende à Bayou Bœuf, ce qui n'arriverait

pas avant un jour ou deux. Je lui répondis que j'étais ankylosé et que j'avais été blessé aux pieds par les souches et les épines, mais qu'un peu de jardinage ne me ferait pas de mal et que c'était un grand plaisir de travailler pour une si bonne maîtresse. Elle s'en retourna alors vers la maison, et pendant trois jours je m'occupai activement du jardin: je nettoyai les allées, ensemençai les massifs et arrachai les mauvaises herbes sous les jasmins qui s'élevaient, grâce aux soins de ma protectrice, contre le mur.

Le quatrième jour, Monsieur Ford m'ordonna de me préparer pour l'accompagner au bayou. Il ne restait qu'un cheval de selle dans toute la clairière, tous les autres, ainsi que les mules, ayant été envoyés aux champs. J'affirmai que je pouvais marcher et, après avoir dit au revoir à Sally et à John, je quittai la plantation en trottinant à côté du cheval.

Les Grands Bois de Pins étaient un véritable paradis auquel je n'ai cessé de penser pendant toutes mes années de servitude. Je m'en éloignai avec tristesse; toutefois mon chagrin eût été bien plus grand si j'avais su alors que je ne y retournerais jamais.

Monsieur Ford insista pour que je prenne de temps à autre sa place sur le cheval, mais je refusai: je n'étais pas fatigué et il valait mieux que ce soit moi qui marche plutôt que lui. Il discuta gentiment avec moi tout le long du trajet maintenant sa monture au pas pour me permettre de marcher à sa hauteur. Mon évasion miraculeuse à travers le marais, me déclara-t-il, était l'œuvre de la miséricorde divine. Comme Daniel qui était sorti indemne de la tanière du lion et Jonas qui avait trouvé refuge dans le ventre de la baleine, j'avais été arraché aux griffes du démon par le Tout-Puissant. Ford me demanda si j'avais ressenti, ce jour et cette nuit-là, le désir de prier.

«Je me sentais abandonné du monde entier, lui répondis-je, et je priais tout le temps.

– C'est dans de telles épreuves, dit-il, que l'homme se tourne instinctivement vers son Créateur. Lorsqu'il est dans l'abondance, que rien ne l'effraie ni ne le tourmente il ne se souvient plus de lui et il est même prêt à le défier. Mais s'il est entouré de dangers, qu'il se retrouve seul et sans aide et que la tombe lui semble proche alors l'incroyant qui se moquait de la religion se tourne vers Dieu, comprenant qu'il n'a d'autre abri à espérer que ses bras protecteurs.»

Durant tout le voyage, sur la route solitaire qui conduisait à Bayou Boeuf, cet homme bienveillant m'entretint de cette vie et de la vie future, de la bonté et de la puissance divine, et de la vanité des choses de ce monde.

À cinq milles environ de la plantation, nous vîmes un cavalier arriver au galop. Dès qu'il s'approcha, je reconnus Tibeats. Il me regarda un instant, mais ne m'adressa pas la parole, et, tournant bride, il se rangea aux côtés de Ford. Je marchais, silencieux, sur les talons des chevaux, en écoutant leur conversation.

Ford informa Tibeats de mon arrivée au Grands Bois de Pins trois jours auparavant; il lui décrivit le triste état dans lequel il m'avait vu, ainsi que les difficultés et les dangers que j'avais rencontrés.

«Eh bien, s'exclama Tibeats, qui se dispensa en présence de Ford de ses jurons habituels, je n'avais jamais vu une telle course. Je parierais bien cent dollars qu'il battrait n'importe quel nègre de Louisiane. J'ai offert vingt-cinq dollars à John David Cheney pour l'attraper mort ou vif, mais il a battu les chiens d'une belle longueur. Ces chiens de Cheney, ils ne valent vraiment pas grand-chose, finalement. La meute de Dunwoodie, elle, l'aurait rattrapé avant même qu'il atteigne les palmiers. Les chiens ont perdu la trace, je ne sais comment, et on a dû abandonner la poursuite. On a été aussi loin que possible avec les chevaux, puis on a continué à pied

jusqu'à ce qu'il y ait un mètre d'eau. Les autres disaient qu'il s'était certainement noyé. Moi je dois reconnaître que j'avais drôlement envie de lui tirer dessus. Depuis, je n'ai pas arrêté de sillonner le bayou, mais je n'avais pas beaucoup d'espoir de le retrouver. Je pensais qu'il était mort, pour sûr. Ah il sait courir, le lascar... sacré nègre!»

Tibeats continua un certain temps sur ce ton et quand il eut fini, Ford lui répondit que j'avais toujours été avec lui un esclave docile et loyal; il ajouta qu'il regrettait que nous nous soyons si mal entendus, mais que, s'il m'avait traité avec autant de dureté que je le lui avais dit, c'est lui qui était en tort. Il était honteux d'utiliser des hachettes et des doloires contre les esclaves, cela ne devrait pas être permis.

«Ce n'est pas ainsi qu'il faut les traiter lorsqu'ils arrivent dans le pays. Cela aura une mauvaise influence et ils chercheront tous à s'enfuir. Les marais en seront pleins. Un peu de gentillesse serait plus efficace pour les retenir et les rendre dociles que l'usage d'armes aussi meurtrières. Tous les planteurs du bayou devraient s'insurger contre une telle conduite, c'est dans leur intérêt de le faire. Il semble évident, M. Tibeats, que vous et Platt n'êtes pas faits pour habiter ensemble. Il le sait et cherchera encore à s'enfuir. Voyez-vous Tibeats, il vous faut le vendre, ou tout au moins le louer à l'extérieur. Si vous ne le faites pas, je prendrai des mesures pour vous l'enlever.»

Pendant toute cette conversation, je n'avais pas ouvert la bouche. Arrivés à la plantation, ils pénétrèrent dans la grande maison, tandis que j'allais me reposer dans la cabane d'Eliza. Les esclaves qui me croyaient noyés furent tout surpris en rentrant des champs de me trouver là. Une fois encore, ils se rassemblèrent ce soir-là dans la cabane pour écouter le récit de mes aventures. Ils étaient certains que je serai fouetté, et sévèrement, car le tarif pour les fuyards était de cinq cents coups de fouet.

« Mon pauvre garçon, dit Eliza en me prenant la main, il aurait mieux valu pour toi que tu te noies. Tu as un méchant maître et il te tuera, j'en ai peur. »

Lawson suggéra que ce serait peut-être l'intendant Chapin qui serait chargé de me donner la punition. En quel cas elle serait moins sévère. Sur quoi Mary, Rachel, Bristol et les autres souhaitèrent que ce fût Maître Ford et alors, il n'y aurait pas de fustigation du tout. Ils avaient tous pitié de moi et s'attristaient à l'idée du châtiment qui m'attendait, sauf Kentucky John qui riait à gorge déployée et se tenait les côtes à l'idée que j'avais pu distancer les chiens. Lui voyait les choses sous leur angle comique.

« Je savais bien qu'ils l'attraperaient pas, quand j'ai vu traverser en courant la plantation. Seigneur, est-ce qu'il n'sait pas se servir de ses pieds ce Platt, hein ? Quand les chiens sont arrivés là où il était, lui il était pas là. Ah, ah, ah ! Oh, Dieu To'puissant ! »

Après quoi Kentucky John se remettait à s'esclaffer.

De bonne heure, le matin suivant, Tibeats quitta la plantation. Dans la matinée, tandis que je me promenais du côté de la distillerie, un homme grand et bien habillé vint me trouver et me demanda si j'étais le garçon de Tibeats. « Garçon », c'est ainsi qu'on appelle, sans discrimination, tous les esclaves, même s'ils ont plus de soixante-dix ans. J'enlevai mon chapeau et répondit que c'était bien moi.

« Aimerais-tu travailler pour moi ? demanda-t-il.

– Oh oui, beaucoup, dis-je, avec l'espoir soudain de m'éloigner de Tibeats.

– Tu as travaillé sous les ordres de Myers chez Peter Tanner, n'est-ce pas ? »

J'acquiesçai et lui rapportai les remarques flatteuses que Myers avaient faites à mon sujet.

«Eh bien, garçon, je t'ai loué à ton maître pour que tu travailles chez moi aux Grands Champs de Cannes, à trente-huit milles d'ici en descendant la rivière Rouge.»

Cet homme était M. Eldret; il habitait en dessous de chez Ford, sur la même rive du bayou. Je l'accompagnai jusqu'à sa plantation et le lendemain, je partis pour les Grands Champs de Cannes, avec son esclave Sam, dans une charrette remplie de provisions et tirée par quatre mules.

Sam était originaire de Charleston, où il avait une mère, un frère et plusieurs sœurs. Il reconnut que Tibeats était un homme cruel et souhaita que son maître m'achetât. C'était aussi mon vœu le plus cher.

Nous longeâmes un moment la rive sud du bayou, puis nous franchîmes cette rivière et atteignîmes la plantation de Carey. De là, laissant Huff Power, nous arrivâmes sur la route de Bayou Rouge, qui conduit à la rivière Rouge. Au coucher du soleil, nous traversâmes Bayou Rouge Swamp et, quittant la grand-route, nous pénétrâmes dans les Grands Champs de Cannes. Nous suivîmes un chemin de terre, tout juste assez large pour le chariot. Les cannes, qui ressemblaient à celles dont on se sert pour la pêche, s'élevaient en rangs très serrés, et le regard n'y pénétrait pas à plus de cinq mètres. Les champs étaient sillonnés de traces d'animaux sauvages, car l'ours et le tigre d'Amérique abondent dans ces fourrés et les alligators se complaisent partout où il y a de l'eau stagnante.

Nous cheminâmes à travers les grandes cannes pendant plusieurs milles, sans apercevoir qui que soit, puis nous parvînmes à une clairière, connue sous le nom de Champ de Sutton. Plusieurs années auparavant, un dénommé Sutton avait pénétré dans la forêt de cannes jusqu'à cet endroit isolé. L'histoire veut qu'il y soit venu pour fuir la justice et non pas l'esclavage. Ermite du marais, il vécut en solitaire, et, sans autre outil que ses mains, sema et récolta. Un jour, une

bande d'Indiens le surprit dans sa solitude et, après un combat sanglant, le captura et le massacra. À des milles à la ronde, dans les quartiers des esclaves, sur les vérandas des maisons des maîtres, là où s'assemblent les enfants des Blancs pour écouter des légendes, on raconta que cette clairière, au cœur des grandes cannes, était hantée. Et pendant plus d'un quart de siècle, aucune voix humaine ne vint troubler le silence de l'endroit. Le champ, autrefois cultivé, avait été envahi par les mauvaises herbes; des serpents se chauffaient au soleil, sur le seuil de la cabane en ruines. C'était vraiment un lugubre tableau.

Après le «Champ de Sutton», nous suivîmes une route assez large, nouvellement tracée. Elle nous conduisit sur des terrains incultes, appartenant à M. Eldret, et qu'il envisageait de défricher pour étendre ses cultures. Nous commençâmes à travailler le matin suivant et nous dégagâmes avec nos machettes un espace suffisant pour construire deux cabanes, l'une pour Eldret et Myers, l'autre pour Sam et pour moi, ainsi que pour les esclaves qui devaient nous rejoindre. Nous étions maintenant entourés de très gros arbres, dont les cimes étalées masquaient la lumière du soleil. Entre les troncs poussait un enchevêtrement de cannes et, de ci de là, quelques palmiers.

Les lauriers et les sycomores, les chênes et les cyprès atteignent dans ces contrées fertiles une taille incomparable. De plus, chaque arbre porte quantité de mousse, ce qui lui confère, pour qui n'en a pas l'habitude, une apparence fort étrange. Cette mousse est envoyée dans le Nord où elle a une utilisation dans l'industrie.

Nous abattîmes des chênes qui, débités en planches, nous servirent à élever nos cabanes provisoires. Nous couvrîmes les toits de larges feuilles de palmiers, qui, tant qu'elles durent, remplacent très bien les bardeaux.

Le plus grand désagrément était les petites mouches, les moucherons et les moustiques. Ils pullulaient, pénétraient dans les oreilles, le nez, les yeux et la bouche. Ils se collaient sur la peau et il était impossible de les en chasser. On avait l'impression qu'ils nous dévoraient, qu'ils nous emportaient morceau par morceau.

Il aurait été difficile d'imaginer un site plus isolé et plus déplaisant que le cœur des Grands Champs de Cannes; mais pour moi c'était un vrai paradis, du moment que Tibeats n'y était pas. Je travaillais dur et il m'arrivait souvent de tomber de fatigue, mais je dormais en paix et je n'avais pas peur en me réveillant le matin.

Au bout d'une quinzaine de jours, quatre esclaves arrivèrent de la plantation d'Eldret. Charlotte, Fanny, Cresia et Nelly étaient de grandes filles fortes. On leur remit une hache entre les mains et on les envoya avec Sam et moi couper des arbres. Elles faisaient d'excellents fendeurs de bois. Les chênes et les sycomores les plus robustes ne résistaient pas longtemps à la rudesse et à l'habileté de leurs coups. Pour empiler des rondins, elles valaient n'importe quel homme. Il y a chez les bûcherons des forêts du Sud autant de femmes que d'hommes. En fait, dans la région de Bayou Bœuf, les femmes prennent part à tous les travaux exécutés sur la plantation. Elles labourent, hersent, conduisent les équipes, défrichent, construisent des routes. Certains propriétaires, qui possèdent de grandes plantations de canne et de coton, n'ont que des femmes pour effectuer le travail. C'est le cas de Jim Burns, qui habite sur la rive nord du bayou, en face de la plantation de John Fogaman.

À notre arrivée, Eldret m'avait promis que, si je travaillais bien pendant les quatre premières semaines, il me laisserait aller voir mes amis chez Ford. Le samedi soir de la cinquième semaine, je lui rappelai sa promesse. Il me dit qu'il était content de moi et que je pouvais partir. J'avais longtemps attendu ce

jour et la déclaration d'Eldret me combla de joie. Je devais être de retour le mardi matin pour travailler.

Tandis que je me plaisais à imaginer mes retrouvailles avec mes vieux amis, la détestable silhouette de Tibears fit irruption au milieu de nous. Il demanda comment cela se passait entre Myers et moi.

«Très bien, lui répondit-on; Platt part ce matin chez Ford.

– Allons, allons, raille-t-il, vous vous donnez bien de la peine. Ce nègre va faire des siennes. Il ne faut pas le laisser partir.»

Mais Eldret insista sur le fait que j'avais bien travaillé, qu'il m'avait donné sa promesse et que, dans ces conditions, il ne voulait pas me décevoir. Comme la nuit tombait, ils pénétrèrent dans leur cabane. Je ne pouvais pas me résoudre à l'idée de rester là. Aussi je décidai que, si Eldret ne s'y opposait pas, je partirais de toute façon. Au lever du jour, j'étais devant sa porte, ma couverture roulée dans un baluchon, attendant de recevoir mon laissez-passer. Au bout d'un instant, Tibears sortit, de fort mauvaise humeur. Il se lava la figure, s'approcha d'une souche et s'assit, apparemment plongé dans ses pensées. Comme cela faisait déjà un bon moment que j'étais debout à attendre, je fis mine de m'en aller.

«Alors, tu pars sans laissez-passer? me cria-t-il.

– Oui, Maître, j'allais le faire.

– Et comment crois-tu que tu vas arriver là-bas?

– Aucune idée.

– On t'attrapera et on t'enverra en prison, où tu devrais être déjà, avant même que tu aies fait la moitié du chemin.»

Et sur ce, il rentra dans la cabane. Il en ressortit presque aussitôt, le laissez-passer à la main, et, tout en me traitant de «sale nègre qui méritait cent coups de fouet», il le jeta par terre. Je le ramassai et partis en vitesse.

Il faut dire qu'un esclave surpris sans laissez-passer hors de la plantation de son maître, peut être arrêté et fouetté par le

premier Blanc qui se trouve sur son chemin. Le papier que je venais de recevoir était rédigé comme suit :

«Platt a la permission de se rendre à la plantation de Ford à Bayou Bœuf et de revenir mardi matin.

John M. Tibbeats»

Sur le trajet, beaucoup de Blancs me le réclamèrent, le lurent et passèrent leur chemin. La plupart du temps, ceux qui avaient l'air de gentlemen, dont les vêtements indiquaient suffisamment l'aisance, ne me prêtaient aucune attention; mais les types minables, ceux qui, à n'en pas douter, étaient des vagabonds ne manquaient jamais de m'interpeller, de me scruter et de m'examiner minutieusement. Capturer des fugitifs constitue parfois un bon moyen de se faire de l'argent. Après avoir signalé leur arrestation, si aucun propriétaire ne se présente, on les vend au plus offrant. De toute façon, même si l'on vient à réclamer le fuyard, celui qui l'a arrêté reçoit une récompense. C'est pour cette raison que le «pauvre Blanc» – ainsi désigne-t-on ce genre de vagabonds – considère comme un présent de Dieu la rencontre d'un nègre inconnu dépourvu de laissez-passer.

Il n'y a pas d'auberge sur les routes de cette partie de l'État. Je fis le voyage des Grands Champs de Cannes à Bayou Bœuf sans argent et sans provisions. Mais avec un laissez-passer en main, un esclave ne souffre ni de la faim, ni de la soif. Il n'a qu'à le présenter au maître ou à l'intendant d'une plantation pour qu'on l'envoie à la cuisine et qu'on lui fournisse nourriture ou abri selon les cas. D'ailleurs le voyageur peut s'arrêter dans n'importe quelle maison et commander un repas aussi librement que s'il s'agissait d'une taverne. C'est la coutume du pays. Quels que soient par ailleurs leurs travers, il est certain que les habitants qui vivent le long de la rivière Rouge et des bayous à l'intérieur de la Louisiane ne manquent pas d'hospitalité.

J'arrivai à la plantation de Ford en fin d'après-midi et passai la soirée dans la cabane d'Eliza avec Lawson, Rachel et d'autres de ma connaissance. Lorsque nous avons quitté Washington, Eliza accusait des formes rondes et dodues. Avec son port droit, ses habits de soie et ses bijoux, elle offrait une gracieuse image de force et d'élégance. À présent, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Son visage était devenu effroyablement décharné et son corps, droit et agile autrefois, s'était courbé, comme s'il portait le poids d'un siècle. Nul doute que dans cette femme, accroupie sur le plancher de sa cabane et vêtue de ces grossiers habits d'esclave, le vieil Elisha Berry n'aurait pas reconnu la mère de son enfant. Je ne l'ai jamais revue par la suite. Comme elle n'était plus d'aucune utilité dans le champ de coton, on la vendit pour une bouchée de pain à un homme habitant du côté de chez Peter Compton. Le chagrin lui avait impitoyablement rongé le cœur, jusqu'à lui ôter toute force; et c'était pour cette raison, disait-on, que son dernier maître la fouettait et abusait d'elle de la manière la plus cruelle. Mais il eut beau la fouetter, elle ne put retrouver l'énergie de sa jeunesse, ni rendre à son corps voûté la prestance qu'il avait lorsque ses enfants vivaient auprès d'elle et que la lumière de la liberté illuminait son chemin.

Des esclaves de chez Compton, qui avaient traversé la rivière Rouge pour venir jusqu'au Bayou afin d'aider Madame Tanner durant la pleine saison, m'informèrent de la manière dont elle avait quitté ce monde. Elle fut bientôt réduite à un dénuement total et resta allongée sur le plancher d'une cabane en ruines durant plusieurs semaines, ne devant qu'à la pitié de ses compagnons de boire de temps en temps une goutte d'eau et de manger un morceau de nourriture. Son maître ne voulut pas l'assommer, comme cela se pratique parfois pour écourter les souffrances d'un animal blessé, mais il la laissa sans ressources et sans protection, pour qu'elle traîne jusqu'à

son terme sa vie d'épreuves et de misère. Un soir, quand les ouvriers rentrèrent du champ, ils la trouvèrent morte ! Durant la journée, l'Ange du Seigneur, qui parcourt invisiblement la terre et moissonne les âmes en partance, s'était glissé silencieusement dans la cabane de cette femme mourante et l'en avait tirée. Elle était enfin libre.

Le lendemain, après avoir roulé ma couverture, je me mis en route pour rentrer aux Grands Champs de Cannes. J'avais fait cinq milles, lorsqu'à un endroit appelé Huff Power, j'aperçus l'omniprésent Tibeats venir à ma rencontre. Il me demanda pourquoi je rentrais si tôt et, lorsque je lui eus dit que je tenais à arriver à l'heure qu'on m'avait fixée, il me répondit que je pouvais m'épargner la peine d'aller au-delà de la prochaine plantation, vu qu'il m'avait vendu à Edwin Epps. Nous pénétrâmes dans la cour où nous trouvâmes ce dernier. Il m'examina et me posa les questions habituelles aux acquéreurs. Puis, après m'avoir dûment acheté, il m'ordonna d'aller dans les quartiers et ajouta qu'il voulait que je me confectionne une houe et un manche de hache.

Désormais, je n'étais plus la propriété de Tibeats. J'en avais fini d'être son chien et sa bête de somme, je n'aurais plus à craindre ses colères et ses cruautés; j'ignorais ce que serait mon nouveau maître, mais je ne pouvais certainement perdre au change. Aussi, ce fut une bonne nouvelle que d'apprendre qu'Epps m'avait acheté et ce fut avec un soupir de satisfaction que je m'assis pour la première fois dans ma nouvelle demeure.

Tibeats disparut bientôt de la région. Une fois, par la suite, et rien qu'une fois, j'eus un bref aperçu de ce qu'il était devenu. C'était à des milles et des milles de Bayou Bœuf. Il était assis devant la porte d'un infâme débit d'alcool. Et je passais avec une troupe d'esclaves pour me rendre dans la paroisse St. Mary.

## CHAPITRE XII

Edwin Epps, dont il sera beaucoup question dans la suite de ce récit, est un homme grand, corpulent, lourd, avec des cheveux blonds, des pommettes hautes et un nez romain d'une taille extraordinaire. Ses yeux sont bleus, son teint clair et il mesure au moins un mètre quatre-vingts. Il a le regard perçant et inquisiteur d'un maquignon. Ses manières sont déplaisantes et grossières et son langage prouve très vite et sans hésitation possible qu'il n'a jamais bénéficié des avantages que procure l'éducation. Il a le don de dire les choses les plus irritantes et arrive même à surpasser en ce domaine le vieux Peter Tanner. À l'époque où j'entrai en sa possession, Edwin Epps avait un fâcheux penchant pour la bouteille et ses «virées» duraient parfois plus de deux semaines. Cependant, dans les derniers temps, il avait fini par se corriger, et le jour où je l'ai quitté, c'était l'être le plus tempérant qu'on pût trouver dans tout le Bayou Bœuf. Quand il avait un verre «dans le nez», c'était un noceur fanfaron et bruyant, dont le plus grand plaisir consistait à danser avec ses «nègres» ou à les poursuivre dans la cour en les cinglant de son long fouet, pour la simple joie de leur faire de grandes zébrures dans le dos et de les entendre crier et hurler. Quand il était sobre, il était silencieux, réservé et madré. Il ne nous battait pas à tort et à travers comme lorsqu'il était ivre, mais s'en prenait aux esclaves lambins, les visant aux points les plus sensibles et leur expédiant l'extrémité de son nerf de bœuf avec une virtuosité qui n'appartenait qu'à lui.

De surveillant et d'intendant qu'il avait été dans sa jeunesse, Maître Epps était devenu propriétaire d'une plantation à Bayou Huff Power, à quelque deux milles et demi d'Holmesville, dix-

huit de Marksville et douze de Cheneyville. Cette plantation appartenait en fait à Joseph B. Roberts, l'oncle de sa femme, qui la louait à Epps. On y produisait surtout du coton et pour ceux qui n'auraient jamais vu de champ de coton, une description de la manière dont on cultive cette plante ne serait peut-être pas inutile.

On commence par labourer le sol de manière à élever des buttes ou crêtes – c'est ce qu'on appelle le contre-sillonage. Les charrues utilisées sont tirées par des bœufs et surtout par des mules. On emploie pour exécuter ce travail aussi bien des femmes que des hommes; celles-ci nourrissent les bêtes, les étrillent, prennent soin des attelages et remplissent à tous égards les mêmes fonctions que les garçons de labour dans le Nord.

Les buttes ou crêtes mesurent 1 m 80 de large d'une dérayure à l'autre. Une charrue traînée par une seule mule passe au sommet de la crête et creuse un sillon dans lequel une jeune fille jette les graines qu'elle porte dans un sac attaché autour du cou. Derrière elle, une herse tirée par une mule recouvre les graines, si bien qu'il faut deux mules, trois esclaves, une charrue et une herse pour planter une rangée de coton.

Les semailles du coton ont lieu en mars et en avril, alors que celles du maïs se font en février. Habituellement, s'il n'a pas fait trop froid ni trop humide, le coton fait son apparition au bout d'une semaine. Dans les huit ou dix jours qui suivent, il faut le biner une première fois. Pour ce faire, on se sert à nouveau d'une charrue. On la fait passer, le plus près possible du coton, tandis que derrière, des esclaves munis de leurs houes coupent les mauvaises herbes, laissant des monticules de terre espacés de 80 cm. C'est ce qu'on appelle «gratter» le coton. On recommence l'opération une deuxième et une troisième fois, à quinze jours d'intervalle, puis une quatrième et dernière fois aux environs du 1<sup>er</sup> juillet. Durant tous ces

travaux, l'intendant ou le surveillant suit les esclaves, à cheval, et un fouet à la main. Le bineur le plus rapide prend la rangée de tête. Il a généralement à peu près cinq mètres d'avance sur ses compagnons. Si l'un d'eux le dépasse, il est fouetté. Si l'un d'eux ralentit ou marque un temps d'arrêt, il est aussi fouetté. En fait, le fouet vole toute la journée, du matin jusqu'au soir. La saison du binage dure ainsi d'avril à juillet, et à peine vient-on de passer dans un champ qu'il faut encore y repasser.

La cueillette du coton commence dans la seconde moitié d'août. Chaque esclave reçoit un sac auquel est fixée une courroie qu'il se passe autour du cou, de sorte que l'ouverture lui arrive à la hauteur de la poitrine, tandis que le fond lui descend presque aux pieds. Chacun reçoit également un grand panier d'une contenance d'environ deux barils, qui sert à mettre le coton une fois le sac rempli. Ces paniers sont apportés dans le champ et placés au début des rangées.

Lorsqu'on envoie, pour la première fois, un esclave cueillir du coton, on le fouette généreusement de manière à ce qu'il travaille le plus vite possible. Le soir venu, on pèse son sac pour évaluer le rendement dont il est capable. On détermine ainsi la quantité de coton qu'il devra ramener tous les soirs. Que cette quantité vienne à diminuer, on considérera qu'il a paresé et on lui infligera un nombre plus ou moins grand de coups de fouet.

Le rendement normal, en une journée de travail, est de deux cents livres. L'esclave habitué à la cueillette est passible d'une punition s'il – ou elle – n'atteint pas ce chiffre. Or les capacités varient grandement selon les individus. Alors que certains semblent posséder un don naturel leur permettant d'effectuer la cueillette avec une grande rapidité et en utilisant les deux mains, d'autres au contraire, quels que soient leur entraînement ou leur zèle, sont absolument incapables d'atteindre la norme habituelle. De tels travailleurs sont retirés des champs

et affectés à d'autres tâches. Patsey, dont je reparlerai plus loin, avait la réputation d'être la meilleure cueilleuse du Bayou Bœuf. Elle cueillait des deux mains et avec une agilité tellement surprenante qu'il n'était pas rare de la voir rapporter cinq cents livres de coton par jour.

Chacun se voit donc assigner une tâche à la mesure de ses capacités, le minimum étant toutefois fixé à deux cents livres. Moi qui me suis toujours montré extrêmement maladroit, j'aurais satisfait mon maître en lui rapportant ces deux cents livres, alors que Patsey aurait certainement été battue si elle n'avait pas rapporté le double.

Les plants de coton peuvent atteindre de un mètre cinquante à deux mètres de haut; chaque tige présente de nombreuses branches qui s'en vont dans tous les sens en se recouvrant mutuellement.

Il est peu de spectacles aussi beau que celui d'un champ de coton en fleurs. C'est un paysage d'une telle pureté qu'on dirait un manteau de lumière ou de neige fraîchement tombée.

Quelquefois on ne met qu'un cueilleur par rangée de coton – il est alors obligé de faire un côté après l'autre – mais généralement on en met deux; ils ne récoltent que le coton entièrement fleuri et laissent les capsules encore fermées pour un prochain passage. Lors de la première cueillette, il faut faire extrêmement attention de ne pas casser de branches, car le coton ne fleurira pas sur une branche brisée. Epps ne manquait jamais de punir avec la plus extrême rigueur le malheureux esclave qui, ou par négligence ou parce qu'il n'avait pu faire autrement, s'était rendu coupable d'une telle faute.

Les travailleurs doivent se rendre dans les champs de coton le matin, dès le lever du jour. À l'exception de dix ou quinze minutes qui leur sont allouées vers midi pour leur permettre d'ingurgiter leur ration de lard froid, il ne leur est pas accordé un seul instant de repos et cela jusqu'à ce que l'on n'y voit plus

clair, encore que les soirs de pleine lune il leur arrive souvent de peiner jusqu'à minuit. Que ce soit l'heure d'aller dîner ou de retourner aux quartiers, ils ne s'arrêtent jamais avant que le surveillant ne leur en ait donné l'ordre.

Une fois la journée terminée, les paniers sont acheminés, jusqu'au bâtiment d'égrenage où le coton est pesé. Quel que soit son degré de fatigue, quelle que soit son envie de dormir, jamais un esclave ne s'approche de ce bâtiment sans appréhension. Si son panier ne fait pas le poids, s'il n'a pas rempli entièrement la tâche qui lui a été attribuée, il sait qu'il lui faudra souffrir. Et s'il rapporte dix ou vingt livres de plus que prévu, il y a toutes les chances pour que son maître lui mesure sa tâche du lendemain en conséquence. Bref, qu'il en rapporte trop ou trop peu, il arrive toujours effrayé et tremblant. Généralement, il aurait plutôt tendance à en rapporter trop peu, aussi n'est-il guère pressé de quitter les champs. Une fois finie la pesée, arrive l'heure de la fouettée. Puis les paniers de coton sont portés dans les hangars, où leur contenu est remisé comme du foin, après que tous les travailleurs l'aient tassé en le piétinant. Si le coton n'est pas sec, au lieu de le mettre tout de suite dans les hangars, on l'étend sur des plateaux et on le recouvre avec des planches en ménageant des intervalles.

Ceci fait, les esclaves sont loin d'en avoir fini. Il leur reste à s'acquitter de leurs tâches respectives: l'un nourrit les mules, un autre les porcs, d'autres coupent du bois et ainsi de suite; sans compter la mise en balles du coton, qui s'effectue à la lueur des bougies.

Enfin, à une heure tardive, les esclaves, assommés de fatigue, arrivent à leurs quartiers. Une fois dans leurs cabanes, il leur faut encore allumer du feu, moudre du maïs dans un petit moulin à main et préparer le dîner, et le déjeuner qu'ils emporteront le lendemain dans les champs. Pour toute nourriture, ils n'ont que le maïs et le lard qu'on leur distribue le dimanche matin

au hangar à maïs et au fumoir. Chacun reçoit, comme ration de la semaine, trois livres et demie de lard et une quantité de maïs équivalant à un boisseau de farine. Rien d'autre; ni thé, ni café, ni sucre, seulement un tout petit peu de sel de temps à autre. Je puis affirmer, après avoir passé dix ans chez Maître Epps, qu'aucun de ses esclaves n'a jamais risqué la goutte par excès d'alimentation. Maître Epps nourrissait ses porcs au maïs décortiqué, mais le jetait, entier, à ses «nègres». Il estimait que les porcs grossissaient plus vite quand on le décortiquait et qu'on le faisait tremper dans de l'eau; mais que pour ce qui était des nègres, ils seraient sans doute devenus trop gras et inaptes au travail. Ivre ou non, Maître Epps était un fin calculateur, un homme qui savait s'occuper de son cheptel.

Le moulin à maïs se trouvait dans la cour, sous un abri. Il avait la forme d'un moulin à café ordinaire, avec une trémie d'une contenance d'environ sept livres. Maître Epps n'hésitait pas à accorder à chacun de ses esclaves la prérogative suivante: ou bien ils allaient moudre, de nuit, la quantité de maïs qu'il leur fallait pour le lendemain; ou bien ils allaient moudre, le dimanche, toute leur ration pour la semaine; ils avaient le choix. Maître Epps était un homme d'une grande générosité!

Je mettais mon maïs dans une petite boîte en bois et ma farine dans unealebasse; notons en passant que laalebasse est l'un des ustensiles les plus utiles dans une plantation. Elle permet de transporter de l'eau dans les champs, mais aussi, dans les cabanes d'esclave, d'éviter tout un matériel superflu: seaux, cuvettes, plats en bois ou en métal.

Une fois le maïs moulu et le feu allumé, on décroche le lard du clou auquel il est pendu, on en coupe une tranche et on la fait griller sur les braises. La majorité des esclaves ne possèdent pas de couteau, et encore moins de fourchette. Ils coupent leur lard à la hache à bois. La farine de maïs se délaye dans un peu d'eau, on la place dans le feu et on la fait cuire.

Quand elle est bien dorée, on la gratte pour enlever la cendre, puis on la place sur un morceau de bois servant de table, après quoi l'occupant des lieux n'a plus qu'à s'asseoir par terre pour commencer à dîner. Il est alors habituellement minuit.

Quand il s'allonge pour prendre un peu de repos, la même peur du châtement qui l'étreignait en approchant du bâtiment d'égrenage le reprend. Il craint cette fois de se réveiller trop tard le matin. Une telle faute ne lui vaudrait à coup sûr pas moins de vingt coups de fouet. Aussi s'endort-il chaque soir en priant pour être bien réveillé et sur ses pieds au premier son de la trompe.

Ce n'est pas dans une cabane d'esclave que l'on trouve les meilleurs lits du monde. Celui sur lequel je me suis étendu, jour après jour, se réduisait à une planche de trente centimètres de large et de trois mètres de long. Un bâton me servait d'oreiller et une couverture grossière de literie; je ne possédais rien d'autre, pas un fil ni un chiffon de plus. J'aurais pu utiliser de la mousse si cela n'avait pas favorisé l'apparition d'une multitude de puces.

Les cabanes sont faites en rondins, sans plancher, ni fenêtres. Ces dernières seraient d'ailleurs parfaitement inutiles, les interstices entre les rondins laissant passer bien assez de jour. En cas d'orage, ils laissent aussi passer la pluie, ce qui est extrêmement désagréable. La porte, rudimentaire, pivote sur de gros gonds en bois. À un bout de la pièce se trouve un foyer maladroitement construit.

Une heure avant le lever du jour, on sonne la trompe. Les esclaves se lèvent, préparent leur petit déjeuner, remplissent unealebasse d'eau, en prennent une autre pour mettre leur repas de lard froid et de galette de maïs et s'empressent de partir dans les champs. C'est une faute toujours punie du fouet que d'être découvert dans sa cabane après le lever du jour. Une nouvelle journée commence, avec ses peurs et ses fatigues: la

peur d'être pris à traîner pendant la journée; le soir, la peur d'approcher du bâtiment d'égrenage avec son panier rempli de coton; la peur de ne pas se réveiller à temps le matin. Telle est l'image exacte, fidèle et dépourvue d'exagération de ce qu'est la vie quotidienne des esclaves, sur les rives du Bayou Bœuf, pendant la cueillette du coton.

Au mois de janvier, la quatrième et dernière cueillette est généralement terminée. Alors commence la récolte du maïs. Celui-ci est considéré comme une culture secondaire à laquelle on accorde beaucoup moins de soins qu'à celle du coton. Dans cette région, le maïs sert à engraisser les porcs et à nourrir les esclaves; on en envoie très peu sur les marchés.

Dès que le coton et le maïs ont été rentrés, les tiges sont arrachées, jetées en tas et brûlées. À la même époque, les charrues repartent pour labourer les champs et préparer de nouvelles semailles. Dans les paroisses de Rapides et d'Avoyelles, ainsi que dans l'ensemble du pays, le sol, pour autant que j'aie pu m'en rendre compte, est extrêmement riche et fertile. C'est une sorte de marne, de couleur brune ou rouge. Contrairement à des terres plus pauvres, elle ne nécessite pas de composts, et on peut y pratiquer la même culture pendant plusieurs années de suite.

Les labours, les semailles, la cueillette du coton, la récolte du blé, l'arrachage et le brûlage des tiges occupent entièrement les quatre saisons de l'année. Le transport et le sciage du bois, la mise en balles du coton, l'engraissage et l'abattage des porcs ne sont que des travaux occasionnels.

Au mois de septembre ou d'octobre, on va avec des chiens chasser les porcs des marais et on les enferme dans des enclos. On les abat un matin d'hiver, généralement aux alentours du Nouvel An. Chaque bête est découpée en six morceaux, salés et empilés sur les grandes tables du fumoir. Ils demeurent ainsi quinze jours durant, puis ils sont suspendus au-dessus d'un

feu et ils le resteront pendant près de la moitié de l'année. Ce fumage prolongé est destiné à empêcher le lard de s'infester de vers. Mais un climat aussi chaud rend difficile la conservation de la viande et il nous est très souvent arrivé, à mes compagnons et à moi, de recevoir nos trois livres et demie de la semaine déjà pleines de cette horrible vermine.

Bien qu'on puisse voir énormément de bétail dans la région des marais, son élevage n'est jamais d'un très grand profit. Le planteur entaille de manière distinctive l'oreille de ses bêtes ou leur imprime au fer rouge ses initiales sur le flanc; puis il les lâche dans les marais où elles peuvent errer librement dans des espaces presque illimités. Elles sont de race espagnole, petites et à cornes pointues. On m'a parlé de troupeaux originaires de Bayou Bœuf, mais il doit y en avoir très peu. Les meilleures vaches valent environ cinq dollars par tête. Deux litres de lait par traite sont considérés comme un rendement exceptionnel. Quant au suif qu'on tire d'elles, il est peu abondant et d'une qualité médiocre. Bien que ces vaches pullulent dans les marais, les planteurs dépendent du Nord pour leur fromage et leur beurre qu'ils achètent au marché de La Nouvelle-Orléans. De plus, ni dans la grande maison, ni dans les cabanes, on ne mange de bœuf salé.

Maître Epps avait coutume de se rendre à des concours de tir pour obtenir le bœuf frais dont il avait besoin. Ces compétitions avaient lieu chaque semaine dans le village voisin d'Holmesville. On amenait là des bœufs gras et les participants payaient pour avoir le droit de les tirer. L'heureux champion répartissait la viande entre ses compagnons, ce qui permettait aux planteurs présents de s'approvisionner.

Les cultures potagères, telles que celles des choux et des navets, sont essentiellement destinées à faire vivre le maître et sa famille, qui disposent toute l'année de légumes verts. Sous les froides latitudes du Nord, «l'herbe se flétrit et la fleur se

fane» avant l'arrivée des vents d'automne, mais dans la région du Bayou Bœuf, les basses terres sont continuellement vertes et les fleurs s'épanouissent au cœur même de l'hiver.

Le climat, les habitudes, les coutumes et les manières de vivre et de travailler dans le Sud présentent naturellement de nombreuses autres particularités; ce que je viens de décrire permettra cependant au lecteur de se faire une idée, une impression générale de la vie sur une plantation de coton en Louisiane.

## CHAPITRE XIII

À mon arrivée chez Maître Epps, le premier travail que l'on me donna à faire fut de fabriquer un manche de hache. Dans cette région, on utilise de simples morceaux de bois, droits et ronds. Celui que je fabriquai était courbe, taillé comme ceux dont j'avais l'habitude de me servir dans le Nord. Quand j'eus fini, je l'apportai à Epps. Il le regarda avec stupéfaction, se demandant ce que cela pouvait bien être. C'était la première fois qu'il voyait un manche pareil. Je lui en expliquai les avantages et il fut frappé par la nouveauté de l'idée. Il le garda longtemps chez lui et, lorsque des amis venaient le voir, il avait l'habitude de l'exhiber comme une curiosité.

L'époque du binage était arrivée. On commença par m'envoyer dans le champ de maïs; après quoi je dus aller gratter le champ de coton. J'y étais encore – et le binage touchait à sa fin – lorsque je fus pris de malaises: cela commença par un refroidissement, auquel succéda bientôt une fièvre brûlante. Mes forces déclinèrent. Je maigrissais et j'avais souvent des vertiges qui me faisaient tituber comme un homme ivre. Néanmoins, on m'obligea à tenir ma place dans le rang. Lorsque j'étais en bonne santé, je n'éprouvais pas trop de difficultés à suivre l'allure de mes compagnons mais à présent, cela m'était devenu totalement impossible. Il m'arrivait fréquemment de tomber; le fouet du surveillant, dont j'étais sûr de sentir la caresse, redonnait alors à mon corps souffrant un peu d'énergie. Je continuai cependant à dépérir et le fouet perdit bientôt toute efficacité. La plus âpre morsure ne parvenait même plus à me faire sortir de ma torpeur.

Enfin, lorsqu'arriva le mois de septembre, qui prélude aux travaux de cueillette, je n'avais plus la force de quitter ma cabane. Jusque-là, mon maître et ma maîtresse ne m'avaient donné ni médicaments ni soins particuliers. De temps à autre, la vieille cuisinière venait me préparer du café de maïs, parfois me faire cuire du lard quand je ne pouvais pas le faire moi-même.

Quand on lui eut dit que j'étais sur le point de mourir, incapable de supporter la perte que représenterait pour lui la mort d'un animal valant un millier de dollars, Maître Epps décida d'encourir la dépense et envoya chercher le docteur Wines à Holmesville. Celui-ci lui déclara que c'était un effet du climat et qu'il ne fallait pas espérer me garder en vie. Il me prescrivit de ne pas manger de viande et de ne prendre que la nourriture indispensable.

Au bout de quelques semaines de ce régime, je me rétablis partiellement. J'étais encore loin d'aller bien, lorsqu'un beau jour Epps apparut à la porte de ma cabane et, me tendant un sac, m'ordonna de me rendre dans le champ de coton. Je n'avais alors aucune expérience de la cueillette. C'était à coup sûr un travail délicat. Alors que les autres esclaves se servaient de leurs deux mains, attrapant le coton et le déposant dans l'ouverture du sac avec une précision et une dextérité qui étaient pour moi un mystère, j'étais obligé de prendre la capsule d'une main et de retirer le coton de l'autre.

En outre, pour déposer le coton dans le sac, il fallait non seulement se servir de ses deux mains, mais encore de ses deux yeux. Je passais à peu près autant de temps à ramasser le coton par terre qu'à l'enlever de sa tige. Sans compter qu'embarrassé par les capsules encore fermées, je faisais un vrai massacre avec les branches et mon long sac se balançait de droite et de gauche d'une manière tout à fait inadmissible dans un champ de coton.

Après une journée d'un travail extrêmement pénible, j'arrivai à l'égreneuse avec ma charge. Lorsqu'Epps s'aperçut que sur la balance le poids du sac ne dépassait pas quatre-vingt-quinze livres, à peine la moitié de ce que l'on exigeait du cueilleur le plus maladroit, il menaça de m'administrer une sévère correction, puis, considérant que j'étais un «travailleur inexpérimenté», il décida de me pardonner pour cette fois. Mais le lendemain et les jours suivants, je n'obtins pas plus de succès. Il était évident que je n'étais pas fait pour ce genre de travail. Je n'avais pas le don – cette dextérité, ce mouvement rapide, qui permettaient à Patsey de voler d'une tige à l'autre et de la dépouiller à une prodigieuse vitesse de ses flocons purs et blancs. Entraînement et punitions demeurèrent également sans effet. Epps finit par s'en convaincre et jura que j'étais une honte, que je n'arrivais même pas à la cheville d'un nègre cueilleur de coton, que je n'étais pas capable d'en ramasser assez pour couvrir les frais de pesage et que je ne remettrais pas les pieds dans le champ. Je fus employé à couper et à transporter du bois, à apporter le coton jusqu'à l'égreneuse, et à effectuer des travaux divers. Inutile de dire qu'on ne me laissait pas chômer.

Il s'écoulait rarement une journée sans qu'il y eût au moins une fustigation. Le coupable dont le sac s'avérait trop léger était saisi, dévêtu, allongé face contre terre, et recevait une punition proportionnelle à sa faute. Je n'exagère pas en disant que chaque jour de cueillette de la tombée de la nuit jusqu'à l'heure du coucher, on pouvait entendre sur la plantation d'Epps le claquement des lanières et les cris des esclaves.

Le nombre de coups est en fonction de la nature du délit. Vingt-cinq coups – considérés comme un simple «dépoussiérage» – sanctionnent, par exemple, l'esclave qui a laissé tomber une feuille sèche dans le coton ou cassé une branche dans le champ. Cinquante coups constituent le tarif habituel et

s'appliquent à toutes les fautes du degré supérieur. Ce que l'on appelle punition sévère commence à cent coups. On l'inflige à l'esclave qui a commis la faute grave de rester à ne rien faire dans le champ. On donne de cent cinquante à deux cents coups à celui qui se querelle avec ses compagnons de cabane; avec cinq cents coups – bien sentis, sans parler des éventuelles morsures des chiens, le malheureux qui a tenté de fuir en a pour des semaines de souffrances et de douleurs atroces.

Epps resta deux ans sur la plantation de Bayou Huff Power. Il avait pris l'habitude de rentrer ivre d'Holmesville au moins une fois tous les quinze jours, les concours de tir se terminant presque invariablement par des séances de débauche. Il devenait alors violent et complètement fou. Il lui arrivait fréquemment de casser les assiettes, les chaises et tous les meubles qui lui tombaient sous la main. Lorsqu'il avait fini de s'amuser dans la maison, il prenait son fouet et se précipitait dans la cour. Le premier qui passait à sa portée avait droit à goûter des lanières. C'était le moment pour les esclaves de se montrer prudents. Parfois, il les obligeait à courir pendant des heures dans toutes les directions, tandis qu'il allait se cacher derrière les cabanes. Pour peu qu'il réussît à s'approcher d'un esclave et à lui appliquer un joli coup, il était aux anges et rien ne pouvait égaler sa joie. Les plus éprouvés étaient les esclaves inactifs, enfants et vieillards. Profitant de la confusion générale, il allait sournoisement se placer derrière une cabane et, le fouet levé, attendait l'occasion de l'assener sur la première face noire qui se pointerait dans l'angle pour jeter un coup d'œil.

Il lui arrivait d'autres soirs de rentrer chez lui d'humeur moins brutale. C'est alors qu'il lui fallait des réjouissances; que tout devait se mouvoir sur un rythme de musique. C'est alors qu'il fallait un violon pour régaler les oreilles de Maître Epps, et qu'il devenait gai, alerte, se mettant à danser d'un « pas léger et fantasque », autour de la véranda et partout dans la maison.

Tibeats, au moment de la vente, lui avait dit que je jouais du violon. Il tenait cette information de Ford. C'est pourquoi, sur les prières pressantes de sa femme, Epps m'avait acheté un jour qu'il se rendait à La Nouvelle-Orléans. On me faisait souvent venir dans la maison pour jouer devant la famille, la maîtresse étant une passionnée de musique.

Quand il rentrait chez lui avec l'envie de danser, nous nous réunissions tous dans la pièce principale de la maison. Peu lui importait que nous fussions fatigués, il lui fallait absolument une danse générale. Aussi, à peine étais-je entré que j'attaquais un morceau.

«Dansez, maudits nègres, dansez», s'écriait Epps.

Il ne supportait ni pause, ni attente, ni mouvements lents ou traînants. Tout devait se faire avec rapidité, gaîté et entrain. «Allons, en avant pour la gigue, c'est parti»; tel était pour l'heure le mot d'ordre. Epps, mêlant sa taille imposante aux silhouettes noires de ses esclaves, évoluait rapidement au gré des caprices de la danse.

Généralement il avait son fouet à la main, prêt à cingler les oreilles du premier esclave qui aurait l'impudence de marquer une pause ou de s'arrêter pour reprendre sa respiration. Lorsqu'il était lui-même fatigué, il y avait un bref, mais très bref entracte. Puis, de son fouet, il cinglait claquait faisait des moulinets, et se remettait à crier: «Dansez, sales nègres, dansez!» Et c'était reparti pour un tour, tout le monde pêle-mêle, moi assis dans un coin, stimulé à l'occasion par un âpre coup de fouet, et tirant de mon violon un air de danse d'une extraordinaire rapidité. La plupart du temps, la maîtresse le réprimandait et lui déclarait qu'elle allait retourner chez son père à Cheneyville; toutefois, il lui arrivait de ne pas pouvoir retenir un éclat de rire, devant les frasques et le tapage que faisait son mari. Bien souvent, il nous retenait jusqu'au petit matin. C'est ainsi que, rompus par un travail excessif, profon-

dément affectés par le manque de repos, et plus enclins à se jeter sur le sol et à pleurer, ses esclaves furent tenus bien des soirs de venir danser et rire dans la maison d'Edwin Epps.

En dépit de ces sévices, destinés à satisfaire les caprices d'un maître extravagant, nous devions nous trouver dès l'aube dans les champs et effectuer durant la journée les corvées habituelles. Il était inutile de se servir de ces festivités nocturnes comme d'une excuse pour compenser la légèreté du sac de coton, ou le ralentissement du binage dans le champ de maïs. Les coups de fouet étaient donnés avec autant de sévérité que si nous nous étions levés le matin, frais et dispos, après une bonne nuit de sommeil. Naturellement, après des plaisirs aussi effrénés, Epps se montrait toujours beaucoup plus dur et cruel. Il nous punissait pour le plus petit motif et maniait le fouet avec une force et une fureur accrues.

Pendant dix ans, j'ai peiné gratuitement pour cet homme. Pendant dix ans, j'ai contribué par mon incessant labeur à augmenter le nombre de ses biens. Pendant dix ans, j'ai été contraint de lui parler les yeux baissés et la tête découverte, en prenant l'attitude et le langage d'un esclave. Je ne lui dois rien, si ce n'est les injustices qu'il a commises envers moi et les zébrures qu'il m'a faites.

Maintenant que, loin de son fouet inhumain, je peux fouler le sol de l'État libre dans lequel je suis né, je rends grâce au Ciel de m'avoir permis encore une fois de vivre, la tête haute, parmi les hommes. Je peux désormais parler des maux que j'ai soufferts et de ceux qui en furent la cause, sans avoir à baisser les yeux. Et je n'ai d'autre désir, en le faisant, que de m'en tenir à la stricte vérité. Or cette vérité m'oblige à dire qu'on aurait été bien en peine de chercher chez Edwin Epps des qualités de bonté ou de droiture. Il se caractérisait par un tempérament brutal, grossier et violent, allié à une cervelle inculte et à des sentiments d'avare. Il avait une réputation de

«briseur de nègres», et se distinguait par la manière dont il était capable d'abattre la volonté d'un esclave – réputation à laquelle il tenait autant qu'un jockey à ses dons pour soumettre un cheval récalcitrant. Il n'envisageait pas qu'un homme de couleur puisse être une créature de Dieu, redevable au Ciel des humbles talents dont il était investi, mais considérait que c'était un «bien personnel», une simple propriété vivante, comparable en cela, sinon pour la valeur, à une mule ou à un chien. Quand on lui remit la preuve, claire et irréfutable, que j'étais un homme libre, ayant autant droit que lui à la liberté, quand il apprit – le jour de mon départ – que j'avais une femme et des enfants que j'aimais autant qu'il aimait les siens, il se mit à s'emporter et à jurer, dénonçant la loi qui m'arrachait à lui et déclarant que si jamais l'argent avait encore pouvoir ou vertu, il découvrirait l'homme qui avait expédié la lettre et révélé le lieu de ma captivité et le tuerait. On aurait bien pu arracher devant lui la langue à ses malheureux esclaves, les brûler à petit feu ou les faire dévorer par les chiens, qu'il n'aurait même pas bougé, pourvu que cela lui rapportât quelque chose. Tel était Edwin Epps, homme dur, cruel et brutal.

Il n'y avait qu'un homme sur tout le Bayou Bœuf pour le surpasser en sauvagerie. C'était Jim Burns. Il utilisait exclusivement des femmes, comme je l'ai déjà dit, pour cultiver sa plantation. Ce barbare leur mettait le dos à vif, à tel point qu'elles n'avaient même plus la force d'effectuer les tâches quotidiennes qu'on exige d'un esclave. Il se vantait de sa cruauté et passait dans tout le pays pour un homme encore plus pointilleux et énergique qu'Epps lui-même. Étant une brute, il n'avait pas une once de pitié pour les brutes qui étaient sous ses ordres et il punissait et fouettait à bras raccourcis l'effectif dont dépendaient ses gains.

Epps demeura deux ans à Huff Power, après quoi, ayant accumulé une importante somme d'argent, il acheta une

plantation sur la rive est de Bayou Bœuf, où il habite toujours. Il en prit possession en 1845, une fois passées les fêtes. Il emmena là-bas neuf esclaves qui, à l'exception de Susan qui mourut depuis et de moi, y sont encore. Il n'augmenta pas son effectif et pendant huit ans, j'eus pour compagnons dans ses quartiers: Abram, Wiley, Phœbé, Bob, Henry, Edward et Patsey. Tous, sauf Edward, né par la suite, avaient été achetés par Epps à Archy B. Williams, dont la plantation s'étendait le long de la rivière Rouge, non loin d'Alexandria, à l'époque où il travaillait chez celui-ci comme intendant.

Abram était grand, dépassant d'une bonne tête la moyenne habituelle. Il avait soixante ans et était né dans le Tennessee. Vingt ans plus tôt, il avait été acheté par un marchand et vendu à James Buford, du comté de Willimansbourg. Dans sa jeunesse, il était réputé pour sa force extraordinaire, mais l'âge et un incessant labeur avaient quelque peu ébranlé sa robuste constitution et ses facultés mentales.

Wiley avait quarante-huit ans. Il était né sur les terres de William Tassle, pour lequel pendant de nombreuses années il avait fait marcher le bac traversant la Big Black River, en Caroline du Sud.

Phœbé appartenait à Buford, le voisin de Tassle. Lorsqu'elle avait épousé Wiley, Buford avait acheté ce dernier, à son instigation. Buford était un bon maître, le shérif du comté, et à cette époque un homme riche.

Bob et Henry étaient les enfants de Phœbé, nés d'un premier mari, lequel avait dû céder la place à Wiley. Ce séduisant adolescent avait réussi à s'insinuer dans le cœur de Phœbé, en conséquence de quoi l'épouse déloyale avait gentiment mis son mari à la porte de sa cabane.

Patsey avait vingt-trois ans et provenait aussi de la plantation de Buford. Elle n'avait aucun lien de parenté avec les autres et se glorifiait de descendre d'un «nègre de Guinée», amené

à Cuba dans un bateau de traite et cédé au cours du négoce à Buford, auquel appartenait également sa mère.

Voilà le tableau généalogique des esclaves de mon maître, tel que je le tiens d'eux. Ils avaient passé de nombreuses années ensemble. Ils évoquaient fréquemment les jours anciens et ne remontaient jamais sans un soupir jusqu'au bon vieux temps de la maison en Caroline. Le malheur s'était abattu sur Maître Buford, les accablant de malheurs plus grands encore. Buford s'était endetté et avait été obligé de les vendre avec d'autres esclaves pour payer ses créanciers. Dans une troupe, enchaînés, ils avaient franchi le Mississippi pour rejoindre la plantation d'Archy B. Williams. Au moment de leur arrivée, Edwin Epps, qui lui avait longtemps servi de surveillant et d'intendant, et qui était sur le point de s'établir à son compte, les avait acceptés en paiement de ses gages.

Le vieil Abram était un homme bon, une sorte de patriarche, aimant à entretenir ses frères de race de sujets graves et sérieux. Il était profondément versé dans le genre de philosophie qu'on apprend dans les cabanes d'esclave; mais la marotte d'Oncle Abram, c'était le général Jackson<sup>1</sup>, que son jeune maître du Tennessee avait suivi dans ses campagnes. Il adorait revenir en imagination sur les lieux où il était né et raconter ses aventures de jeunesse, en ces temps troublés où la nation était en armes. Et très souvent, occupé à discuter de la meilleure méthode pour cuire le gâteau-houe ou à disserter sur les mérites de Jackson, il en oubliait l'endroit où il avait laissé son chapeau, sa houe ou son panier; alors, ou bien Epps n'était pas là, et le vieil homme était tourné en ridicule, ou bien il était là, et il avait droit au fouet. Ce qui faisait qu'il demeurait dans un état de continuelle perplexité, soupirant à l'idée qu'il était en

1. Andrew Jackson (1767-1845). Il se battit contre les Indiens, réprima plusieurs révoltes d'esclaves et défendit La Nouvelle-Orléans contre les Anglais en 1814. Extrêmement populaire, il devint président des États-Unis en 1829 et 1837.

train de vieillir et que ses facultés commençaient à s'altérer. La philosophie, le général Jackson et ses pertes de mémoire lui avaient joué un vilain tour et il était évident que les trois réunis n'en avaient plus pour longtemps à s'acharner sur ses cheveux gris.

Tante Phœbé avait été une excellente travailleuse des champs, mais on avait fini par la mettre à la cuisine, où elle restait en permanence sauf de temps à autre, lorsqu'il y avait trop d'ouvrage. C'était une vieille maligne et, hors de la présence de son maître ou de sa maîtresse, une bavarde impénitente.

Wiley, au contraire, était un homme silencieux. Il accomplissait sa tâche sans un murmure ni une plainte et se permettait rarement un luxe de paroles, sinon pour exprimer son désir de s'en aller de chez Epps et de retourner en Caroline du Sud.

Bob et Henry avaient respectivement vingt et vingt-trois ans. Quant à Edward, il n'en avait que treize et comme il n'était pas encore capable de tenir sa place dans le champ de maïs ou de coton, on le gardait dans la grande maison pour veiller sur les enfants d'Epps.

Patsey était mince et élancée. Elle se tenait aussi droit qu'il est possible. Elle mettait à se déplacer une distinction que rien, ni le travail, ni la fatigue, ni les punitions, ne pouvait dissiper. À dire vrai, Patsey était un splendide animal et si la servitude n'avait pas relégué son esprit dans des ténèbres éternelles, elle aurait été la première entre cent mille. Elle était capable de sauter pardessus les clôtures les plus élevées et, pour la battre à la course, il fallait un sacré chien de chasse. Aucun cheval ne pouvait la désarçonner et elle faisait un conducteur d'attelage remarquable. Elle savait tracer un sillon aussi bien que le meilleur laboureur, et pour ce qui était de fendre du bois, il n'y avait personne qui pût la surpasser. Le soir, lorsqu'on nous donnait ordre de cesser le travail, elle avait toujours ses mules rentrées, dételées, nourries et étrillées, avant qu'Oncle Abram

ait eu le temps de retrouver son chapeau. Mais, par-dessus tout, ce qui faisait sa réputation, c'étaient ces doigts, rapides comme l'éclair, qu'elle était seule à posséder. Aussi était-elle, lorsqu'arrivait le temps de la cueillette, la reine du champ.

Loyale et docile elle possédait un caractère aimable et doux. Créature gaie par nature, jeune fille allègre, elle aimait rire et goûter les plaisirs simples de la vie. Et pourtant, elle pleurait et souffrait plus qu'aucun de ses compagnons. On l'avait littéralement écorchée vive et son dos portait les marques de milliers de coups. Non qu'elle fût lente à travailler ou qu'elle montrât un esprit négligent ou rebelle, mais le malheur avait voulu qu'elle eût un débauché pour maître et une femme jalouse pour maîtresse. Elle fuyait les regards lascifs de l'un et risquait sa vie entre les mains de l'autre, maudite en fin de compte par les deux. Elle finissait par devenir la cause innocente de colères, de disputes et de brouilles qui emplissaient la grande maison pendant plusieurs jours. La maîtresse n'avait pas de plus grand plaisir que de la voir souffrir, et, après qu'Epps eût refusé de la vendre, elle avait à plusieurs reprises usé de pots-de-vin pour essayer de la faire tuer en cachette et de faire brûler son corps dans quelque endroit reculé, à la lisière du marais. Patsey aurait bien aimé, si elle en avait eu le pouvoir, apaiser cet esprit de rancune, mais elle jouait de malchance. Lorsqu'elle disait un mot qui contredisait son maître, on avait immédiatement recours au fouet pour la faire obéir; et lorsqu'elle se tenait près de sa cabane ou marchait dans la cour, sans se méfier, elle recevait dans la figure une bûche, ou même une bouteille cassée, lancée par sa maîtresse. Patsey, victime asservie de la luxure et de la haine, ne connut jamais de repos.

Tels furent les compagnons et les camarades d'esclavage, avec lesquels je dus pendant dix ans, me rendre dans les champs et habiter dans les cabanes en rondins d'Edwin Epps. S'ils sont encore en vie, ils peinent toujours sur les rives du Bayou Bœuf,

tout en sachant qu'ils ne pourront jamais respirer, comme je le fais à présent, l'air béni de la liberté, ni secouer les fers pesants qui les entravent, et cela jusqu'à ce qu'ils soient couchés pour toujours dans la tombe.

## CHAPITRE XIV

La première année de l'installation d'Epps sur le bayou, c'était en 1845, les chenilles détruisirent presque toute la récolte de coton de la région. Comme il n'y avait pas grand-chose à y faire, les esclaves demeuraient oisifs la moitié du temps. Toutefois, le bruit courut à Bayou Bœuf que l'on pratiquait des salaires élevés dans les plantations de cannes à sucre de la paroisse St. Mary et qu'il existait là-bas une forte demande de main-d'œuvre. Cette paroisse se situe sur la côte du golfe du Mexique, à environ cent quarante milles d'Avoyelles. Elle est traversée par le Rio Teche, une rivière importante, qui se jette dans le golfe.

Dès qu'ils connurent la nouvelle, les planteurs décidèrent de rassembler une troupe d'esclaves et de l'envoyer dans la paroisse St. Mary, à Tuckapaw, où elle serait louée dans les plantations. À cette fin, cent quarante-sept esclaves furent réunis à Holmesville, au mois de septembre. Abram, Bob et moi en faisons partie. La troupe comptait moitié de femmes. Parmi les Blancs, Epps, Alonson Pierce, Henry Toler et Addison Roberts avaient été choisis pour nous accompagner. Ils disposaient pour leur usage personnel d'un attelage à deux chevaux et d'une paire chevaux de selle. Un grand chariot, tiré par quatre chevaux et conduit par John, un jeune garçon appartenant à M. Roberts, devait servir à transporter les couvertures et les vivres.

Vers les deux heures de l'après-midi, après qu'on nous eut distribué de la nourriture, nous commençâmes les préparatifs de départ. La tâche qui m'incombait consistait à m'occuper des couvertures et des vivres, et à veiller à ce que rien ne se perde en route. L'attelage prit la tête du convoi, suivi par le

chariot; puis ce fut le tour des esclaves et les deux cavaliers allèrent se placer en queue. Et c'est dans cet ordre que nous quittâmes Holmesville.

Le soir, nous avons atteint la plantation de M. McCrow, à dix ou quinze milles de là, quand on nous ordonna de nous arrêter. Nous dressâmes de grands feux; chacun étala sa couverture et se coucha dessus. Les Blancs allèrent dormir dans la grande maison. Une heure avant l'aube, nous fûmes réveillés par les surveillants, qui s'avancèrent au milieu de nous en faisant claquer leur fouet et nous ordonnèrent de nous lever. Les couvertures furent roulées, amenées une par une devant moi et déposées dans le chariot. Après quoi le convoi reprit sa route.

Le lendemain soir, il plut abondamment. Nous fûmes tous trempés, nos vêtements ruisselant de boue et d'eau. Nous gagnâmes un hangar abandonné, reste d'une ancienne distillerie, où nous trouvâmes un abri de fortune. Il n'y avait pas assez de place pour permettre à chacun de s'allonger. Aussi nous passâmes la nuit serrés les uns contre les autres, avant de repartir, comme d'habitude, au matin. Durant tout le trajet, on nous donna à manger deux fois par jour, et nous faisons bouillir notre lard et cuire nos galettes sur les feux, comme nous le faisons dans nos baraquements. Nous passâmes par Lafayetteville, Mountsville, New Town, pour arriver enfin à Centreville, où Bob et Oncle Abram furent loués. Notre nombre décroissait au fur et à mesure que nous avançons, chaque plantation, ou presque, requérant les services d'au moins l'un d'entre nous.

Continuant notre chemin, nous traversâmes le Grand Coteau, vaste étendue de terre plate et monotone, sans un arbre, sauf un de temps en temps planté près de quelque habitation décrépite. Jadis, c'était une région abondamment peuplée et cultivée, mais elle avait été abandonnée pour

d'obscures raisons. Aujourd'hui, la population clairsemée qui y habite encore se livre exclusivement à l'élevage du bétail. Nous y vîmes paître d'immenses troupeaux. Au milieu du Grand Coteau, on se croirait en pleine mer, sans une terre à l'horizon. Aussi loin que porte le regard, et quelle que soit la direction ce n'est qu'un désert vide et désolé.

Je fus loué au Juge Turner, homme distingué et planteur florissant, dont les vastes propriétés s'étendent le long du Bayou Salle, à moins de quelques milles du golfe. Le Bayou Salle est une petite rivière qui se jette dans la baie d'Atchafalaya. Cela faisait plusieurs jours que je travaillais à réparer la sucrerie de Turner, quand on nous mit, à moi et à quarante autres, un couteau à canne dans la main, pour nous envoyer dans les champs. Je n'eus pas autant de difficultés à apprendre la manière de couper la canne que j'en avais eues pour cueillir le coton. Cela me vint tout seul, avec un peu d'intuition, si bien qu'au bout de quelque temps, je devins capable de rivaliser avec le meilleur couteau. Cependant, le juge Turner n'attendit pas la fin de la coupe pour me renvoyer à la sucrerie, où je fus chargé d'exercer les fonctions de surveillant. Depuis le moment où commence la fabrication du sucre jusqu'au moment où elle finit, broyage et cuisson ne s'interrompent jamais, et cela de jour comme de nuit. On me donna un fouet, avec ordre de frapper tous ceux que je surprerais à ne rien faire. Quand je n'aurais pas obéi à la lettre, quelqu'un d'autre se chargerait de mon dos. En outre, je devais appeler et congédier les équipes en temps voulu. Je n'avais pas d'horaires fixes pour me reposer, et comme il m'était impossible de somnoler, je ne prenais que quelques heures de sommeil en une seule fois.

Il est d'usage en Louisiane, comme je suppose dans tous les États esclavagistes, d'autoriser les esclaves à garder pour eux les dédommagements qu'ils pourraient retirer des travaux du dimanche. C'est de cette façon, et de celle-là seulement, qu'ils

arrivent à se procurer un tant soit peu de luxe et de confort. Lorsqu'un esclave, acheté ou enlevé dans le Nord, est transporté jusqu'à une cabane de Bayou Bœuf, il ne reçoit ni couteau, ni fourchette, ni plat, ni marmite, ni aucun ustensile de cuisine, pas plus que le moindre mobilier. Avant son arrivée, on lui remet une couverture dont il peut s'envelopper. À partir de là, il a le choix entre rester debout, ou s'allonger par terre, à moins que son maître ne lui donne une planche dont il ne se sert pas. S'il le veut, il peut également se dénicher une calebasse pour y placer son repas, ou bien manger son maïs en épi. Mais qu'il aille demander à son maître un couteau, une poêle ou quelques menus ustensiles de ce genre et il lui sera immédiatement répondu par un coup, un éclat de rire ou un sarcasme. Tous les objets, sans exception, que l'on peut voir dans les cabanes ont été achetés avec l'argent du dimanche. Même si cela blesse la morale, c'est à coup sûr un bienfait pour la condition matérielle des esclaves, qu'il leur soit permis de violer le repos du dimanche. Autrement, il leur serait impossible de se procurer les objets dont ils ont besoin, eux qui n'ont personne pour leur faire la cuisine.

Lorsqu'arrive la récolte du sucre, dans les plantations de canne, on ne fait aucune différence entre les jours de la semaine. Il est bien entendu que tous les ouvriers doivent travailler le dimanche et bien entendu aussi que ceux, en particulier, qui sont loués à des planteurs – comme je le fus au Juge Turner et à d'autres par la suite – doivent toucher en échange une rémunération. De même, à l'époque de la récolte du coton, il est d'usage d'exiger du travail en plus. Grâce à cela, les esclaves ont généralement l'occasion de gagner assez d'argent pour s'acheter couteau, marmite, tabac et ainsi de suite. Les femmes, renonçant aux fastes de jadis, sont à même de s'offrir, avec leurs maigres revenus, des rubans criards, dont elles ornent leurs cheveux pendant la joyeuse saison des fêtes.

Je demeurai à St. Mary jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier, époque à laquelle mon argent du dimanche s'élevait à dix dollars. J'eus également la bonne fortune d'accroître mon pécule grâce à mon violon, compagnon fidèle et source de profit plus douce à mes malheurs en ces années de servitude. Il y avait une importante réunion de Blancs chez M. Yarney, à Centreville, hameau situé non loin de la plantation de Turner. On me demanda de jouer pour eux et les convives se montrèrent si heureux de mon exécution, qu'ils organisèrent une quête, dont le montant s'éleva à dix-sept dollars.

Nanti d'une pareille somme, je passai auprès de mes compagnons pour un millionnaire. J'éprouvais une joie immense à la contempler – à la compter et à la recompter, encore et encore, jour après jour. Des visions de mobilier, de seaux, de couteaux de poche, de chaussures neuves, de manteaux et de chapeaux hantaient mon esprit; mais par-dessus tout, je savourais l'ivresse d'être le «nègre» le plus riche de Bayou Bœuf.

Des bateaux remontaient le Rio Teche jusqu'à Centreville. Un jour, profitant de ma présence en ces lieux, j'osai me présenter au capitaine d'un steamer et le suppliai de me laisser me cacher parmi le fret. C'était une démarche extrêmement risquée et je n'en aurais pas eu la hardiesse, si je n'avais surpris une conversation au cours de laquelle j'acquis la certitude qu'il était natif du Nord. Je ne voulus pas m'étendre sur le détail de mes aventures et me contentai de lui faire part de mon ardent désir de fuir l'esclavage et de me réfugier dans un État libre. Il me prit en pitié, mais me répondit qu'il n'avait aucune chance d'échapper à la vigilance des officiers des douanes de La Nouvelle-Orléans et qu'en cas de découverte, il se verrait infliger une sanction et la confiscation de son bateau. Mes prières pressantes excitèrent à l'évidence sa sympathie et sans doute se serait-il laissé fléchir, s'il avait pu le faire avec un minimum de garanties. Je fus donc obligé de réfréner l'ardeur

qu'avait allumée en moi le doux espoir d'une libération, et de rentrer une fois de plus dans les ténèbres épaisses du désespoir.

Peu après cet événement, la troupe fut rassemblée à Centre-ville et, plusieurs propriétaires étant arrivés pour ramasser les sommes destinées à payer nos services, nous fûmes reconduits à Bayou Bœuf. Ce fut sur le chemin du retour, en traversant un petit village, que j'aperçus Tibeats. Il était assis devant la porte d'un infâme débit d'alcool, l'air quelque peu souffrant et mal en point. À n'en pas douter, la passion et le mauvais whisky avaient largement contribué à en venir à bout.

De retour à Bayou Bœuf, j'appris de Tante Phœbé et de Patsey que, durant notre absence, cette dernière avait encore vu s'accroître le poids de ses souffrances. La pauvre fille était devenue un véritable objet de pitié. Le «père Tête-de-Cochon», comme nous appelions Epps lorsque nous étions entre nous, l'avait battue avec une sévérité et une application jamais égalées. Chaque fois qu'il rentrait ivre d'Holmesville – et cela lui arrivait fréquemment ces dernières années – il avait coutume de la fouetter, rien que pour contenter la maîtresse de maison; désirait-il punir Patsey et éprouver les limites de sa résistance, tout cela pour une offense dont il était lui-même la cause? À jeun du moins, il ne se prêtait pas toujours aux exigences de sa femme et à son insatiable soif de vengeance.

Se débarrasser de Patsey, ne plus la voir ni sentir sa présence, en la vendant, la tuant ou de tout autre manière, finit par devenir chez ma maîtresse une idée fixe. Pourtant, quand Patsey était enfant, on l'avait cajolée, même dans la grande maison. Son extraordinaire vivacité d'esprit et ses manières plaisantes lui avaient valu d'être aimée et admirée de tous. Bien des fois, comme nous le racontait Oncle Abram, on avait été jusqu'à la nourrir de biscuits et de lait. À l'époque, Mademoiselle n'était encore qu'une adolescente. Elle avait coutume de la faire venir jusqu'à la véranda et de la câliner comme elle l'aurait

fait avec un chaton. Mais un triste changement s'était opéré dans l'esprit de cette femme. À présent, de mauvais anges avaient pris possession de son cœur et, s'il lui arrivait encore de rencontrer Patsey, c'était l'âme pleine de venin.

Malgré tout, Madame Epps n'était pas le diable en personne. Certes elle était dévorée par la jalousie, c'est vrai, mais à côté de cela, elle possédait d'admirables qualités. M. Roberts, son père, habitait Cheneyville. C'était un homme influent et digne, aussi respecté dans sa paroisse que n'importe quel citoyen. Madame Epps avait bénéficié d'une excellente éducation, dans une institution, de ce côté-ci du Mississippi; elle était belle, ne manquait pas de talent et possédait un caractère généralement facile. À l'exception de Patsey, elle se montrait généreuse avec chacun de nous et, durant l'absence de son mari, elle nous envoyait fréquemment de menues friandises qu'elle prélevait sur sa table. Dans un autre contexte, au milieu d'une société différente de celle qui peuplait les rives du Bayou Bœuf, on aurait pu dire d'elle que c'était une femme raffinée et attachante. Mais ce fut un vent pernicieux qui la jeta dans les bras d'Epps.

Celui-ci respectait et aimait sa femme, autant qu'une brute est capable d'aimer; toutefois, son suprême égoïsme finissait toujours par l'emporter sur son affection conjugale. Il était prêt à satisfaire ses moindres caprices, prêt à céder à toutes ses demandes, pourvu qu'il ne lui en coûtât pas trop. Patsey valait le prix de deux esclaves des champs de coton. Il aurait dépensé plus d'argent en la remplaçant qu'il n'en aurait gagné en la vendant. L'idée de s'en défaire n'avait, par conséquent, pas de quoi l'enthousiasmer. Mais la maîtresse voyait les choses sous un tout autre jour. On avait excité la fierté de cette femme hautaine; à la vue de Patsey, le sang chaud du Sud bouillonnait dans ses veines et rien n'aurait pu l'apaiser, sinon fouler aux pieds la vie de l'impuissante esclave.

À certains moments, elle retournait sa colère contre son mari, qu'elle avait de justes motifs de haïr. Mais la violence des propos finissait toujours par s'atténuer et c'était une nouvelle période d'accalmie. Patsey tremblait alors de peur et pleurait à s'en faire éclater la poitrine. Elle savait, au terme d'une douloureuse expérience, qu'au cas où sa maîtresse porterait sa rage à son paroxysme, Epps la calmerait en lui promettant de faire fouetter l'esclave – promesse qu'il était sûr de pouvoir tenir. Ainsi, la fierté, la jalousie et la vengeance le disputaient à l'avarice et à la brutalité dans la maison de mon maître, qu'elles emplissaient de disputes et de troubles. Et la fureur des orages domestiques se résorbait d'elle-même sur le dos de Patsey – Patsey, l'esclave candide, dans le cœur de laquelle Dieu avait répandu les germes de la vertu.

L'été qui suivit mon retour de St. Mary, j'imaginai un procédé pour me procurer de la nourriture, procédé qui, bien que simple, réussit à merveille. D'un bout à l'autre du bayou, mon exemple fut repris par un grand nombre d'esclaves, et cela avec un tel profit, que je ne suis pas loin de me considérer comme un bienfaiteur.

Cet été-là, le lard fut envahi par les vers. À moins d'une faim dévorante, nous n'aurions jamais voulu y toucher. C'est à peine si les rations que l'on nous distribuait chaque semaine arrivaient à nous suffire. De plus, quand elles n'étaient pas épuisées le samedi soir, elles étaient dans un tel état de pourriture qu'elles en devenaient écœurantes. Nous avions donc l'habitude nous et tous les esclaves de la région – d'aller dans les marais pour chasser le raton-laveur et l'opossum. Toutefois, nous ne pouvions le faire que le soir, une fois terminé le travail de la journée. Chez certains planteurs, les esclaves ne mangent d'autre viande, pendant des mois, que celle qu'ils arrivent à se procurer ainsi. La chasse ne fait l'objet d'aucune interdiction, puisqu'elle évite le recours au fumoir et que chaque raton-

laveur tué profite d'autant à la croissance du maïs. On les chasse avec des chiens et des gourdins, les esclaves n'étant pas autorisés à se servir d'armes à feu. La chair du raton-laveur n'est pas désagréable, mais, en vérité, rien n'égale la saveur de l'opossum rôti. C'est un petit animal rond, au corps assez allongé de couleur blanchâtre, avec un museau de cochon et une queue semblable à celle d'un rat. Il se terre au milieu des racines et dans le creux des arbres à caoutchouc et se déplace avec lenteur et maladresse. C'est un animal plein de malice et de ruse. À peine a-t-il reçu un léger coup de bâton qu'il se roule en boule et fait le mort. Pour peu que le chasseur l'abandonne pour un autre gibier, sans avoir pris la précaution de lui briser le cou, il y a de fortes chances pour qu'en revenant sur ses pas il n'arrive plus à le retrouver. Le petit animal a été plus malin que son ennemi: il s'est tenu coi et s'en est allé.

Mais après une longue et difficile journée de travail, les esclaves n'éprouvent guère l'envie d'aller chercher leur dîner jusque dans les marais; la plupart du temps, ils préfèrent s'en passer et se jeter sur le sol de leur cabane. Il est de l'intérêt du maître que ses serviteurs ne souffrent pas d'un manque de nourriture, comme il est de son intérêt de ne pas les engraisser avec une nourriture trop abondante. Aux yeux d'un propriétaire, un esclave n'est vraiment rentable que s'il est maigre et efflanqué, comme ces chevaux qu'on prépare à la course; et, certes, dans cet état, c'est généralement sur les plantations de canne et de coton de la rivière Rouge qu'on en rencontre le plus.

Ma cabane se trouvait à quelques pas des rives du bayou. La nécessité étant par excellence mère de l'invention, j'imaginai un procédé susceptible de me rapporter une quantité suffisante de nourriture, sans m'obliger à me rendre le soir dans les bois. Mon idée consistait à fabriquer un piège à poissons. Je réunis planches, ficelles et clous et attendis le dimanche suivant pour passer à l'exécution. Ce piège était constitué d'un châssis à

fond mobile, qu'il suffisait d'amorcer avec du maïs et du coton roulés ensemble et de caler dans l'eau de la rivière. Si d'autres pièges ont été en usage avant la construction du mien, je n'en ai jamais vu un seul. Les eaux du Bayou Bœuf abondent en poissons de grande taille et d'excellente qualité et, à dater de ce jour, il m'arriva rarement d'en manquer, à moi et à mes camarades. C'est ainsi que fut découverte une nouvelle mine, exploitée une nouvelle ressource, encore ignorée des enfants de l'Afrique – enfants réduits en esclavage, et qui endurent la fatigue et la faim sur les bords de cette paresseuse mais prolifique rivière.

Vers la même époque se produisit dans notre voisinage immédiat un événement qui fit sur moi une profonde impression et illustre bien la nature des mœurs locales et la manière dont les affronts étaient souvent vengés. Juste en face de nos quartiers se trouvait la plantation de M. Marshall. Celui-ci appartenait à l'une des familles les plus riches et les plus distinguées du pays. Il était en pourparlers avec un bourgeois des environs de Natchez, qui désirait lui acheter sa terre. Un beau jour, un messenger arriva à toute allure sur notre plantation, pour nous prévenir qu'une sanglante et effroyable bagarre avait en ce moment lieu chez Marshall, que le sang avait écoulé et que si l'on ne se dépêchait pas d'aller séparer les combattants, on pouvait s'attendre à des résultats désastreux.

Dans la maison de Marshall, la scène qui nous attendait défiait toute description. Sur le sol, dans l'une des pièces, gisait le cadavre blême de l'homme de Natchez, tandis que Marshall, devenu fou furieux, couvert de blessures et de sang, faisait les cent pas, «en vomissant des torrents de menaces et d'injures». Un différend ayant surgi au cours des négociations, le ton avait monté, puis les armes avaient fait leur apparition, et une lutte à mort s'était engagée, qui s'était soldée par cette fin tragique. Marshall n'alla jamais en prison. Au terme d'une

sorte de procès ou d'enquête, qui eut lieu à Marksville, il fut acquitté et revint dans sa plantation, plus respecté que jamais du fait qu'il avait sur la conscience la vie d'un être humain.

Epps, que son sort concernait, l'accompagna à Marksville et ne manqua pas une occasion de prendre sa défense. Pareil service n'empêcha pas un parent du même Marshall de s'en prendre à sa vie. Il se trouvaient à une table de jeu, quand une dispute éclata entre eux, qui dégénéra en une guerre à mort. Un jour, Marshall arriva à cheval devant la maison d'Epps et le mit au défi de s'avancer et de vider une fois pour toute cette querelle ou il se faisait fort de marquer le couard et de l'abattre comme un chien. Ce n'est ni par lâcheté ni, je pense, par scrupules de conscience, mais pour obéir à sa femme, qu'Epps se retint de relever le défi. Néanmoins, ils se réconcilièrent par la suite et vécurent désormais dans la plus étroite intimité.

De tels incidents qui, dans les États du Nord, attireraient sur les parties concernées un châtement mérité et exemplaire, sont fréquents sur le bayou et passent pratiquement inaperçus, sans soulever de commentaires. Tous les habitants portent sur eux un couteau de chasse et lorsqu'éclate une altercation, ils ne songent plus qu'à se mettre en pièces, plus semblables à des sauvages qu'à des êtres civilisés et éclairés.

La pratique du système esclavagiste, sous sa forme la plus cruelle, tend à abrutir les quelques sentiments d'humanité et de délicatesse qu'ils pourraient avoir. Quand on sait les spectacles auxquels ils sont journellement confrontés – esclaves poussant des cris d'agonie, se tordant sous l'impitoyable impact des lanières, mordus et déchirés par les chiens, qui meurent dans le dénuement et qu'on enterre sans linceul ni cercueil – quand on sait les souffrances qu'ils côtoient, comment pourrait-on encore s'attendre à les voir devenir autre chose que des brutes n'ayant aucun souci de la vie humaine. Il

est vrai qu'il existe beaucoup d'hommes bons et généreux dans la paroisse d'Avoyelles, des hommes comme William Ford, capables de prendre en pitié les malheurs des esclaves, de les voir tels qu'ils sont, partout dans le monde – esprits sensibles et compatissants, qu'aucune des créatures de Dieu ne laisse indifférents. C'est bien moins la faute des propriétaires d'esclaves s'ils sont cruels, que celle du système dans lequel ils vivent. Ils ne peuvent résister aux habitudes et aux modes de pensée qui les environnent. Conditionnés, dès la plus petite enfance, par tout ce qu'ils voient et entendent – que le bâton est fait pour le dos de l'esclave – ils ne sont plus capables, à l'âge de la maturité, de changer d'opinions.

Il est possible qu'il y ait des maîtres humains, comme il est bien certain qu'il y en a d'inhumains; il est possible qu'il y ait des esclaves bien habillés, bien nourris et heureux, comme il y en a à coup sûr d'à moitié nus, d'à moitié affamés et de misérables. Néanmoins, l'institution qui tolère des actes aussi arbitraires et aussi monstrueux que ceux auxquels j'ai pu assister est une institution cruelle, injuste et barbare.

Il est possible qu'il y ait des hommes pour prétendre faire le portrait d'existences misérables – telles qu'elles existent ou non; pour s'étendre, sérieux comme des papes, sur les bienfaits de l'ignorance; pour disserter avec désinvolture, une fois calés dans leurs fauteuils, sur les plaisirs de la vie d'esclave. Qu'ils aillent seulement peiner avec eux dans les champs, dormir avec eux dans les cabanes, manger avec eux le maïs en épi; qu'ils aillent voir comme ils sont fouettés, chassés, piétinés, et ils reviendront chanter une toute autre chanson. Qu'ils apprennent à connaître l'âme des pauvres esclaves; à pénétrer leurs pensées secrètes – celles qu'ils n'oseraient jamais exprimer à l'oreille d'un Blanc; qu'ils s'assoient à côté d'eux, durant les veilles silencieuses du soir; qu'ils discutent, bien franchement,

avec eux, de «la vie, la liberté et la recherche du bonheur»<sup>1</sup>  
et ils s'apercevront que quatre vingt dix-neuf pour cent des  
esclaves sont suffisamment intelligents pour se rendre compte  
de leur situation, et chérir dans leur cœur, aussi passionnément  
qu'eux-mêmes, la liberté.

1. Cf. note p. 28.



## CHAPITRE XV

En raison de mon manque de dons pour la cueillette du coton, Epps prit l'habitude de me louer sur des plantations de canne, durant la saison de la coupe et de la fabrication du sucre. Il recevait un dollar par jour pour mes services, sans compter l'argent qui devait lui servir à me remplacer dans son champ de coton. Le travail de coupe me convenait et, pendant trois années consécutives, j'ai occupé le premier rang chez Hawkins en dirigeant une équipe de cinquante à cent ouvriers.

Dans un précédent chapitre, j'ai décrit la manière dont on cultive le coton. Ce serait ici le lieu de parler de la culture de la canne.

On élève des buttes de terre, comme on le fait pour le coton, si ce n'est qu'on creuse plus profond. Puis, de la même manière, on trace des sillons. L'ensemencement commence en janvier et continue jusqu'en avril. On ne le renouvelle qu'une fois tous les trois ans.

Pour cette opération, on se sert de trois équipes. La première retire les cannes des «meules», comme on les appelle, et coupe les têtes et les feuilles, ne gardant que la partie saine et robuste de la tige. Chaque section de la canne porte un germe, semblable à celui d'une pomme de terre, lequel libère une pousse, une fois enfoui dans le sol. La deuxième équipe dépose les cannes dans les sillons, en en mettant deux côte à côte, de manière à ce que les sections soient espacées de dix à quinze centimètres. La troisième équipe suit avec des houes et recouvre les tiges d'environ huit centimètres de terre.

Au bout de quatre semaines au plus tard, les pousses sortent du sol et, dès lors, elles croissent avec une grande rapidité.

Un champ de canne se bine trois fois, comme un champ de coton, mais la quantité de terre ramenée sur les racines est plus importante. Aux environs du premier août, le binage est généralement terminé. Vers la mi-septembre, on coupe ce dont on a besoin pour ensemençer et on l'entasse en meules. En octobre, tout est prêt pour la raffinerie; c'est alors que commence la coupe générale.

La lame d'un couteau à canne mesure quarante centimètres de long, huit centimètres dans sa plus grande largeur, et se rétrécit vers la pointe et le manche. Fine, elle doit être affûtée souvent pour être pleinement efficace. Pour la coupe, on utilise des équipes de trois ouvriers: un en avant, les deux autres de chaque côté. Le premier commence par couper les feuilles. Il tranche ensuite l'extrémité de la tige, là où elle est restée verte. Il doit prendre bien soin de séparer tout le vert de la partie mûre, car celui-ci surit la mélasse et la rend impropre à la vente. Puis il coupe la tige au niveau du pied et la jette derrière lui. Ses deux compagnons en font autant et déposent leurs tiges sur les siennes. Chaque groupe est suivi par une charrette, dans laquelle les plus jeunes esclaves mettent les tiges pour les conduire à la sucrerie.

Lorsque le planteur redoute une gelée, on procède à la coupe «en tranchée». Cette opération consiste à couper les cannes à une période avancée de l'année et à les jeter en long dans les rigoles, les têtes recouvrant les souches. Elles demeurent ainsi trois semaines à un mois, sans surir et à l'abri du gel. Puis, la saison venue, elles sont ramassées, taillées et expédiées en charrette à la sucrerie.

Au mois de janvier, les esclaves retournent dans les champs pour préparer la récolte suivante. Le sol est alors jonché de têtes et de feuilles de cannes coupées. Par un jour de temps sec, on brûle les déchets en allumant un feu qui balaie toute la surface du champ, le laissant propre et net et prêt pour le

travail des houes. Puis on ameublir la terre pour favoriser la reprise des anciens chaumes et, bientôt, de nouvelles pousses sortent du sol, à partir des semences de l'année précédente. Il en va de même l'année suivante. Mais la troisième année, la semence ayant épuisé ses forces, le champ doit être à nouveau labouré et planté. La seconde année, la canne est plus sucrée et plus riche que la première et la troisième encore plus que la seconde.

J'ai passé trois saisons sur la plantation de Hawkins, la plupart du temps dans la sucrerie. Hawkins avait la réputation de produire la meilleure variété de sucre blanc de la région. Voici une description d'ensemble de la sucrerie et du processus de fabrication.

La raffinerie est constituée d'un immense bâtiment en brique, situé au bord du bayou. Elle se prolonge par un hangar ouvert mesurant au moins trente mètres de long sur douze à quinze mètres de large. La chaudière fournissant la vapeur se trouve à l'extérieur du bâtiment principal. Machines et engins reposent sur un soutènement en brique, à quatre mètres cinquante du sol, à l'intérieur du bâtiment. Ces machines actionnent deux énormes rouleaux, tournant en sens inverse et mesurant de soixante-dix centimètres à un mètre de diamètre et de deux à deux mètres cinquante de long. Un véhiculeur sans fin, fait de chaînes et de lattes de bois rappelant les courroies en cuir utilisées dans les petites raffineries, part des rouleaux d'acier et traverse toute la longueur du hangar. Tout le long du véhiculeur se tiennent de jeunes esclaves, dont le travail consiste à poser les cannes dessus; celles-ci sont ensuite dirigées vers le bâtiment principal. Là, elles tombent entre les rouleaux qui les broient, avant d'être déposées sur un autre véhiculeur qui les transporte hors du bâtiment, jusqu'au sommet d'une cheminée où un feu les consume. Il est nécessaire de les brûler ainsi, car autrement elles rempliraient bientôt tout le

bâtiment et, surtout, elles se mettraient rapidement à surir et à provoquer des maladies. Le jus de canne s'écoule ensuite dans un conducteur, qui l'amène à un réservoir. De là, il passe dans cinq filtres d'une capacité de plusieurs barils chacun. Ces filtres sont garnis de noir animal, substance qui, pulvérisée, ressemble à du charbon de bois. Ce noir animal, obtenu en calcinant des os dans des récipients fermés, sert à décolorer, par filtration, le jus de canne avant de le cuire. Ainsi filtré il arrive dans un grand réservoir placé en sous-sol. Puis il est remonté au moyen d'une pompe et amené dans un clarificateur en tôle, où il est porté à ébullition grâce à de la vapeur. Il passe ainsi dans trois clarificateurs, et ensuite dans trois cuves en acier fermées, traversées par des tubes contenant de la vapeur. Après quoi des tuyaux le transportent jusqu'à des refroidisseurs. Ces refroidisseurs sont faits de compartiments en bois, garnis au fond d'un tamis en treillage très fin. Dès que le sirop arrive dans les refroidisseurs et qu'il entre au contact de l'air, il se cristallise, et la mélasse s'échappe par le tamis et va dans une citerne placée en-dessous. Il ne demeure plus que du sucre blanc du plus bel aspect – pur, net et blanc comme neige. Une fois refroidi, il est récupéré et mis en barils et le voilà prêt pour la vente. La mélasse, elle, est remontée de la citerne jusqu'à l'étage supérieur et, au terme d'un nouveau processus, transformée en sucre brun.

S'il existe de plus grandes raffineries, certaines d'un modèle différent de celui que je viens de décrire grossièrement, il n'en est sans doute aucune qui soit aussi réputée dans tout le Bayou Boeuf. Lambert, de La Nouvelle-Orléans, est l'associé d'Hawkins. Il possède une immense fortune et détient, à ce que l'on m'a dit, des intérêts dans plus de quarante plantations différentes en Louisiane.

Les fêtes de Noël constituent l'unique répit accordé à l'esclave dans toute une année d'incessant labeur. Epps nous

donnait trois jours – d'autres en donnaient quatre, cinq ou six, selon leur générosité. C'est le seul événement dont les esclaves envisagent la venue avec un tant soit peu d'intérêt ou de plaisir. Aussi accueillent-ils avec joie la tombée de la nuit, non seulement parce qu'elle est le signal de quelques heures de repos, mais aussi parce qu'elle les rapproche d'un jour de ces fameuses fêtes. Qu'on soit jeune ou vieux, c'est la même émulation chez chacun; jusqu'à Oncle Abram qui, au milieu de la gaieté générale, en oublie de chanter les louanges d'Andrew Jackson, et Patsey de penser à ses multiples chagrins. C'est le moment de festoyer, de se divertir et de jouer du violon – la saison du carnaval pour les enfants de la servitude. Ils n'ont que ces jours-là pour profiter d'une liberté limitée et c'est bien sûr de tout leur cœur qu'ils la savourent.

La coutume veut que l'un des planteurs offre le «dîner de Noël» et invite les esclaves des plantations voisines à se joindre aux siens pour la circonstance; c'est par exemple Epps qui l'offre une année, Marshall l'année suivante, Hawkins l'année d'après et ainsi de suite. Généralement, la réunion regroupe de trois à cinq cents personnes, qui arrivent à pied ou dans des charrettes, montent à deux ou à trois sur le dos d'un cheval ou d'une mule: tantôt c'est un garçon et une fille, tantôt une fille et deux garçons, ou encore un garçon, une fille et une vieille femme. Le spectacle d'Oncle Abram, à califourchon sur une mule, avec Tante Phœbé et Patsey derrière lui, trottant vers un souper de Noël n'avait rien de surprenant dans le Bayou Bœuf.

C'est aussi de tous les jours de l'année celui où l'on revêt ses plus beaux habits. On a soigneusement lavé sa veste de coton, passé sur ses souliers le bout d'une chandelle de suif, et si l'on a la chance de posséder un chapeau sans bords ou sans calotte, on se l'est fièrement planté sur le crâne. Mais de toute façon que l'on vienne à la fête nu-tête ou nu-pieds on est accueilli avec la même cordialité. Les femmes portent en général un

foulard noué sur les cheveux mais si la fortune les a gratifiées d'un flamboyant ruban rouge ou d'un vieux bonnet ayant jadis appartenu à la grand-mère de leur maîtresse, elles ne manquent pas de le mettre en cette occasion. C'est décidément le rouge – ce rouge vif du sang – qui a la faveur des jeunes filles de ma connaissance. Quand elles ne s'entourent pas le cou d'un ruban rouge, c'est avec un cordon rouge qu'elles attachent leurs cheveux crépus.

La table est dressée en plein air et garnie de viandes de toutes sortes et de piles de légumes. En pareil jour, lard et maïs sont bannis. Les plats sont préparés tantôt dans la cuisine de la plantation, tantôt à l'ombre de grands arbres feuillus. Dans ce dernier cas, on fait brûler du bois dans un grand fossé et, lorsqu'il est rempli de braises rougeoyantes, on met à rôtir des poulets, des canards, des dindes, des cochons et même assez fréquemment un bœuf sauvage tout entier. Les esclaves reçoivent de la farine, avec laquelle ils confectionnent des biscuits. Il arrive également qu'on leur donne des pêches et autres conserves, des tartes, des clafoutis de toutes sortes, mais pas de compotes – dessert encore inconnu parmi eux. Seul un esclave ayant vécu toute l'année sur sa maigre portion de maïs et de lard est capable d'apprécier à sa juste valeur de tels soupers. Les Blancs se réunissent d'ailleurs en grand nombre pour assister à ces réjouissances gastronomiques.

Les convives s'assoient à la table rustique – les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Les couples entre lesquels il a pu y avoir un échange de tendresse s'arrangent invariablement pour s'asseoir l'un en face de l'autre; car l'omniprésent Cupidon ne dédaigne pas de planter ses flèches dans le cœur simple des esclaves. Leurs visages noirs rayonnent d'un bonheur sans mélange. La blancheur de leurs dents d'ivoire, contrastant avec le teint sombre de leur peau, forme deux longues raies qui s'étendent sur toute la longueur de la table. Autour du

généreux plateau roulent une multitude d'yeux extasiés. Puis ce sont des gloussements, des rires et le choc des couverts et des plats. Cuffee, prise d'un involontaire élan d'enthousiasme, envoie un coup de coude dans les côtes de son voisin; Nelly, sans savoir pourquoi, agite ses doigts en direction de Sambo; et les plaisanteries vont leur train.

Lorsque les mets ont disparu et que les panses affamées des enfants du labeur sont satisfaites vient dans l'ordre des réjouissances le bal de Noël. Mon rôle, en ces jours de gala, consistait toujours à jouer du violon. La race noire est proverbialement connue pour son amour de la musique; et nombreux étaient mes compagnons de servitude qui possédaient un sens musical extraordinairement développé et jouaient du banjo avec dextérité. Cependant, au risque de me vanter, je dois dire que je passais pour le «grand crack» de Bayou Bœuf. Très souvent, mon maître recevait des lettres, parfois de quinze kilomètres à la ronde, qui lui demandaient de m'envoyer jouer à un bal ou à une fête des Blancs. Il y trouvait sa compensation, mais, la plupart du temps, je rentrais moi aussi avec des pièces tintant dans mes poches – dons supplémentaires de ceux dont j'avais fait la joie. De cette manière, je me fis beaucoup plus de connaissances le long du bayou, que j'en aurais eues autrement. Chaque fois qu'ils voyaient Platt Epps passer dans la rue, son violon sous le bras, les jeunes gens d'Holmesville pouvaient être sûrs qu'il allait y avoir des festivités quelque part. «Où vas-tu comme ça, Platt?» ou bien «Qu'est-ce qui se passe ce soir, Platt?», telles étaient les questions qui fusaient habituellement des portes et des fenêtres. Bien souvent, lorsqu'il ne se passait rien de spécial, cédant aux importunités, Platt tirait son archet et, assis peut-être à califourchon sur sa mule, s'entretenait musicalement avec une foule d'enfants ravis rassemblée autour de lui.

Hélas, sans mon violon bien-aimé, j'ai peine à imaginer comment j'aurais pu supporter ces longues années de servitude. Il m'ouvrit la porte des grandes maisons, m'évita de nombreuses journées de travail, me permit d'agrémenter mon ordinaire avec des pipes, du tabac et des paires de chaussures supplémentaires, et me conduisit bien souvent à assister, hors de la présence d'un maître cruel, à des scènes de joie et d'allégresse. Ce fut mon compagnon, mon ami de cœur, qui faisait retentir ses accents de triomphe quand j'étais gai et résonner ses douces et mélodieuses consolations quand j'étais triste. Vers minuit, lorsque le sommeil apeuré désertait ma cabane et que mon âme s'effrayait du destin qui l'attendait, il me chantait une chanson de paix. Les dimanches, lorsqu'on nous avait accordé une heure ou deux de liberté, il m'accompagnait dans quelque endroit tranquille et me parlait de sa voix douce et clémente. Il répandait mon nom dans tout le pays et amenait à moi des gens qui, sans cela, ne m'auraient prêté aucune attention. Grâce à lui, j'avais une place de choix aux fêtes de l'année et j'étais sûr de bénéficier de l'accueil le plus bruyant et le plus chaleureux au bal de Noël. Le bal de Noël! Ô vous les fils et filles de l'oisiveté, qui, comme des escargots, suivez d'un pas réglé et nonchalant le rythme lent du cotillon, si vous désirez savoir ce qu'est la vélocité – sinon la «poésie du mouvement», savoir ce qu'est un bonheur authentique, sans retenue ni mesure, descendez jusqu'en Louisiane et venez voir danser les esclaves, la nuit de Noël, à la clarté des étoiles.

Je me souviens d'un Noël où M<sup>lle</sup> Lively et M. Sam, l'un appartenant à Stewart, l'autre à Roberts, ouvrirent le bal. Personne n'ignorait que Sam nourrissait une passion brûlante pour Lively, ni qu'un des esclaves de Marshall et un autre de Carey en faisaient autant; quant à Lively, comme l'indiquait son nom, c'était une jeune fille pleine de vie, aussi bien qu'une coquette et une ravageuse de cœurs. Ce fut une victoire pour

Sam Roberts, lorsque Lively, se levant de table, vint lui donner la main, de préférence à ses rivaux, pour entamer la première figure. Ceux-ci, quelque peu déconfits, secouaient la tête de rage et semblaient décidés à tomber sur M. Sam et à lui faire un mauvais parti. Mais aucun souffle de haine n'embrasait le cœur placide de Samuel, dont les jambes tressautaient comme des baguettes de tambour – un pas en-dehors, un pas au milieu – au côté de son irrésistible partenaire. Toute la compagnie se mit à les encourager en vociférant et eux, excités par les applaudissements, continuèrent à se «défoncer», après que les autres, épuisés, se fussent arrêtés pour reprendre haleine. Mais Sam finit par succomber à ce déploiement d'efforts surhumains, et Lively demeura seule, à tourbillonner comme une toupie. Sur ce, un des rivaux de Sam, Pete Marshall, se précipita et, avec force et vigueur, se mit à bondir, à se contorsionner, et à exécuter toutes les acrobaties possibles, comme s'il était décidé à montrer à M<sup>lle</sup> Lively ainsi qu'au monde entier que Sam Roberts ne valait pas un clou.

Toutefois, Pete était plus amoureux qu'avisé. Un exercice d'une telle violence lui coupa complètement la respiration et il s'affala comme une masse. Ce fut alors au tour d'Harry Carey de faire ses preuves; mais Lively ne tarda pas à l'exténuer et soutint pleinement sa réputation, d'ailleurs bien méritée, de «plus résistante poupée» du bayou.

Lorsqu'un danseur s'en va, un autre prend sa place. Celui ou celle qui demeure le plus longtemps sur ses jambes reçoit l'ovation la plus tapageuse. La danse se poursuit jusqu'à l'aube et ne s'interrompt pas avec le son du violon. Les esclaves improvisent alors une musique de leur cru. C'est ce qu'on appelle la «tape», qu'ils accompagnent d'un de ces chants inintelligibles, plus faits pour s'accorder à un air ou à une mesure, que pour exprimer une idée quelconque. On exécute la tape en faisant d'abord claquer ses mains sur ses genoux, puis

ses mains l'une contre l'autre, puis la main gauche sur l'épaule droite et la main droite sur l'épaule gauche, tout en battant la mesure avec ses pieds, et en chantant peut-être cette chanson:

*Près de la crique du harpiste et du fleuve grondant,  
Là, mon amie, nous vivrons pour toujours;  
Puis nous irons au royaume des Indiens,  
Tout ce que je désire sur cette terre,  
C'est une jolie petite femme et une grosse plantation.*

Refrain:

*Auprès du chêne et du fleuve grondant,  
Deux intendants et un petit nègre.*

Ou si ces mots ne s'accordent pas avec l'air exigé, ce peut être «Le Vieil Œil-de-Cochon» – solennel et saisissant morceau de versification qu'on ne peut, de toute façon, apprécier qu'en l'entendant chanter dans le Sud:

*Qui est venu ici depuis que je suis pañti?  
Une jolie petite poupée avec presque rien dessus.*

*L'Œil-de-Cochon!  
Le Vieil Œil-de-Cochon!  
Et Hosey aussi.*

*J'ai jamais vu ça ici depuis que je suis né,  
Une jolie petite poupée avec presque rien dessus.  
L'Œil-de-Cochon!  
Le vieil Œil-de-Cochon!  
Et Hosey aussi.*

Ou ce peut être encore le chant suivant, tout aussi incohérent, mais extrêmement mélodieux, lorsqu'il s'échappe de la bouche d'un nègre:

*Dick l'Ébène et le Jo à Jurdan,  
Ces deux nègres-là m'ont volé mon joug.*

Refrain:

*Saute toujours Jim,  
Marche toujours Jim,  
Parle toujours Jim, etc.*

*Dan, ce vieux noir, aussi noir qu'un charbon,  
Est salement content de ne pas être chocolat.  
Saute toujours Jim, etc.*

Durant les fêtes qui suivent Noël, les esclaves reçoivent un laissez-passer, les autorisant à aller là où ils veulent, dans un rayon limité. Ils peuvent aussi rester à travailler sur la plantation, auquel cas ils perçoivent un salaire. Mais il est très rare qu'ils choisissent cette dernière solution. À cette époque, il faut les voir se ruer dans toutes les directions, avec l'air du plus heureux mortel qu'on puisse trouver sur la terre. Ils deviennent différents de ce qu'ils sont dans les champs; ce répit momentané, cette délivrance, qui les libèrent un court instant de la peur et du fouet, modifient complètement leur aspect et leur comportement. Ils passent leur temps à faire des visites, à se promener à cheval, à renouer d'anciennes amitiés ou, éventuellement, à faire revivre quelque vieil attachement. Voilà cette «vie dans le Sud, telle qu'elle est», trois jours par an, et telle que je l'ai vécue. Pour les trois cent soixante-deux jours restant, ce n'est que lassitude, peur, souffrance et travail ininterrompu.

C'est souvent durant les fêtes qu'ont lieu les mariages, si tant est qu'une pareille institution puisse exister chez les esclaves. La seule cérémonie exigée, pour contracter ce «lien sacré», consiste à obtenir le consentement des propriétaires respectifs. Les propriétaires de femmes y sont généralement favorables. Chacun des partis peut avoir autant de maris ou d'épouses que son propriétaire le veut bien et chacun est libre de congédier son partenaire à son gré. Les lois sur le divorce, la bigamie et ainsi de suite ne s'appliquent évidemment pas à la propriété privée. Si l'épouse n'appartient pas à la même plantation que son mari, ce dernier est autorisé à lui rendre visite le samedi soir, à condition que ce ne soit pas trop loin. La femme d'Oncle Abram vivait à une dizaine de kilomètres de chez Epps, près de Bayou Huff Power. Il avait la permission d'aller la voir une fois tous les quinze jours, mais en vieillissant, disait-on, il avait fini par l'oublier. Oncle Abram n'entendait pas détourner ses méditations du général Jackson; le batifolage conjugal allait très bien à de jeunes ecervelés, mais ne convenait pas du tout à un grave et solennel philosophe comme lui.

## CHAPITRE XVI

Exception faite de mon voyage à St. Mary et de mes absences au moment de la coupe des cannes, je travaillais constamment sur la plantation de Maître Epps. On le considérait surtout comme un petit planteur, dont le nombre peu considérable d'ouvriers ne nécessitait pas les services d'un intendant, lui-même assumant ce rôle. Comme il n'avait pas les moyens d'augmenter son effectif, il avait pris l'habitude de louer des esclaves pour la cueillette du coton.

Sur les domaines plus importants, tels que ceux qui emploient cinquante, cent, ou même deux cents ouvriers, on estime indispensable la présence d'un intendant. Ces messieurs parcourent les champs à cheval et sont, à ma connaissance, tous armés de pistolets, d'un couteau de chasse et d'un fouet, sans compter les chiens qui les accompagnent. Dans cet équipage, ils suivent les esclaves et ne les perdent pas des yeux. Les qualités qu'on exige d'eux sont une insensibilité, une brutalité et une cruauté absolues. Ils sont chargés d'obtenir une récolte abondante et, pourvu que ce soit fait, peu importent les souffrances qu'elle aura coûtées. Les chiens leur servent à rattraper les esclaves qui pourraient avoir l'idée de prendre leurs jambes à leur cou, comme cela arrive parfois à ceux qui n'arrivent pas à demeurer plus longtemps dans le rang, ni à endurer le fouet. Les pistolets ne sont utilisés qu'en cas de danger et il y a bien des exemples où de telles armes sont nécessaires. Acculé à des actes incontrôlés, l'esclave ira jusqu'à se retourner contre son oppresseur. En janvier dernier, la potence se dressait à Marksville, là où, un an auparavant, on avait exécuté un esclave pour avoir tué son intendant. L'incident

se produisit à quelques milles de la plantation d'Epps, sur la rivière Rouge. On avait donné pour tâche à cet esclave de fendre du bois. Dans le courant de la journée, l'intendant l'envoya faire une course qui lui prit tellement de temps, qu'il lui fut impossible de terminer son travail. Le lendemain, l'intendant vint lui demander des comptes, mais il ne voulut pas accepter comme excuse la perte de temps occasionnée par sa course, et il lui ordonna de s'agenouiller et de découvrir son dos pour recevoir le fouet. Ils se trouvaient alors seuls dans les bois et l'on ne pouvait ni les voir ni les entendre. Le garçon se défendit, jusqu'au moment où, exaspéré par tant d'injustice et rendu fou de douleur, il se jeta à ses pieds; s'empara d'une hache et le coupa littéralement en morceaux. Il n'essaya même pas de se cacher, mais s'empressa d'aller trouver son maître, lui conta toute l'affaire et se déclara prêt à expier son forfait par le sacrifice de sa vie. On le conduisit à l'échafaud et, là, on lui passa la corde au cou; mais il demeura impassible, et ses derniers mots lui servirent à justifier son acte.

En-dessous des intendants se trouvent les surveillants, dont le nombre est fonction de celui des ouvriers. Les surveillants sont des Noirs qui, tout en participant au travail collectif sont chargés de fouetter leurs équipes. Les fouets leur pendent autour du cou et, s'ils oublient d'en faire un copieux usage, ils sont fouettés à leur tour. Ils jouissent, cependant, de quelques prérogatives. Pendant la coupe des cannes, le temps que l'on accorde aux ouvriers pour s'asseoir ne leur permet pas de manger leurs repas. Des charrettes, chargées de galettes de maïs préparées à la cuisine, sont envoyées à midi dans les champs. Les galettes sont distribuées par les surveillants et doivent être consommées dans les plus brefs délais.

Lorsqu'un esclave s'arrête de transpirer, comme cela arrive fréquemment lorsqu'il est à bout de forces, il tombe par terre, complètement inanimé. Le surveillant doit alors le traîner

jusqu'à l'ombre offerte par le champ de coton ou de canne ou par un arbre voisin. Il lui lance des seaux d'eau ou recourt à d'autres moyens pour lui faire reprendre sa respiration. Après quoi il lui ordonne d'aller reprendre sa place et de continuer le travail.

La première fois que je vins chez Epps, à Huff Power, Tom, un des nègres de Roberts, était surveillant. C'était un grand gaillard extrêmement sévère. Puis, lorsqu'Epps se fut installé à Bayou Bœuf, c'est à moi que revint cet insigne honneur. Jusqu'à mon départ, je dus me promener dans les champs, un fouet passé autour du cou. En présence d'Epps, je n'osais pas me montrer trop clément, la nature ne m'ayant pas doté en quantité suffisante de cette ferveur chrétienne qui a fait la célébrité d'un certain Oncle Tom; aussi je n'allai pas jusqu'à braver sa colère et refuser de remplir mes fonctions. C'est de cette manière que je réussis à éviter le martyre immédiat de notre héros et à épargner à mes compagnons de plus grandes souffrances. Je découvris bientôt qu'Epps, même s'il ne se trouvait pas réellement dans les champs, avait presque constamment l'œil sur nous. De la véranda, de quelque arbre adjacent ou d'autres points d'observation, il passait son temps à nous guetter. Pour peu que l'un d'entre nous n'eût pas fait preuve de zèle ou d'empressement durant la journée, nous pouvions être sûrs que nous en entendrions parler en retournant à nos quartiers; et comme c'était un principe, chez lui, de réprimer les infractions de ce genre, non seulement le coupable recevait la correction que méritait sa nonchalance, mais j'en avais une aussi pour l'avoir laissé faire.

Par contre, s'il m'avait vu me servir abondamment de mon fouet, l'homme était satisfait. «On se perfectionne par la pratique», et c'est vrai. Durant les huit années où je servis comme surveillant, j'appris à manier le fouet avec une habileté et une précision extraordinaires, au point d'expédier les

lanières, à un poil près, sur le dos, les oreilles et le nez, sans toutefois les toucher. Lorsqu'Epps nous observait à distance, ou que nous avions des raisons de penser qu'il se cachait dans les environs, je me mettais à faire claquer mon fouet, sur quoi, au terme d'un accord passé entre nous, chacun se mettait à se tordre et à pousser des cris perçants, comme s'il était à l'agonie, bien que personne n'eût reçu la moindre éraflure. Faisait-il son apparition, Patsey en profitait pour aller se plaindre à son oreille, disant que Platt n'arrêtait pas de les fouetter; et Oncle Abram, avec cet air de franchise qui n'appartenait qu'à lui, lui déclarait sans ambages que je les avais battus pire encore que le général Jackson en combattant avec l'ennemi à La Nouvelle-Orléans. Si Epps n'était pas ivre, ni dans une de ses humeurs brutales, c'était généralement suffisant. Dans le cas contraire, l'un de nous devait souffrir, cela va de soi. Parfois, sa violence prenait un tour tellement dangereux, qu'elle mettait en péril la vie de son cheptel. Un jour, ce fou d'ivrogne ne trouva rien de mieux pour se distraire que d'essayer de me couper la gorge.

Il était parti à Holmesville pour assister à un concours de tir et aucun d'entre nous ne savait quand il rentrerait. Je binais à côté de Patsey quand, tout à coup, celle-ci s'exclama à voix basse: «Platt, as-tu vu Tête-de-Cochon me faire signe de venir?»

Je regardai de côté et le vis, au bord du champ, qu'il gesticulait et grimaçait comme il avait coutume de le faire lorsqu'il était à moitié ivre. Comprenant la nature malhonnête de ses intentions, Patsey se mit à pleurer. Je lui chuchotai de ne pas lever la tête et de continuer à travailler comme si elle ne l'avait pas vu. Mais, flairant quelque chose, Epps s'avança bientôt vers moi, titubant et fou de rage.

«Qu'est-ce que tu as dit à Patsey?» demanda-t-il, en lâchant un juron. Je lui fis une réponse évasive, ce qui eut pour effet de redoubler sa colère.

«Dis-moi depuis quand est-ce que cette plantation t'appartient, saloperie de nègre ?», reprit-il avec un sourire mauvais. Ce faisant, il m'empoigna d'une main par mon col de chemise et fourra l'autre dans sa poche. «Et maintenant, je m'en vais te couper ta gorge noire; voilà ce que je vais faire.» Et, joignant le geste à la parole, il tira un couteau de sa poche. Cependant, comme il n'arrivait pas à l'ouvrir d'une seule main, il finit par saisir la lame entre ses dents. Je le vis qu'il allait réussir, quand je compris qu'il me fallait absolument m'échapper. Dans l'état d'hébétude où il se trouvait, il était évident qu'il ne plaisantait pas. Ma chemise étant ouverte sur le devant, je me tournai rapidement, bondis, tandis qu'il maintenait son étreinte, et m'en dépouillai complètement. Dès lors, il me fut facile de m'enfuir. Il voulut me poursuivre, ne tarda pas à s'essouffler, s'arrêta pour reprendre haleine et continua la poursuite. Puis il m'ordonna de revenir en s'efforçant de me cajoler. Mais je pris bien garde de le laisser approcher. Nous fîmes ainsi plusieurs fois le tour du champ, lui exécutant des bonds désespérés, moi ne cessant de les esquiver. J'étais plus amusé qu'effrayé, car je savais que lorsqu'il aurait retrouvé ses esprits, il ne manquerait pas de rire de sa propre folie. Finalement, j'aperçus la maîtresse, qui suivait nos manœuvres mi-sérieuses, mi-comiques, debout près de la barrière de la cour, et le dépassant, je courus jusqu'à elle. Epps, en la voyant, s'abstint de me suivre. Il demeura dans le champ pendant au moins une heure. Je restai près de la maîtresse et lui racontai en détail ce qui s'était passé. Celle-ci, piquée au vif, s'en prit aussitôt à son mari, aussi bien qu'à Patsey. Epps arriva enfin vers la maison, cette fois-ci presque sobre, marchant d'un pas grave, les mains croisées derrière le dos, en essayant de se donner l'air aussi innocent qu'un agneau.

À son approche, Madame Epps se mit à le tancer vertement, l'accablant d'épithètes assez désobligeantes. Elle lui demanda

la raison pour laquelle il avait essayé de me couper la gorge. Epps inventa une histoire incroyable et, à ma grande surprise, jura par tous les saints du calendrier qu'il ne m'avait pas dit un mot de la journée.

«N'est-ce pas, Platt, sale menteur de nègre?»

Il ne fait pas bon contredire un maître, même au nom de la vérité, aussi je gardai le silence. Au moment, où il pénétra dans la maison, je retournai dans le champ, et je n'en entendis plus parler.

Peu de temps après, survint un événement qui fut bien près de faire découvrir le secret de mon nom et de mon existence, secret que j'avais si longtemps et si soigneusement caché et dont, j'en suis sûr, dépendait ma libération finale. Quelques jours après m'avoir poursuivi, Epps me demanda si je savais lire et écrire. Ayant appris que j'avais reçu quelque instruction, il insista sur le fait que, s'il me trouvait un jour avec un livre, une plume ou de l'encre, il me donnerait cent coups de fouet. Il me dit qu'il fallait que je me persuade une fois pour toutes que, s'il achetait des nègres, ce n'était pas pour qu'ils s'instruisent mais pour qu'ils travaillent. Il ne me parla jamais de mon passé, ni de l'endroit d'où je venais. La maîtresse, par contre, me posait fréquemment des questions sur Washington, qu'elle supposait être ma ville natale; elle me fit plus d'une fois la remarque que j'avais une façon de parler et d'agir différente de celle des autres «nègres» et qu'elle était bien certaine que j'avais plus d'expérience que je ne voulais bien l'admettre.

J'avais un grand projet, qui m'occupait sans cesse: c'était de trouver le moyen de faire porter secrètement à la poste une lettre adressée à des amis ou à des parents dans le Nord. On ne saurait comprendre la difficulté d'une telle entreprise sans avoir éprouvé la sévérité des mesures auxquelles nous étions soumis. D'abord, je n'avais ni plume, ni encre, ni papier. Ensuite, il était interdit de quitter la plantation sans un laissez-passer,

et aucun postier ne pouvait accepter la lettre d'un esclave sans des instructions écrites de son propriétaire. Je suis resté neuf ans esclave, sans jamais cesser d'épier ni d'être aux aguets, avant d'avoir la bonne fortune de trouver une feuille de papier. Un hiver qu'Epps écoulait son coton à la Nouvelle-Orléans, la maîtresse m'envoya à Holmesville lui chercher différents articles, parmi lesquels un paquet de papier. J'en prélevai une feuille, que je dissimulai dans ma cabane, sous la planche sur laquelle je dormais. Après des tentatives répétées, je réussis à me fabriquer de l'encre en faisant bouillir de l'écorce d'érable blanc; et, avec une plume arrachée à l'aile d'un canard, je me confectionnai de quoi écrire. Quand tout le monde dormit dans les cabanes, allongé sur ma couchette à la lueur des braises je rédigeai une assez longue lettre. Elle était adressée à un vieil ami de Sandy Hill. Je lui exposais ma situation et le pressais d'intervenir pour que ma liberté me soit rendue. Je conservai longtemps cette lettre, tâchant d'imaginer un stratagème pour la faire parvenir en toute sécurité à la poste. Enfin, un vaurien du nom d'Armsby, que personne ne connaissait, et qui cherchait une place d'intendant, fit son apparition dans le pays. Il alla trouver Epps pour solliciter cet emploi et demeura plusieurs jours sur la plantation. Il se rendit ensuite chez Shaw, non loin de là, et y passa quelques semaines. Shaw fréquentait volontiers ce genre de crapule, ayant la réputation d'être lui-même un joueur et un homme sans scrupules. Il avait épousé son esclave Charlotte et toute une marmaille de mulâtres grandissait chez lui. Ayant épuisé toutes ses ressources, Armsby en fut réduit à aller travailler avec les esclaves. La vue d'un blanc travaillant dans les champs est un spectacle plutôt rare et inhabituel sur le Bayou Bœuf. Je profitai de toutes les occasions possibles pour me retrouver seul avec lui, afin de gagner sa confiance et de pouvoir ensuite lui remettre ma lettre. Il me confia qu'il

allait souvent à Marksville, bourgade distante d'une vingtaine de milles, où j'avais décidé de la poster.

Je réfléchis longuement à la manière la plus propice d'aborder le sujet. Finalement, je résolus de lui demander simplement s'il voulait bien se charger de déposer ma lettre, sans lui dire que je l'avais déjà écrite et sans lui révéler les détails de ce qu'elle contenait. En effet, je craignais qu'il ne me trahisse et je savais qu'il faudrait le tenter avec un peu d'argent, avant de pouvoir la lui confier. Un nuit, vers une heure du matin, je quittai sans bruit ma cabane, traversai le champ et allai chez Shaw où je trouvai Armsby endormi sur la véranda. Je n'avais que de la menue monnaie sur moi – ce que j'avais gagné avec mon violon, mais je lui promis de lui donner tout ce que j'avais au monde, s'il acceptait de me rendre le service que je lui demandais. Je le suppliai de ne rien faire qui pût m'inquiéter, au cas où cela ne lui serait pas possible. Il me jura sur son honneur qu'il irait porter ma lettre à Marksville et qu'il garderait à jamais le secret. J'avais la lettre en poche, mais je n'osai pas encore la lui donner, et lui déclarai que j'aurais fini de l'écrire dans un ou deux jours; après quoi je lui souhaitai une bonne nuit et retournai à ma cabane. Je conservais de tels soupçons, qu'il me fut impossible de les chasser complètement, et je ne dormis pas de la nuit, ne sachant quel parti prendre. J'étais prêt à courir de gros risques pour parvenir à mes fins, mais je savais que si ma lettre venait à tomber entre les mains d'Epps, c'en était fini de mes espoirs de libération.

Or la suite montra que j'avais toutes les raisons de me méfier. Pas plus tard que le lendemain, j'étais occupé à gratter le champ de coton, quand je vis Epps s'asseoir sur la barrière séparant sa plantation de celle de Shaw, afin de pouvoir mieux nous surveiller. À ce moment, Armsby fit son apparition, escalada la barrière et s'assit à côté d'Epps. Ils demeurèrent ainsi deux

ou trois heures, pendant lesquelles je fus en proie aux plus vives appréhensions.

Ce soir-là, tandis que je faisais cuire mon lard, Epps entra dans ma cabane, son fouet à la main.

«Et bien, mon garçon, me dit-il, je crois bien que j'ai ici un nègre instruit qui écrit des lettres et qui essaie de trouver des Blancs pour les lui envoyer. Je me demande si tu sais de qui je veux parler?»

Mes pires craintes s'étaient concrétisées et, bien que je n'eusse pas beaucoup de chances d'être cru, surtout dans ces circonstances, je décidai de nier en bloc, seule parade qui me vint à l'esprit.

«Je ne vois pas, Maître Epps», répondis-je en feignant l'ignorance et la surprise. «Je ne vois pas du tout, Maître.

– Est-ce que tu n'es pas allé chez Shaw, la nuit dernière? interrogea-t-il. Est-ce que tu n'as pas demandé à ce gremlin d'Armsby de poster une lettre pour toi à Marksville?

– Grands Dieux non, Maître! Pour quoi faire? Je ne lui ai pas adressé trois mots dans ma vie. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

– Eh bien, continua-t-il, figure-toi qu'Armsby m'a dit aujourd'hui que mes nègres avaient le diable au corps; qu'il y en avait notamment un qui avait besoin d'être surveillé, sans quoi il ne manquerait pas de s'enfuir; et quand je lui ai demandé pourquoi, il m'a dit que tu avais été chez Shaw, que tu l'avais réveillé en pleine nuit et que tu voulais qu'il aille porter une lettre à Marksville. Qu'est-ce que tu en dis, hein?

– Ce que j'en dis, Maître? Qu'il n'y a pas un mot de vrai. Comment voulez-vous que j'écrive une lettre sans encre et sans papier? D'ailleurs, il n'y a personne à qui je puisse écrire, car, pour ce qui est de mes amis, s'ils sont encore en vie, je n'ai jamais eu de nouvelles d'eux. Cet Armsby est un menteur, un ivrogne, à ce qu'on raconte, et personne ne le croit. Vous savez

que je vous ai toujours dit la vérité et que je n'ai jamais quitté la plantation sans un laissez-passer. Tenez, maintenant je vois bien ce que cherche cet Armsby. Est-ce qu'il ne veut pas que vous l'engagiez comme intendant ?

– Oui, il m'a demandé de le faire.

– C'est donc ça. Il voudrait vous faire croire que nous allons tous nous sauver et il pense que vous l'engagerez pour nous surveiller. Il a seulement inventé cette histoire pour avoir la place. C'est un sale menteur, Maître, vous pouvez en être sûr.»

Epps réfléchit un instant, manifestement impressionné par la justesse de mon raisonnement.

«Platt, que je sois damné si tu n'as pas raison. Il doit penser que je suis assez idiot pour marcher dans ce genre d'histoires, pas vrai ? Il s'imagine peut-être qu'il peut me rouler; que je connais rien à rien; que je ne suis pas capable de m'occuper moi-même de mes nègres, eh ! Qu'il suffit de faire du plat au vieil Epps, eh ! Ha, ha, ha ! Sacré Armsby ! Nous le ferons dévorer par les chiens, Platt.»

Après avoir largement commenté le caractère d'Armsby, s'être étendu sur la manière dont lui, Epps, savait mener ses affaires et diriger ses «nègres», il quitta la cabane. Dès qu'il fut parti, je jetai ma lettre au feu et assistai, le cœur déchiré, à la destruction de ce qui m'avait coûté tant d'efforts et de peines. J'avais espéré qu'elle me servirait de messenger pour le pays de la liberté et je la vis se tordre et se racornir sur son lit de braises, pour s'évanouir en cendres et en fumée. À mon grand soulagement, Armsby, ce misérable traître, ne tarda pas à être chassé de la plantation de Shaw. Je redoutais en effet qu'il ne reprenne sa conversation avec Epps et ne finisse par le persuader qu'il n'avait pas menti.

À présent, je ne savais plus où chercher ma délivrance. Les espoirs ne naissaient dans mon cœur que pour être aussitôt écrasés et flétris. Ma jeunesse allait vers son déclin. J'avais

l'impression de vieillir prématurément. Il suffirait de quelques années de plus pour que la fatigue, le chagrin et les miasmes empoisonnés des marais fassent leur œuvre – qu'ils me livrent à l'étreinte de la tombe et me recouvrent de poussière et d'oubli. Abandonné, trahi, coupé de tout secours, je n'avais plus qu'à m'allonger sur le sol et à gémir dans une douleur inexprimable. L'espoir d'une libération avait été la seule lueur qui pût me procurer un peu de réconfort. Elle commençait à clignoter, à baisser et décroître; encore un soupir de découragement et elle ne tarderait pas à s'éteindre tout à fait, me laissant seul, à tâtonner jusqu'à la fin de mes jours dans les ténèbres de la nuit.



## CHAPITRE XVII

L'année 1850 fut une malheureuse année pour mon camarade Wiley, le mari de Phœbé. D'un caractère taciturne et renfermé, il s'était jusque là contenté de rester à l'écart. Il n'ouvrait presque jamais la bouche et passait son temps à ruminer ses pensées, dans son humble et obscur univers, sans se plaindre jamais. Cependant, ce silencieux « nègre » n'en possédait pas moins un sens aigu de la sociabilité. Poussé par un excès de confiance en soi et sans tenir compte des leçons d'Oncle Abram ni des conseils de Tante Phœbé, il eut une nuit la témérité de se rendre, sans laissez-passer, dans une cabane des environs.

Il trouva la compagnie si charmante qu'il n'accorda aucune attention aux heures qui passaient; et lorsqu'il le fit, le jour commençait à se lever. Il courut aussi vite qu'il le put, dans l'espoir d'être rentré avant la sonnerie de la trompe; mais malheureusement pour lui, une patrouille l'aperçut en chemin.

J'ignore ce qu'il en est ailleurs du sombre règne de l'esclavage; mais dans le Bayou Bœuf il existe une organisation de patrouilleurs, comme on les nomme, dont le travail consiste à appréhender et à fouetter tout esclave surpris hors de sa plantation. Ils ont des chevaux, un capitaine à leur tête, des armes et des chiens. Qu'un Noir sorte des limites des terres de son maître, et ils ont le droit, de par la loi et le consentement unanime des propriétaires, de lui infliger le châtement qu'ils veulent et même de lui tirer dessus s'il tente de s'échapper. Chaque compagnie contrôle un secteur du bayou. Les patrouilleurs sont rémunérés par les planteurs, en fonction du nombre d'esclaves qu'ils possèdent. À toute heure de la nuit, on peut

entendre résonner les sabots de leurs chevaux et il arrive fréquemment qu'on les voie mener devant eux un esclave, ou le tirer au bout d'une corde, pour le reconduire jusqu'à la plantation de son maître.

C'est devant l'une de ces compagnies que Wiley prit la fuite. Il pensait qu'il aurait rejoint sa cabane avant que les patrouilleurs n'aient pu le rattraper, lorsqu'un de leurs chiens, un grand chien de chasse féroce, l'agrippa par la jambe et le maintint fermement. Les patrouilleurs arrivèrent sur lui et le fouettèrent jusqu'au sang, puis le ramenèrent prisonnier à Epps. Celui-ci lui infligea de nouveaux coups de fouet, encore plus meurtriers; si bien que les entailles des lanières s'ajoutant aux morsures des chiens, Wiley, endolori, courbatu et meurtri, ne fut bientôt plus capable de faire un mouvement.

Dans un état pareil, il n'avait naturellement pas la force de travailler, en conséquence de quoi il ne se passa pas une heure sans qu'il sentît le nerf de bœuf de son maître s'abattre sur sa peau et sur son dos en sang. Ses souffrances devinrent si intolérables qu'il finit par décider de s'enfuir. Sans un mot à personne, pas même à Phœbé, il se prépara à exécuter son plan. Dans la nuit d'un dimanche, après avoir fait cuire sa ration de la semaine, il quitta précautionneusement sa cabane. Au matin, lorsque la trompe retentit, Wiley n'était plus là. On organisa des recherches dans les cabanes, dans les hangars à maïs, dans la cotonnerie et l'on fouilla tous les coins et recoins. On interrogea tout le monde pour découvrir un indice qui pût faire la lumière sur cette disparition soudaine. Epps, fou de rage, enfourcha son cheval, se rendit dans les plantations voisines et sillonna le pays dans toutes les directions. Mais il ne trouva rien; rien qui permît de savoir ce qu'était devenu Wiley. On conduisit les chiens dans les marais, mais ils furent incapables de relever sa trace; ils couraient en cercles jusque dans la forêt et revenaient invariablement à leur point de départ.

Wiley s'était bel et bien échappé et il l'avait fait avec tant de discrétion et de prudence, qu'il avait réussi à éluder et à confondre toute tentative de poursuite. Des jours et même des semaines passèrent sans qu'on entendît parler de lui. Epps ne cessait de jurer et de sacrer. Quant à nous, nous n'arrêtions pas d'en parler et de nous répandre en suppositions: l'un avançait qu'il avait dû se noyer dans un bayou, car c'était un mauvais nageur; un autre qu'il avait été dévoré par les alligators ou piqué par un mocassin dont la morsure est toujours mortelle. Quoi qu'il en soit, nous étions de tout cœur avec lui, où qu'il puisse être. Très souvent, des lèvres d'Oncle Abram montait une prière fervente, demandant protection pour le vagabond.

Au bout d'environ trois semaines, alors que nous avions perdu tout espoir d'apprendre quoi que ce soit, quelle ne fut pas notre surprise de le voir réapparaître parmi nous. Il nous raconta que son intention, en quittant la plantation, avait été de retourner en Caroline du Sud, dans les vieux quartiers de Maître Buford. Durant la journée, il se cachait dans les arbres, et la nuit il avançait à travers les marais. Finalement, un beau matin, alors que le jour venait de se lever, il arriva au bord de la rivière Rouge. Debout sur la rive, il était en train de se demander comme il pourrait traverser la rivière, quand un Blanc l'aborda et lui demanda son laissez-passer. Comme il n'en avait pas et qu'il avait tout l'air d'un fugitif, il fut emmené à Alexandria, chef-lieu de la paroisse de Rapides, et là jeté en prison. Le hasard voulut que quelques jours plus tard Joseph B. Roberts, l'oncle de Madame Epps, se rendît à Alexandria, visitât la prison et le reconnût. Wiley avait travaillé sur sa plantation à l'époque où Epps habitait encore Huff Power. Roberts paya la caution, rédigea un laissez-passer et, dans une note au-dessous, demanda à Epps de ne pas fouetter l'esclave lorsqu'il rentrerait. Après quoi Wiley fut renvoyé à Bayou Bœuf. Il approcha de la plantation, soutenu seulement par l'espoir

qu'avait fait naître en lui la requête de Roberts, et dont celui-ci lui avait assuré qu'elle serait accordée. Mais, bien entendu, elle ne produisit aucun effet. Après trois jours d'incertitude, Wiley fut dépouillé de ses vêtements et obligé de subir une de ces atroces fustigations auxquelles sont fréquemment soumis les malheureux esclaves. Ce fut la première et la dernière fois qu'il essaya de s'enfuir. Les longues cicatrices qui barraient son dos, et qu'il emporta avec lui dans la tombe, lui ramenaient sans cesse en mémoire les risques qui accompagnent une pareille entreprise.

J'ai appartenu dix ans à Epps et pendant ces dix ans, il ne s'est pas passé un jour sans que j'aie cherché un moyen de m'échapper. J'échafaudais des plans que je trouvais, sur le moment, excellents, mais que je finissais toujours par abandonner les uns après les autres. Aucun homme, à moins de s'être trouvé dans une situation semblable, ne peut se faire une idée des centaines d'embûches qui attendent sur son chemin un esclave en fuite: depuis les mains des Blancs levées contre lui, les patrouilleurs lancés à sa poursuite, les chiens prêts à se jeter à ses trousses, jusqu'au pays lui-même dont la nature est telle qu'on ne peut le traverser sans dangers.

Malgré cela, je pensais qu'un jour viendrait peut-être où je devrais à nouveau me sauver à travers les marais. J'en conclusais qu'il me fallait me préparer à affronter les chiens d'Epps, en vue d'une éventuelle poursuite. Epps possédait plusieurs chiens dont un, le plus sauvage de toute la meute, avait une véritable réputation de chasseur d'esclaves. Lorsque j'avais l'occasion d'aller chasser seul le raton-laveur ou l'opossum, je ne manquais jamais de les fouetter jusqu'au sang. Je réussis ainsi à me les soumettre entièrement. Ils me craignaient et obéissaient immédiatement à ma voix, alors que d'autres n'avaient aucune autorité sur eux. S'ils m'avaient poursuivi, je ne doute pas qu'ils auraient hésité à m'attaquer.

Bien qu'ils soient presque certains d'être rattrapés, les fugitifs n'en remplissent pas moins bois et marais. Nombreux sont ceux qui, affaiblis ou malades et devenus incapables de mener à bien leur projet – fuir à travers les marais –, préfèrent subir la punition réservée à de tels délits et bénéficier d'un ou deux jours de repos.

Lorsque j'appartenais à Ford, je découvris sans le vouloir la cachette de six ou huit fugitifs, qui avaient élu domicile dans les Grands Bois de Pins. Il arrivait fréquemment qu'Adam Taydem m'envoyât le soir chercher des vivres. À cette époque, il fallait traverser une épaisse forêt de pins. Une nuit vers les dix heures, par un magnifique clair de lune, je m'en revenais à la fabrique par la route du Texas, portant sur l'épaule un sac contenant un cochon apprêté. Soudain j'entendis des pas derrière moi et, me retournant, j'aperçus deux Noirs, vêtus comme des esclaves, qui approchaient à vive allure. Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une courte distance, l'un d'eux leva un gourdin comme pour m'en frapper, pendant que l'autre s'efforçait de s'emparer de mon sac. Je réussis à me dérober et, saisissant une branche de pin, j'en assenai un tel coup sur la tête d'un de mes assaillants qu'il tomba sur le sol, apparemment sans vie. À ce moment précis, deux nouveaux esclaves surgirent du bas-côté de la route. Cependant, avant qu'ils aient pu m'attrapper, je pris mes jambes et m'enfuis, effrayé, en direction de la fabrique. Lorsque Adam apprit l'aventure, il se rendit à toute vitesse au village indien, réveilla Carascalla et plusieurs hommes de sa tribu et partit à la poursuite des voleurs. Je le menai jusqu'à l'endroit où s'était produit l'attaque et là nous découvrîmes une flaque de sang. Nous avions déjà passé beaucoup de temps à fouiller les bois, quand un des hommes de Carascalla aperçut, à travers les branches de plusieurs pins couchés à terre, un panache de fumée. L'emplacement fut soigneusement cerné et tous les esclaves faits prisonniers. Ils s'étaient échappés

d'une plantation des environs de Lamourie et se cachaient là depuis trois semaines. Ils n'avaient pas voulu me faire de mal, mais seulement m'effrayer et me prendre mon cochon. Ayant remarqué que je me rendais chez Ford à la nuit tombée et s'étant douté de l'objet de ma course, ils m'avaient suivi et m'avaient vu égorger et dépecer le cochon et repartir ensuite. Tenaillés par la vue de la nourriture, il avait fallu l'aiguillon de la faim pour les porter à cette extrémité. Adam les conduisit à la prison de la paroisse, ce qui lui valut de toucher une substantielle récompense.

Il arrive fréquemment que les esclaves laissent la vie dans leur tentative d'évasion. La propriété d'Epps était bordée d'un côté par celle de Carey, une très grande plantation de canne à sucre. Carey cultivait chaque année plus de quinze cents acres de canne, qui lui permettaient de raffiner de deux mille deux cents à deux mille quatre cents barriques de sucre, un acre fournissant généralement une barrique et demie. Il cultivait également cinq à six cents acres de maïs et de coton. L'année qui précéda l'événement dont je vais parler, il disposait de cent cinquante-trois travailleurs des champs, d'un nombre à peu près égal d'enfants, et en louait une grande partie durant la pleine saison sur cette rive-ci du Mississippi.

Parmi ses surveillants nègres figurait un garçon doux et intelligent, du nom d'Augustus. La période des fêtes et les moments où je travaillais dans les champs voisins furent pour moi l'occasion de faire sa connaissance; et ces premiers contacts se transformèrent bientôt en un chaleureux et mutuel attachement. Un été, il eut la malchance de s'attirer les foudres de l'intendant, une brute grossière et insensible, qui le fouetta de la manière la plus cruelle. Augustus prit la fuite. Il gagna la plantation d'Hawkins, monta sur une meule et s'y cacha. Tous les chiens dont disposait Carey – une quinzaine environ – furent lancés à ses trousses. Ils ne mirent pas longtemps à

relever sa trace jusqu'à sa cachette. Ils entourèrent la meule, aboyèrent, grattèrent, mais ne purent l'atteindre. Quelques instants après, guidés par les aboiements, les poursuivants arrivèrent à cheval. Carey grimpa sur la meule et en fit sortir Augustus. Au moment où celui-ci roulait au sol, toute la meute se jeta dessus et avant qu'on ait pu leur arracher le malheureux, elle avait eu le temps de le mordre et de le mutiler de la façon la plus atroce. Augustus fut relevé, attaché sur une mule et ramené dans sa cabane. Les crocs avaient pénétré jusqu'aux os en une centaine d'endroits. Mais ce fut le dernier de ses malheurs. Il attendit jusqu'au lendemain; après quoi la mort vint se charger de l'infortuné garçon et l'enlever doucement à son agonie.

Il arrive fréquemment que des femmes, aussi bien que des hommes, essaient de s'échapper. Nelly, la fille d'Eldret, avec laquelle j'avais travaillé un certain temps au taillage dans les Grands Champs de Canne, resta cachée trois jours dans le hangar à maïs d'Epps. La nuit, lorsque sa famille était endormie, elle venait voler de la nourriture dans les quartiers et regagnait ensuite sa cachette. Nous décidâmes un jour que nous ne pouvions sans risque la laisser continuer, en conséquence de quoi elle reprit le chemin de sa cabane.

Mais la plus remarquable histoire que je connaisse d'un esclave ayant échappé aux chiens et aux chasseurs, la voici :

Parmi les esclaves de Carey figurait une jeune fille du nom de Céleste. Elle avait dix-neuf ou vingt ans et une peau plus blanche que celle de son propriétaire et qu'aucun de ses rejetons. Il aurait fallu y regarder de très près pour distinguer dans sa physionomie la moindre trace de sang noir. Aucun étranger n'aurait pu s'imaginer qu'il s'agissait d'une fille d'esclaves. Une nuit, il était tard, et j'étais assis dans ma cabane à jouer du violon, quand je vis ma porte s'ouvrir précautionneusement et Céleste

apparaître devant moi, le visage pâle et hagard. Un fantôme aurait surgi du sol que je n'en aurais pas été plus surpris.

«Qui êtes-vous? lui demandai-je, après l'avoir observée un moment.

– J'ai faim. Je voudrais du lard», me répondit-elle.

Ma première impression fut qu'il s'agissait d'une jeune maîtresse, un peu affolée, qu'elle s'était sauvée de chez elle et qu'après avoir erré au hasard elle avait été attirée jusqu'à ma cabane par le son du violon. Toutefois la robe d'esclave en coton grossier qu'elle avait sur elle ne tarda pas à démentir cette hypothèse.

«Comment vous appelez-vous? fis-je à nouveau.

– Je m'appelle Céleste. J'appartiens à Carey et je viens de passer deux jours au milieu des palmiers. Je suis malade et je ne peux pas travailler. Je préférerais mourir dans le marais plutôt que de me laisser fouetter à mort par l'intendant. Les chiens de Carey refusent de me suivre. On a essayé de les envoyer. Mais il y a un secret entre eux et Céleste, et ils se fichent bien des maudits ordres de l'intendant. Donnez-moi de la viande, je meurs de faim.»

Je partageai ma ration avec elle; et, tandis qu'elle mangeait sa part, elle me raconta comment elle avait réussi à s'échapper et me décrit l'endroit où elle se cachait. Au bord du marais, à moins d'un demi-mille de la maison d'Epps, se trouvait une vaste étendue de plusieurs milliers d'acres, couverte d'une épaisse forêt de palmiers. Les grands arbres, dont les longs bras s'enchevêtraient, formaient une voûte de feuillage assez dense pour arrêter les rayons du soleil. Là c'était toujours le crépuscule, même durant les journées les plus ensoleillées. Au milieu de cet espace, site sombre et solitaire que nul ne venait visiter, sinon, à l'occasion, les serpents, Céleste avait édifié avec les branches mortes tombées sur le sol une hutte rudimentaire et l'avait recouverte de feuilles de palmiers. Telle

était la demeure qu'elle s'était fixée. Elle ne craignait pas plus les chiens de Carey que je ne craignais ceux d'Epps. Car c'est un fait – et je n'ai jamais pu me l'expliquer – qu'il existe des individus dont les chiens refusent catégoriquement de suivre les traces. Et Céleste en faisait partie.

Plusieurs soirs de suite, elle revint à ma cabane chercher de la nourriture. Une fois, les chiens se mirent à aboyer ce qui réveilla Epps et lui donna l'idée d'aller faire le tour des bâtiments. Il ne la découvrit pas; mais il n'était plus prudent pour elle de s'aventurer dans la cour. Désormais, quand tout était silencieux, j'allais porter des vivres à un endroit convenu, où elle venait les chercher.

Céleste passa de cette manière la plus grande partie de l'été. Elle prit des forces et recouvrit la santé. Il était habituel, quelle que fût la saison, d'entendre rugir des animaux sauvages, la nuit, aux confins des marais. Plusieurs fois, ils vinrent la tirer de son sommeil en lui prodigant leurs grondements. Céleste, terrifiée par d'aussi déplaisantes salutations, décida enfin de quitter sa demeure solitaire; ce faisant elle rentra chez son maître, fut fouettée, mise aux ceps et renvoyée dans les champs.

Un an avant mon arrivée dans le pays, se produisit sur le Bayou Bœuf un mouvement concerté entre un certain nombre d'esclaves, mouvement qui, bien sûr, se termina tragiquement. Il est probable que les journaux de l'époque en parlèrent; ce que j'en sais provient uniquement du témoignage de ceux qui habitaient les lieux. On en parle encore dans toutes les cabanes du bayou et cet événement, d'un intérêt indéfectible, parviendra aux générations futures comme l'un des plus marquants de leur histoire.

Lew Cheney, dont je fis plus tard la connaissance, esprit subtile et pénétrant, d'une intelligence au-dessus de la moyenne, mais dépourvu de scrupules et plein de perfidie, conçut le projet de former une compagnie d'esclaves, assez

nombreuse pour surmonter tous les obstacles et se frayer un chemin jusqu'au territoire du Mexique.

On choisit comme point de ralliement un lieu écarté, situé en plein cœur du marais, derrière la plantation de Hawkins. Au milieu de la nuit, Lew alla faire le tour des plantations, prêchant la croisade pour Mexico et suscitant sur son passage, comme son prédécesseur Pierre l'Ermitte, une véritable effervescence. Enfin, un grand nombre d'esclaves se trouvèrent réunis; ils avaient apporté avec eux quelques mules volées, du maïs ramassé dans les champs et du lard pris dans les fumoirs. L'expédition était sur le point de partir, quand la cachette fut découverte. Lew Cheney, comprenant que son projet n'avait plus aucune chance d'aboutir et décidé à gagner les bonnes grâces de son maître, choisit, afin d'éviter les conséquences de son acte, de sacrifier tous ses compagnons. Il quitta furtivement le campement, alla raconter aux planteurs qu'un grand nombre d'esclaves s'étaient rassemblés dans les marais et, au lieu de leur avouer leurs véritables intentions, prétendit qu'ils n'attendaient qu'une occasion pour sortir de leur retraite et assassiner tous les Blancs du bayou.

La nouvelle passa de bouche à oreille, prit des proportions fantastiques et sema la terreur dans tout le pays. Les fugitifs furent cernés, faits prisonniers et amenés enchaînés à Alexandria où la foule les pendit. Mais ils ne furent pas les seuls; beaucoup d'autres esclaves, entièrement innocents, furent suspectés, tirés des champs et envoyés sans autre forme de procès se balancer au bout d'une corde. Les planteurs de Bayou Bœuf finirent par protester contre un usage aussi insouciant de leur propriété, mais il fallut attendre qu'un régiment de soldats arrivât d'un fort de la frontière texane, démolît les potences et ouvrît les portes de la prison d'Alexandria, pour que cessât cette boucherie. Lew Cheney eut la vie sauve et reçut même le salaire de sa trahison. Il vit encore, mais il n'y

a pas un Noir, dans les paroisses de Rapides et d'Avoyelles, qui n'exècre son nom.

Quoiqu'il en soit, l'idée d'une insurrection n'était pas nouvelle parmi la population du Bayou Bœuf. À maintes reprises, on était venu me demander conseil, après discussion du projet, et il aurait bien souvent suffi d'un mot de moi pour que mes compagnons de servitude se rebellent par centaines. Mais sans armes et sans munitions, ou même avec, je connais trop le genre de défaite par lequel se terminent de telles aventures et je me suis toujours opposé à ceux qui en étaient partisans.

J'ai encore en mémoire les espoirs extravagants qu'avait suscités la guerre du Mexique. Tandis que dans la grande maison, on fêtait les nouvelles victorieuses, ce n'étaient dans les cabanes que chagrin et déception. Selon moi – et je sais de quoi je parle – il n'y a pas moins de cinquante esclaves, sur les bords du Bayou Bœuf, qui auraient salué avec des transports de joie l'approche d'une armée d'envahisseurs.

Voilà de quoi décevoir ceux qui se rassurent en pensant que l'esclave, ignorant et avili, est incapable de saisir l'étendue de ses malheurs. De quoi décevoir ceux qui s'imaginent qu'une fois mis à genoux, il ne relève son dos lacéré et sanglant que pour chanter la clémence et le pardon. Un jour viendra – et il viendra à coup sûr si ses prières sont entendues – un jour terrible de vengeance, où ses maîtres à leur tour imploreront, mais en vain, sa pitié.



## CHAPITRE XVIII

Wiley, comme je l'ai raconté dans le chapitre précédent, souffrit énormément sous le régime d'Epps; mais en cela son sort ne fut pas pire que celui de ses malheureux compagnons. «Qui aime bien châtie bien», tel était le principe qui guidait notre maître. Son tempérament le rendait sujet à des crises de mauvaise humeur et, lorsque cela arrivait, aussi mince que fût la provocation, il fallait qu'il y eût un certain nombre de punitions infligées. Les circonstances dans lesquelles je reçus la dernière flagellation suffiront à montrer à quel point il suffisait d'un motif bénin pour mériter le fouet.

Un jour, un certain M. O'Niel, demeurant près des Grands Bois de Pins, vint trouver Epps dans le but de m'acheter. Il était tanneur et corroyeur de profession, dirigeait une affaire importante et se proposait de me placer dans une des branches de son établissement, s'il arrivait à enlever le marché. Tante Phœbé, qui s'occupait de préparer le déjeuner dans la grande maison, surprit leur conversation. Le soir, en retournant dans la cour, la vieille femme s'empressa de venir me trouver, afin, naturellement, de me submerger du flot des nouvelles. Elle se lança dans une relation minutieuse de tout ce qu'elle avait entendu, et je dois dire que Tante Phœbé n'était pas de celles dont les oreilles perdraient une miette d'une conversation passant à leur portée. Elle s'étendit longuement sur le fait que «Maît'Epps allait m'vendre à un tanneur des Bois de Pins»; si longuement et si fort qu'elle attira l'attention de la maîtresse qui, debout sur la véranda, se mit à nous écouter à notre insu.

«Eh bien, tante Phœbé, dis-je, je suis bien content. J'en ai assez de gratter le coton et j'aime autant être tanneur. J'espère qu'il réussira à m'acheter.»

O'Niel n'enleva pas le marché, les parties divergeant quant au prix, et le matin suivant, il rentra chez lui. Cela faisait quelques instants seulement qu'il était parti, lorsque Epps fit son apparition dans le champ. Rien n'est plus propre à provoquer la colère d'un maître, spécialement Epps, que de savoir qu'un de ses serviteurs a émis le vœu de le quitter. Comme je l'appris plus tard de Tante Phœbé, Madame Epps lui avait répété mes paroles de l'avant-veille. En arrivant dans le champ, Epps se dirigea tout droit vers moi.

«Alors comme ça, Platt, tu es fatigué de gratter le coton ? Tu aimerais changer de maître, hein ? Tu souhaiterais faire un petit tour, jouer les voyageurs, pas vrai ? Ah, oui ; un voyage de santé, peut-être ? Le grattage du coton, tu te sens au-dessus de ça, je suppose. Ainsi, tu vas te lancer dans le tannage ? Beau métier... sacrément profitable. Voyez-moi ce nègre ambitieux ! Moi aussi, je vais m'y lancer dans ce métier, tu peux me croire. À genoux et enlève-moi ce chiffon de sur ton dos ! Je vais me faire la main au tannage.»

Je l'implorai les mains jointes, tâchai de l'adoucir par des excuses, mais en vain. Rien n'y fit ; aussi, m'agenouillant, je lui présentai mon dos nu pour recevoir le fouet.

«Comment trouves-tu le *tannage* ?» s'exclama-t-il, tandis que les lanières s'abattaient sur mon dos. Et à chaque coup, il répétait : «Comment trouves-tu le *tannage* ?» Il me donna ainsi vingt ou trente coups de fouet en reprenant, d'une manière ou d'autre, le mot «tannage». Lorsque je fus suffisamment «tanné», il me permit de me relever et, avec un sourire où perçait l'ironie, il m'assura que si le métier me plaisait toujours, il était prêt à compléter mon éducation quand je le voudrais. Il ajouta que pour cette fois, il ne m'avait donné qu'une brève

leçon de *tannage*, mais que la prochaine fois, il me «tannerait le cuir» pour de bon.

Oncle Abram, lui aussi, était souvent traité avec une grande brutalité, bien qu'il n'y eût pas au monde de créature plus douce et plus loyale. Il partagea ma cabane pendant des années. Une expression de bonté illuminait le visage du vieil homme. Il nous considérait avec une espèce de sentiment paternel et ne cessait de nous prodiguer ses conseils d'un ton grave et réfléchi.

Un après-midi, en revenant de la plantation de Marshall où la maîtresse m'avait envoyé faire une course, je le trouvai allongé par terre dans la cabane, les vêtements criblés de sang. Il me dit qu'on l'avait poignardé !

Pendant qu'il était en train d'étaler le coton sur les claies, Epps était rentré ivre d'Holmesville. Il avait trouvé que tout allait de travers et avait donné des ordres si contradictoires qu'il avait été impossible d'en exécuter aucun. Oncle Abram, dont les facultés commençaient à décliner, s'embrouilla et commit quelque bourde sans conséquence. Cela mit Epps dans une telle rage qu'avec une fureur d'ivrogne il se jeta sur le vieil homme et le poignarda dans le dos. Le couteau lui fit une grande et vilaine plaie, pas assez profonde cependant pour être mortelle. La maîtresse sutura les bords de la plaie. Elle blâma son mari avec une extrême sévérité, lui reprochant son inhumanité et déclarant qu'il n'y avait rien à attendre de lui, sinon qu'il réduise sa famille à la misère et tue tous les esclaves de la plantation la prochaine fois qu'il se soûlerait.

Il n'était pas rare qu'il envoyât Tante Phœbé par terre en la frappant avec une chaise ou un morceau de bois. Mais la plus cruelle flagellation à laquelle il m'ait été donné d'assister – celle dont je ne me souviens jamais qu'avec horreur – fut infligée à la malheureuse Patsey.

On a vu que la jalousie et la haine de Madame Epps à l'égard de celle-ci lui rendait la vie quotidienne absolument

insupportable. Je me réjouis à l'idée d'avoir pu à maintes reprises détourner le fouet de l'innocente jeune fille. En effet il arrivait fréquemment qu'en l'absence d'Epps la maîtresse m'ordonnât de la fouetter à la moindre faute. Je refusais généralement en disant que je craignais de déplaire à mon maître et, plusieurs fois, j'allais même jusqu'à protester contre la manière dont on traitait Patsey. Je tentai de lui faire comprendre que cette dernière n'était pas responsable des actions dont elle se plaignait, mais qu'étant une esclave elle dépendait entièrement de la volonté de son maître et qu'il était le seul responsable.

Cependant, la «sombre jalousie» finit aussi par se glisser dans le cœur d'Epps et, dès lors, il se joignit à son épouse acariâtre pour célébrer en un infernal jubilé les misères de la jeune fille.

Un dimanche à l'époque du binage, nous lavions nos vêtements au bord du bayou, comme nous avons l'habitude de le faire. À ce moment, Patsey n'était pas là. Epps l'appela en criant, mais il n'y eut pas de réponse. Personne ne l'avait vue quitter la cour et nous nous demandions où elle avait bien pu aller. Deux heures plus tard, on l'aperçut se dirigeant chez Shaw. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, cet homme était un débauché notoire et de plus il n'était pas en très bon termes avec Epps. Harriet, la femme noire de Shaw, connaissant les souffrances de Patsey, se montrait gentille avec elle en retour de quoi Patsey allait la voir chaque fois qu'elle le pouvait. Ses visites n'étaient donc dues qu'à une simple amitié, mais dans l'esprit d'Epps s'éveilla bientôt le soupçon qu'une autre et moins innocente passion l'attirait là-bas, que ce n'était pas Harriet qu'elle désirait voir, mais bien plutôt ce libertin éhonté qu'était son voisin. À son retour, Patsey trouva son maître dans une rage épouvantable. Sa colère l'effraya au point qu'elle lui fit tout d'abord des réponses évasives, ce qui ne servit qu'à

renforcer ses soupçons. Enfin, elle se dressa fièrement et, dans un élan d'indignation, repoussa hardiment ses accusations.

«M'me ne me donne pas de savon pour faire le lavage, comme elle fait avec les autres, dit Patsey, et vous savez bien pourquoi. Je suis allée chez Harriet pour en avoir un morceau.» Et, disant cela, elle tira un morceau de savon de la poche de sa robe et le lui montra. «C'est ça que je suis allé chercher chez Shaw, Maît'Epps, continua-t-elle, le Seigneur m'en soit témoin.

– Tu mens, sale putain noire ! s'écria Epps.

– Non Maît', je ne mens pas. Vous pouvez me tuer, ça n'y changera rien.

– Ah tiens ! Je vais te mettre une bonne raclée. Je vais t'apprendre à aller chez Shaw ; et tu vas changer un peu tes manières», gronda-t-il féroce ment entre ses dents.

Alors, se tournant vers moi, il m'ordonna de prendre quatre pieux et de les enfoncer dans le sol, m'indiquant du bout de sa botte les endroits où il les voulait. Quand les pieux furent plantés, il ordonna à Patsey d'enlever tous ses vêtements. Des cordes furent apportées et la jeune fille, nue, fut étendue face contre terre, ses poignets et ses pieds solidement attachés chacun à un pieu. Il alla à la véranda, décrocha un grand fouet et me le mit entre les mains en réordonnant de la fouetter. Aussi déplaisant que ce fût, je fus forcé d'obéir. Je peux dire que nulle part ailleurs, sur toute la surface de la terre, il n'y eut ce jour-là de spectacle plus démoniaque que celui qui suivit.

Madame Epps se tenait sur la véranda, au milieu de ses enfants, observant la scène avec un air d'impitoyable satisfaction. À une courte distance se trouvaient les esclaves, serrés les uns contre les autres, leur attitude indiquant suffisamment la souffrance qu'ils éprouvaient. La malheureuse Patsey suppliait qu'on eût pitié d'elle, mais ses prières restaient vaines. Epps grinçait des dents, tapait du pied et me criait comme un démon fou furieux de frapper plus fort.

«Plus fort, canaille, ou ça va être ton tour, hurlait-il.

– Oh, pitié, Maître... Oh ! ayez pitié, je vous en prie. Oh, mon Dieu ! ayez pitié de moi», s'exclamait sans cesse Patsey en se débattant inutilement, sa chair tressaillant sous chaque coup.

Quand je l'eus frappée une trentaine de fois, je m'arrêtai et me tournai vers Epps, dans l'espoir qu'il serait satisfait. Mais, tout en proférant d'un ton acerbe jurons et menaces, il m'ordonna de continuer. Je lui assenai encore dix ou quinze coups. À ce moment, son dos était couvert de zébrures qui s'entrecroisaient comme les mailles d'un filet. Malgré cela, Epps était plus furieux et plus déchaîné que jamais; il lui demanda si elle avait envie de retourner chez Shaw et jura qu'il la fouetterait jusqu'à ce qu'elle souhaitât être en enfer. Abaisant le fouet, je lui déclarai qu'il m'était impossible de la punir davantage. Il m'ordonna de continuer, me menaçant d'une punition plus dure encore si je refusais. Mon cœur se soulevait au spectacle de cette scène inhumaine. Aussi quelles qu'en fussent les conséquences, je refusai catégoriquement de relever le fouet. Il s'en saisit alors et la battit dix fois plus fort que je ne l'avais fait. Les cris de souffrance de Patsey, mêlés aux imprécations rageuses d'Epps emplissaient l'air. Elle était horriblement lacérée, ou pour mieux dire et sans exagérer, littéralement écorchée vive. Le fouet était trempé de sang, qui coulait le long de ses flancs et tombait goutte à goutte sur le sol. À la fin, elle cessa de se débattre. Sa tête retomba inerte. Ses cris et ses supplications diminuèrent peu à peu et moururent dans un râle étouffé. Lorsque le fouet lui arrachait de petits morceaux de chair, elle ne se crispait plus, ni ne se raidissait. Je pensais qu'elle allait mourir !

C'était le jour du Seigneur. Les champs resplendissaient sous les chauds rayons du soleil; les oiseaux gazouillaient joyeusement dans les branches; la paix et le bonheur semblaient régner partout, excepté dans le cœur d'Epps, de sa victime

pantelante et des témoins silencieux groupés autour de lui. La tempête d'émotion qui faisait rage ici était bien peu en harmonie avec la paisible et calme beauté de cette journée. Je ne pouvais regarder Epps sans en ressentir une aversion et une haine indicibles et je me disais: «Toi, démon, un jour ou l'autre, tu devras répondre de ce crime devant la justice éternelle.»

Enfin, tout bonnement fatigué, il cessa de la fouetter et ordonna à Phœbé d'apporter un seau d'eau salée. Quand on l'eut lavée entièrement, on me commanda de l'emmenner jusqu'à sa cabane. Elle était incapable de se tenir debout et, tandis que sa tête reposait sur mon épaule, elle répéta, d'une voix à peine audible, ces seuls mots: «Oh, Platt... oh, Platt!» Nous lui remîmes sa robe, mais celle-ci se colla contre son dos et fut bientôt inondée de sang. Puis nous l'étendîmes sur des planches, où elle resta un long moment, les yeux fermés, à gémir de douleur. Le soir venu, Phœbé appliqua sur ses blessures un mélange de suif, et nous nous efforçâmes, autant que nous le pouvions, de la secourir et de la consoler. Jour après jour, elle resta allongée dans sa cabane, le visage contre terre, ses blessures l'empêchant de prendre une autre position.

Elle ne se serait jamais relevée de sa vie, que cela eût été une bonne chose pour elle: cela lui aurait épargné des jours, des semaines, des mois de souffrances. À partir de ce moment, elle ne fut plus, comme bien on pense, ce qu'elle avait été. Une profonde tristesse l'accablait. Elle ne se déplaçait plus de ce pas léger et élastique, elle n'avait plus dans le regard cet éclair de gaieté qui la caractérisait autrefois. Cette fougue, ce côté rieur et enjoué qui avaient marqué sa jeunesse s'en étaient allés. Elle tomba dans une humeur sombre et triste; la nuit, il lui arrivait souvent de se réveiller en sursaut et de demander pitié en levant les bras. Elle devint plus silencieuse, passant des journées entières à travailler au milieu de nous sans dire un mot. Elle avait sur le visage un air accablé et pitoyable et

elle était désormais plus encline à pleurer qu'à rire. Si jamais il y eut un cœur brisé, broyé et flétri par la rude étreinte de la souffrance et du malheur, ce fut celui de Patsey.

Elle n'avait pas reçu une meilleure éducation que sa bête de maître – considérée tout bonnement comme un bel animal de prix – ce qui faisait qu'elle ne possédait qu'un nombre très réduit de connaissances. Et pourtant une faible lumière rayonnait dans son cerveau, si bien qu'il n'était pas tout à fait dans la nuit. Elle se faisait une idée confuse de Dieu, de l'éternité et une idée plus confuse encore d'un sauveur mort pour pouvoir racheter jusqu'à des créatures comme elle. Elle n'avait sur l'existence d'une vie future que d'obscurcs notions et ne comprenait pas la distinction entre vie spirituelle et vie corporelle. Dans son esprit, bonheur signifiait absence de zébrures, de travail, de maîtres et de surveillants cruels. Son idée sur la félicité des cieux, c'était tout simplement le *repos*, ce repos qu'expriment parfaitement ces lignes d'un chantre de la mélancolie:

*Je n'attends pas de paradis là-haut;  
Hormis des soins pour la terre opprimée,  
Le seul royaume après lequel je soupire,  
C'est le repos, le repos éternel.*

C'est une opinion fausse, qui prévaut dans certains quartiers, que l'esclave ne conçoit pas l'idée de la liberté, qu'il ne comprend même pas ce que ce mot veut dire. Même sur les rives du Bayou Bœuf, où l'esclavage, j'imagine, existe sous sa forme la plus abjecte et la plus cruelle, où il revêt un visage totalement inconnu dans bon nombre d'États du Nord, le plus ignorant des esclaves sait en général parfaitement ce qu'il signifie. Il sait quelles sont les prérogatives et les exemptions qui en dépendent; il sait que la liberté lui octroierait les fruits de ses

peines, qu'elle lui assurerait les joies du bonheur domestique. Il ne manque pas d'observer la différence qui existe entre sa condition et celle du Blanc le plus modeste et sent l'injustice des lois qui le mettent en son pouvoir, non seulement pour qu'il s'approprie les bénéfices de son travail, mais encore pour qu'il le soumette à des châtimens immérités, et cela sans qu'il ait le pouvoir de résister ni même de protester.

La vie de Patsey, surtout après sa flagellation, fut un long rêve de liberté. Très loin, à ce qui se situait dans son esprit à une distance infinie, elle savait qu'il existait une terre de liberté. Elle avait entendu dire des milliers de fois que, quelque part dans ce Nord si lointain, il n'y avait ni esclaves, ni maîtres. Dans son imagination, c'était une région enchantée, le Paradis sur terre. Habiter là où les Noirs pouvaient travailler pour eux-mêmes, là où ils pouvaient avoir leurs propres cabanes et jusqu'à leurs propres terres, était le rêve béni de Patsey – un rêve qu'elle ne put, hélas, jamais réaliser.

De telles démonstrations de brutalité ont des effets manifestes sur les familles des propriétaires d'esclaves. Le plus âgé des fils d'Epps était un garçon intelligent de dix ou douze ans. C'était une vraie pitié que de le voir infliger des corrections au vénérable Oncle Abram. Il allait trouver le vieil homme pour lui demander des comptes, et, si dans sa cervelle d'enfant, il jugeait nécessaire de le condamner à un certain nombre de coups de fouet, il procédait à l'exécution avec beaucoup de sérieux et de recueillement. Monté sur son poney, il parcourait le champ, un fouet à la main, jouant au surveillant pour le plus grand plaisir de son père. Il maniait alors le nerf de bœuf sans discrimination, ponctuant parfois ses coups de cris et de blasphèmes, tandis que son père faisait l'éloge de cet enfant précoce.

«L'homme est en germe dans l'enfant», et il est vrai qu'avec une pareille éducation, il ne saurait en être autrement, quelles

que soient les bonnes dispositions de cette jeune nature: à l'âge de la maturité, il considérera les misères des esclaves avec une totale indifférence. L'influence de ce système inique développe nécessairement, même chez ceux que leurs égaux considèrent comme sensibles et généreux, un esprit de froideur et de cruauté.

Le jeune Maître Epps possédait bien quelques nobles qualités, mais aucun raisonnement n'aurait pu l'amener à admettre qu'au regard du Tout-Puissant, les différences de couleur n'existent pas. Il pensait que les Noirs ne sont tout bonnement que des animaux, ne différant en cela d'aucun autre animal sinon qu'ils disposent de la faculté de parler et possèdent des instincts en quelque sorte plus développés, qui leur donnent par conséquent plus de prix. Travailler comme les mules de son père, être fouetté et puni toute sa vie, ne s'adresser aux Blancs que le chapeau à la main et les yeux servilement baissés vers le sol, c'était là selon lui, la destinée naturelle et normale d'un esclave. Élevés dans de tels principes, avec l'idée que nous ne faisons pas partie de l'humanité, rien d'étonnant à ce que les oppresseurs de mon peuple forment une race inexorable et sans pitié.

## CHAPITRE XIX

Au mois de juin 1852, conformément à un contrat signé antérieurement, M. Avery, un charpentier de Bayou Rouge, vint commencer la construction d'une maison pour Maître Epps. J'ai déjà mentionné qu'il n'y avait pas de caves le long du Bayou Bœuf; d'autre part, la nature du sol, bas et marécageux, est telle que les grandes maisons sont habituellement construites sur pilotis; autre particularité, les pièces ne sont pas plâtrées, mais recouvertes de lattes de cypès, peintes au goût du propriétaire. Ce sont généralement les esclaves qui scient lattes et madriers à la scie à chantourner, la région ne possédant aucune source d'énergie hydraulique qui permettrait d'alimenter des fabriques. Lorsqu'un planteur se fait construire une maison, cela signifie donc beaucoup de travail supplémentaire pour ses esclaves. Comme j'avais fait de la charpenterie avec Tibeats, on me retira du champ, dès l'arrivée d'Avery et de ses ouvriers.

Parmi eux se trouvait un homme auquel je dois une immense reconnaissance. Sans lui, j'aurais, selon toute vraisemblance, fini mes jours en esclavage. Il fut mon libérateur – un homme dont le cœur débordait de sentiments nobles et généreux. Jusqu'à mon dernier souffle, je me souviendrai de lui avec gratitude.

Il s'appelait Bass et habitait à cette époque à Marksville. C'était un homme grand, au teint clair et aux cheveux blonds ayant entre quarante et cinquante ans. Il manifestait beaucoup de douceur et une grande maîtrise de soi, aimait à argumenter, mais le faisait toujours avec un extrême discernement. Il appartenait à cette catégorie de gens dont les manières sont

telles que rien de ce qu'ils disent ne saurait offenser. Ce qui aurait été intolérable dans la bouche d'un autre passait, dans la sienne, sans difficulté. Il n'y avait peut-être pas un homme sur toute la rivière Rouge qui fût d'accord avec lui en matière de politique ou de religion – il n'y en avait d'ailleurs pas un qui s'intéressât à ce point à ces sujets. Il semblait qu'on ait accepté, comme un fait acquis, qu'il adoptât sur chaque question locale le point de vue le plus impopulaire et, loin de s'en offusquer, ses auditeurs se divertissaient de voir la manière ingénieuse et originale avec laquelle il entretenait la polémique. C'était un célibataire – un «vieux garçon», dans toute l'acception du terme – auquel il ne restait, à sa connaissance, aucun parent vivant. Il ne se connaissait pas non plus de domicile fixe et parcourait un État après l'autre, au gré de sa fantaisie. Il avait habité Marksville trois ou quatre ans en travaillant comme charpentier et ses nombreuses particularités avaient largement contribué à lui faire une réputation dans toute la paroisse d'Avoyelles. Indulgent à l'égard d'autrui, il avait su, par ses actes d'obligeance et de bonté d'âme – sentiments contre lesquels il ne cessait de se défendre – se faire une popularité au sein de la communauté du bayou.

Né au Canada, il en était parti très jeune; ses pérégrinations lui avaient permis de visiter les principales villes des États du Nord et de l'Ouest, et il avait fini par arriver dans la région insalubre de la rivière Rouge, après un séjour dans l'Illinois. Où est-il aujourd'hui? Force est de dire que je n'en sais rien. Il rassembla ses affaires et quitta tranquillement Marksville un jour avant moi, le rôle qu'il avait joué dans ma libération ayant rendu cette décision nécessaire. Serait-il resté à la portée des fouetteurs d'esclaves de Bayou Bœuf, qu'on l'aurait certainement récompensé de son acte juste et vertueux en lui ôtant la vie.

Un jour que je travaillais à la nouvelle maison, j'entendis Bass et Epps engager une controverse qui, on l'aura deviné tout de suite, ne tarda pas à absorber toute mon attention. Ils parlaient de l'esclavage.

«Croyez-moi, Epps, disait Bass, c'est une erreur... oui, monsieur, une erreur totale... et il n'y a pas plus de justice dans cette histoire que de bon droit. Je ne voudrais pas posséder un esclave même si j'étais riche comme Crésus, ce que je ne suis pas, comme chacun sait, et notamment mes créanciers. Et l'autre bobard... c'est le crédit... oui, monsieur, un bobard. Pas de crédit, pas de dettes. Le crédit pousse l'homme à la tentation et il n'y a que l'argent comptant qui puisse l'en sortir. Mais pour en revenir à l'esclavage; de quel droit ces esclaves sont-ils à vous, hein, dites-moi ?

– De quel droit ! répondit Epps en riant; mais je les ai achetés et payés, pardi !

– Naturellement que vous les avez payés; la loi dit que vous avez le droit d'avoir un nègre; mais, j'en demande pardon à la loi, elle ment. Oui, Epps, même si la loi dit cela, c'est un mensonge et il n'y a pas un poil de vérité. Est-ce qu'on a le droit de faire quelque chose parce que la loi le permet ? Imaginez un instant que, demain, on vote une loi qui vous retire votre liberté et fasse de vous un esclave ?

– Oh, ça me paraît difficile à imaginer, dit Epps en continuant de rire; j'espère, Bass, que vous ne cherchez pas à me comparer à un nègre.

– Euh, non, répondit Bass, pas exactement. Cependant, si j'ai déjà vu des nègres qui valaient autant que moi, je peux dire que depuis que je suis arrivé ici je n'ai pas encore rencontré un blanc qui valait mieux que moi. Et maintenant Epps, dites-moi, devant Dieu, quelle différence croyez-vous qu'il y ait entre un Blanc et un Noir ?

– La plus grande différence du monde, répondit Epps. C'est comme si vous me demandiez quelle différence il y a entre un Blanc et un babouin. Ça m'est arrivé, un jour, à La Nouvelle-Orléans, de voir une de ces bestioles. Et bien elle en savait à peu près autant que n'importe quel nègre. Je suppose que vous l'auriez prise pour un concitoyen, dit Epps en riant aux éclats de sa propre plaisanterie.

– Écoutez, Epps, reprit son interlocuteur; ce n'est pas comme ça que vous arriverez à me rendre ridicule. Il y a des gens spirituels et des gens qui croient l'être. Maintenant, laissez-moi vous poser une question: est-ce que tous les hommes ne naissent pas libres et égaux, comme l'affirme la Déclaration d'Indépendance ?

– Tous les hommes, oui, répondit Epps; mais ce n'est pas le cas des nègres ni des singes, et il partit d'un rire encore plus bruyant que le précédent.

– À ce compte-là, il y a autant de singes parmi les Blancs que parmi les Noirs, observa calmement Bass. Je connais même des Blancs qui sont capables de se servir d'arguments dont aucun singe digne de ce nom ne voudrait. Mais laissons cela. Tous ces nègres sont des êtres humains. S'ils ne sont pas aussi instruits que leurs maîtres, à qui la faute ? On leur interdit de s'instruire. Vous avez des livres, du papier, vous pouvez aller où bon vous semble et vous avez mille occasions de faire marcher votre cerveau. Mais vos esclaves, eux, n'en ont pas. Si vous les attrapez à lire un livre, vous les fouettez. Privés d'éducation, ils sont maintenus en servitude, de génération en génération. Comment pouvez-vous vous étonner qu'ils n'aient pas plus d'instruction ? S'ils ne sont pas rabaissés à l'état de brute, vous, les propriétaires d'esclaves, n'en serez jamais blâmés. Mais si ce sont des babouins et qu'ils n'ont pas plus de cervelle que de tels animaux, vous et des hommes comme vous aurez à en répondre. Il y a un crime, un crime abominable qui pèse

sur la conscience de ce pays et qui ne restera pas impuni. Il faudra rendre des comptes... oui, Epps, un jour viendra, un jour brûlant comme un four. Il viendra tôt ou tard, mais il viendra, aussi vrai qu'il y a une justice divine.

– Si vous viviez avec les Yankees de la Nouvelle-Angleterre, je suis sûr que vous feriez partie de ces maudits fanatiques qui en savent toujours plus long que la Constitution et qui se baladent en colportant des pendules et en cajolant les esclaves pour les pousser à s'enfuir.

– Si je vivais en Nouvelle-Angleterre, je ferais exactement la même chose qu'ici. Je dirais que l'esclavage est un système inique et qu'il doit être aboli. Je dirais que la loi et la constitution qui permettent à un homme d'en rendre un autre esclave n'ont ni rime ni raison. Je sais que ce serait un rude coup pour vous de perdre ce qui vous appartient, mais moins rude tout de même que de perdre votre liberté. En bonne justice vous n'avez pas plus de droit à être libre qu'Oncle Abram qui se trouve là-bas. Parlez de peau noire et de sang noir tant que vous voudrez. Combien d'esclaves sur ce bayou sont aussi blancs que n'importe lequel d'entre nous? Et qu'est-ce que cela change à la couleur de l'âme? Allons donc! Tout ce système est aussi absurde que cruel. Ayez des esclaves si ça vous chante. Mais moi je ne voudrais pas en avoir un même si l'on me donnait la plus belle plantation de toute la Louisiane.

– Bass, je n'ai jamais rencontré personne qui aime autant s'écouter parler. Vous essaieriez de démontrer que deux plus deux égalent trois, pour le seul plaisir de contredire quelqu'un. Rien ne vous agréé en ce monde, et si vous aviez le choix, je suis sûr que vous ne seriez pas plus satisfait du suivant.»

Par la suite, Epps et Bass eurent d'autres conversations de ce genre; Epps l'encourageait à parler, beaucoup plus pour faire rire à ses dépens que pour discuter sérieusement des aspects du problème. Il le tenait pour un individu prêt à dire

n'importe quoi pour le simple plaisir de dire quelque chose; un être imbu de lui-même, capable de parler contre ses propres convictions à seul fin d'exhiber ses talents d'orateur.

Bass passa tout l'été chez Epps. Une fois tous les quinze jours, il avait l'habitude d'aller à Marksville. Plus je le voyais et plus j'étais certain que je pouvais lui faire confiance. Cependant, mes précédents déboires m'avaient incliné à la prudence. Il aurait paru déplacé que j'adresse la parole à un Blanc, à moins qu'il ne l'ait fait le premier. Aussi, je ne ratais pas une occasion de me placer sur son chemin et je m'efforçais de toutes les manières possibles d'attirer son attention. Au début du mois d'août, je me retrouvais seul à travailler avec lui dans la maison. Les autres charpentiers étaient partis et Epps s'occupait dans le champ. C'était le moment où jamais d'aborder le sujet et j'étais décidé à le faire, en dépit des conséquences possibles. Dans l'après-midi, alors que nous étions en plein travail, je m'arrêtai soudain et dis:

«Maître Bass, je voudrais vous demander quelque chose: De quelle région êtes-vous?»

– Pourquoi, Platt? Où as-tu été cherché ça? Même si je te le disais, tu ne serais pas plus avancé.»

Puis, après un moment, il ajouta: «Je suis né au Canada; alors, devine un peu où ça se trouve.

– Oh, je sais très bien où est le Canada; j'y suis d'ailleurs allé.

– Bien sûr; et j'imagine que tu connais le pays comme ta poche, observa-t-il avec un rire incrédule.

– Croyez-moi, Maître Bass, j'y suis allé, aussi vrai que je respire. Je suis allé à Montréal, à Kingston, à Queenston et dans beaucoup d'autres endroits du Canada; je suis également allé dans l'État de New York, à Buffalo, à Rochester, à Albany, et je peux vous citer le nom des villages le long du canal Érié, et aussi du canal Champlain.»

Bass se tourna vers moi et me fixa un long moment sans pouvoir prononcer une syllabe.

«Comment es-tu arrivé ici ?, finit-il par demander.

– Maître Bass, répondis-je, si l'on avait agi avec justice, je n'y serais jamais venu.

– Comment cela ? Qui es-tu ? Je suis bien certain que tu es allé au Canada; je connais tous les endroits que tu m'as cités. Comment se fait-il que tu sois ici ? Allons, raconte-moi.

– Je n'ai ici aucun ami auquel je puisse faire confiance. Je suis désolé d'être obligé de vous le dire, bien que je sois persuadé que vous n'irez pas répéter notre conversation à Epps.»

Il m'assura qu'il n'en soufflerait pas un mot et que je pouvais lui confier sans crainte un secret important; sa curiosité était manifestement très excitée. Je lui répondis que c'était une longue histoire et qu'elle prendrait du temps à raconter. Maître Epps n'allait pas tarder à revenir; mais s'il acceptait de me voir cette nuit, quand tout le monde serait endormi, je la lui dirais. Il accepta aussitôt l'arrangement et me donna rendez-vous dans la maison que nous étions en train de construire. Vers minuit, tout étant silencieux, je sortis précautionneusement de ma cabane et le trouvai qui m'attendait dans le bâtiment.

Après qu'il m'eût donné de nouveaux gages de confiance, je commençai à lui faire le récit de ma vie et de mes infortunes. Il se montra extrêmement intéressé, me posant de nombreuses questions sur les lieux et les événements. Quand j'eus fini, je le suppliai d'écrire à quelques-uns des amis que j'avais dans le Nord, pour qu'il les informe de ma situation et leur demande de m'envoyer un certificat de liberté et de faire toutes les démarches nécessaires à ma libération. Il me le promit, mais insista sur les dangers d'une telle entreprise et me recommanda un silence absolu.

Comme il n'était pas prudent de nous revoir au même endroit, à cause de la lumière de la bougie dont on aurait

besoin, nous nous mîmes d'accord pour nous rencontrer la nuit suivante, au bord du bayou, parmi les hautes herbes, non loin de la maison du maître. Là, il noterait les noms et adresses de plusieurs vieux amis auxquels il écrirait lorsqu'il retournerait à Marksville.

Dans le courant de la journée, profitant d'une absence momentanée de Tante Phœbé, je pénétrai furtivement dans la cuisine et dérobai quelques allumettes et un morceau de bougie. Bass avait un crayon et du papier dans sa boîte à outils.

À l'heure fixée, nous nous retrouvâmes sur la rive du bayou en nous glissant parmi les hautes herbes. Tandis que j'allumais la bougie, Bass tira prestement crayon et papier et se mit au travail. Je lui donnai les noms de William Perry, de Cephas Parker et du juge Marvin, tous trois de Saratoga Springs, du comté de Saratoga, dans l'État de New York. J'avais effectué pour les deux premiers de nombreux transports de marchandises et travaillé pour le dernier à l'Hôtel des États-Unis, et j'estimais qu'il y en aurait bien un sur les trois qui habiterait encore cette ville. Bass écrivit soigneusement les noms, puis il observa pensivement :

« Cela fait si longtemps que tu as quitté Saragota qu'il est fort possible que tous ces hommes soient morts ou qu'ils aient déménagé. Tu m'as dit que tu étais allé chercher des papiers au service des douanes de New York. Ils ont probablement été enregistrés, et je pense que nous ferions bien de leur écrire pour nous en assurer. »

J'acquiesçai et lui racontai une nouvelle fois ma visite à la douane avec Brown et Hamilton. Nous demeurâmes une heure ou plus au bord du bayou, à discuter du sujet qui absorbait maintenant toutes nos pensées. Je ne pouvais plus douter de sa loyauté et lui parlais librement des nombreuses souffrances que j'avais endurées, en silence et pendant si longtemps. Je lui parlai de ma femme et de mes enfants, lui donnai leur nom, leur âge et lui dis que ce serait pour moi un bonheur

inexprimable que de les serrer encore une fois sur mon cœur avant de mourir. Je lui pris la main et, la couvrant de pleurs, avec des prières pressantes, je le suppliai de venir à mon aide, de m'aider à rejoindre ma famille et à retrouver ma liberté, en retour de quoi je passerais ma vie à prier pour son bonheur et sa prospérité. Aujourd'hui que j'ai la joie d'être libre et de vivre enfin au milieu des miens, entouré par les souvenirs de ma jeunesse, je n'ai pas oublié ma promesse, pas plus que je ne l'oublierai tant que j'aurai la force de lever les yeux pour implorer le Ciel.

Il me répondit par des témoignages d'amitié, me disant qu'il ne s'était jamais aussi senti intéressé au sort de quelqu'un. Il me parla de lui sur un ton amer, comme d'un homme solitaire – un vagabond dans le monde: il vieillissait et arriverait bientôt au terme de son voyage; alors il dormirait du sommeil éternel, sans amis ni parents pour le pleurer ou se souvenir de lui; il accordait peu de prix à sa vie et il la consacrerait désormais à m'aider à regagner ma liberté et à mener une guerre incessante contre cette source d'infamie qu'était l'esclavage.

Après cette seconde rencontre, il nous arriva rarement de nous adresser la parole ou même de nous faire signe. Bass parlait moins librement de l'esclavage avec Epps. Pourtant l'idée qu'il existât quelque complicité, quelque intelligence secrète entre nous n'effleura jamais l'esprit de ce dernier, ni de qui que ce soit d'autre, Blanc ou Noir, sur la plantation.

On m'a souvent demandé, avec un air d'incrédulité, comment j'avais réussi après tant d'années à cacher à mes compagnons de tous les jours mon nom et mon histoire véritables. La terrible leçon que Burch m'avait donnée m'avait à jamais convaincu du danger et de l'inutilité de prétendre que j'étais un homme libre. Il était impossible qu'aucun esclave puisse venir à mon aide, alors que, d'un autre côté, il était fort possible qu'ils me fassent découvrir. Si l'on songe que pendant douze ans je n'ai

pensé qu'à la manière dont je pourrais m'échapper, on ne sera pas surpris que j'aie sans cesse été sur mes gardes. Cela aurait été une folie de ma part que de proclamer mon droit à la liberté. Edwin Epps était un être que les droits ou les malheurs des Noirs laissaient absolument indifférent; il était complètement dépourvu d'aucun sens naturel de la justice, ce que je n'ignorais pas. Il était donc essentiel, au regard non seulement de mes espoirs de délivrance, mais également des quelques prérogatives dont je pouvais bénéficier, de lui cacher l'histoire de ma vie.

Le samedi qui suivit notre entrevue au bord de l'eau, Bass se rendit à Marksville. Comme le lendemain était un dimanche, il le passa dans sa chambre à écrire des lettres. Il en adressa une au receveur des douanes de New York, une autre au juge Marvin et une troisième à MM. Parker et Perry. C'est grâce à cette dernière que j'ai été libéré. Bass signa de mon vrai nom, mais il indiqua dans un post-scriptum que je n'étais pas l'auteur de la lettre. Le ton de cette lettre montre qu'il se considérait lui-même comme engagé dans une entreprise dangereuse, et qu'il ne risquait pas moins que sa vie s'il était découvert. Je ne vis pas la lettre avant qu'elle ait été envoyée mais j'en ai obtenu depuis une copie:

Bayou Bœuf 15 août 1852

M. WILLIAM PERRY ET M. CEPHAS PARKER

Messieurs,

Cela fait bien longtemps que je ne vous ai vus et j'ignore où vous êtes; aussi est-ce avec incertitude que je vous écris, mais j'ai pour excuse l'urgence du cas.

Comme vous le savez, je suis né libre, de l'autre côté de la rive où vous êtes et je suis bien certain que vous vous souvenez de moi. Or maintenant, je suis esclave ici. J'aimerais que vous m'obteniez un

certificat de liberté et que vous me l'envoyiez à Marksville, Louisiane, Paroisse d'Avoyelles.

Votre dévoué,  
Solomon Northup

Voici comment je suis devenu esclave: J'ai été pris de malaises à Washington et je suis demeuré inconscient pendant quelque temps. Quand je suis revenu à moi, on m'avait volé mon certificat de liberté et enchaîné. Jusqu'à maintenant, je n'avais trouvé personne qui veuille écrire pour moi; et celui qui écrit cette lettre à ma place risque sa vie en cas de découverte.

Cette lettre, à l'exception du post-scriptum, a été reproduite dans un ouvrage récemment paru, et qui fait allusion à ma propre histoire: *A Key to Uncle Tom's Cabin*<sup>1</sup>. Les noms de ceux auxquels elle était adressé n'ont pas été copiés correctement et sans doute s'agit-il d'une erreur typographique. Quoi qu'il en soit, on verra bientôt que c'est au post-scriptum bien plus qu'au contenu même de la missive que je dois ma libération.

Lorsque Bass revint de Marksville il m'apprit ce qu'il avait fait. Nous continuâmes à nous rencontrer de nuit, évitant de nous parler durant la journée, sauf quand le travail nous y obligeait. Pour autant qu'il pouvait l'affirmer, la lettre prendrait deux semaines pour arriver à Saratoga et il fallait compter le même délai pour la réponse. Nous en concluâmes que dans six semaines au plus tard, nous devions recevoir une réponse, si nous en recevions jamais une.

Au bout de quatre semaines, Bass retourna à Marksville, mais aucune réponse n'était arrivée. J'en fus extrêmement

1. Pour répondre à la polémique suscitée par *La Case de l'Oncle Tom*, Harriet Beecher Stowe écrivit cet ouvrage justificatif. Il fut traduit en français et parut en 1853 sous le titre: *La Clef de la Case de l'Oncle Tom, contenant les faits et les documents originaux sur lesquels le roman est fondé, avec les pièces justificatives.*

déçu. Je me consolai en songeant qu'il ne s'était pas encore écoulé suffisamment de temps, qu'il pouvait y avoir eu des retards et qu'il n'était pas raisonnable d'en espérer une si tôt. Six, sept, huit semaines passèrent; toujours rien. Chaque fois que Bass se rendait à Marksville, j'étais dévoré d'angoisse et je pouvais à peine fermer les yeux jusqu'à son retour. Enfin, la maison de mon maître fut bientôt terminée et le jour approcha où Bass devrait me quitter. La veille de son départ, je cédaï complètement à une crise de désespoir. Je m'étais accroché à lui comme un noyé qui s'accroche à une perche et qui sait que, s'il perd prise, il disparaîtra pour toujours dans les flots. J'avais l'impression de m'enfoncer peu à peu dans les eaux amères de l'esclavage et de tomber dans un abîme sans fond d'où je ne pourrais jamais remonter.

À la vue de ma détresse, le cœur de mon généreux ami et bienfaiteur fut touché de pitié. Il tâcha de me reconforter en me promettant qu'il reviendrait la veille de Noël et que, si d'ici là il ne s'était rien passé de nouveau, nous entreprendrions de nouvelles démarches. Il m'exhorta à m'armer de patience, à compter sur lui pour ne pas relâcher ses efforts, m'assurant de la manière la plus solennelle que ma libération occuperait désormais toutes ses pensées.

En son absence, le temps s'écoulait lentement. J'envisageais l'approche de Noël avec impatience et appréhension et j'étais bien prêt de renoncer à l'espoir de recevoir une réponse. Les lettres avaient pu s'égarer ou ne pas arriver à leur destinataire. Ceux-ci avaient pu mourir; ou bien, engagés dans leurs affaires, ils n'avaient peut-être pas jugé le sort d'un humble et malheureux Noir assez important pour s'en occuper. Toute ma confiance reposait sur Bass. J'avais en lui une telle foi qu'elle suffisait à me redonner courage et à endiguer la vague de découragement qui me submergeait.

Ma situation et mes projets m'absorbaient à tel point que mes compagnons de travail se mirent à le remarquer. Patsey me demanda si j'étais malade, tandis qu'Oncle Abram, Bob et Wiley m'exprimaient fréquemment leur désir de savoir ce qui pouvait bien m'occuper. Mais j'éludais leurs questions par des réponses anodines et gardais pour moi le secret de mes réflexions.



## CHAPITRE XX

Fidèle à sa promesse, la veille de Noël, à la tombée de la nuit, Bass pénétra à cheval dans la cour.

«Comment allez-vous ? lui demanda Epps en lui serrant la main. Heureux de vous voir.»

Il n'aurait sans doute pas été aussi heureux, s'il avait su l'objet de sa visite.

«Pas mal, pas mal, répondit Bass. J'ai du travail sur le bayou, aussi j'ai pensé aller vous voir et passer la nuit chez vous.»

Epps ordonna à un esclave de s'occuper du cheval et, tout en parlant et en riant, ils passèrent dans la maison; non sans que Bass ne m'eût toutefois lancé un regard significatif, comme pour dire: «Pas un mot, nous nous comprenons.» À dix heures du soir, les travaux de la journée étant terminés, j'entrai dans la cabane. À cette époque, Oncle Abram et Bob l'occupaient avec moi. Je m'allongeai et fis semblant de dormir. Lorsque mes compagnons furent plongés dans un profond sommeil, je me faufilai jusqu'à la porte et sortis pour guetter un signe de Bass. Je restai là jusqu'après minuit, mais je ne vis ni n'entendis rien. Je soupçonnai alors qu'il n'avait pas osé quitter la maison de peur d'attirer l'attention et estimai – avec raison d'ailleurs – qu'il se lèverait plus tôt que d'habitude et en profiterait pour me voir avant qu'Epps ne fût debout. Aussi, au matin, je réveillai Oncle Abram, une heure plus tôt, et l'envoyai faire du feu dans la maison, ce qui, en cette époque de l'année, faisait partie de ses attributions.

Je donnai également une violente secousse à Bob, lui demandant s'il avait l'intention de dormir jusqu'à midi, car le maître serait levé avant qu'il ait nourri les mules. Comme il savait

quelle conséquence pouvait avoir un pareil incident, il sauta sur ses pieds et fut dans le pré en un clin d'œil.

Quelques instants après, quand ils furent tous partis, Bass se glissa dans la cabane.

«Toujours pas de lettre, Platt, me dit-il.»

Cette nouvelle me laissa atterré.

«Oh, je vous en prie Maître Bass, écrivez à nouveau, répondez-je en pleurant. Je vous donnerai les noms de beaucoup d'autres gens que je connais. Ils ne sont sûrement pas tous morts. Il y en a sûrement un qui aura pitié de moi.

– Inutile, répliqua Bass, inutile. J'y ai réfléchi. Je crains que le receveur de Marksville ne se doute de quelque chose, à force de me voir dans son bureau. C'est trop aléatoire; trop dangereux.

– Alors, tout est perdu, m'exclamai-je. Oh, mon Dieu, comment pourrai-je finir mes jours ici !

– Tu ne les finiras pas ici, dit-il, à moins que tu ne meures dans les jours qui viennent. J'ai retourné le problème dans tous les sens et j'en suis arrivé à ceci: il n'y a qu'une façon de t'en sortir et elle est bien meilleure et beaucoup plus sûre que celle qui consiste à écrire des lettres. J'ai du travail, que je devrais avoir terminé en mars ou en avril. Je disposerai à ce moment d'une importante somme d'argent, et alors, Platt, j'irai moi-même à Saratoga.»

Je pus à peine en croire mes oreilles. Mais il m'assura, d'une manière qui ne pouvait laisser aucun doute sur la sincérité de ses intentions, que s'il était encore en vie au printemps, il ferait le voyage.

«J'ai passé trop de temps dans cette région. Je pourrais aussi bien être ailleurs. Et de plus, cela fait longtemps que je songe à aller revoir l'endroit où je suis né. Je suis las de l'esclavage, tout autant que toi. Si je réussis à te faire partir d'ici, ce sera une bonne action dont je me souviendrai toute ma vie. Et je réussirai, Platt; j'y suis bien décidé. Maintenant, voici ce que

je veux que tu fasses. Epps ne va pas tarder à se lever et il ne serait pas bon qu'il nous trouve ensemble. Pense à tous les gens que tu as connus autrefois à Saratoga, à Sandy Hill et dans les environs. J'inventerai une excuse pour revenir dans le courant de l'hiver, et j'écrirai les noms. Ainsi, je saurai qui aller voir dans le Nord. Pense à tous ceux que tu pourras. Courage ! Ne te laisse pas abattre. Je suis avec toi, à la vie et à la mort. Au revoir. Dieu te bénisse», et, sur ces mots, il quitta rapidement la cabane et rentra dans la grande maison.

Ce matin-là, c'était Noël, le plus beau jour de l'année pour un esclave. Un matin où il n'avait pas besoin de courir au champ, avec sa calebasse et son sac à coton; où la joie rayonnait dans ses yeux et l'habitait tout entier: le temps des fêtes et de la danse, un temps où les champs de canne et de coton resteraient déserts. Ce jour-là, on endosserait ses beaux habits, on sortirait son ruban rouge; il y aurait des retrouvailles, de la gaieté et des rires, et des allées et venues. C'était un jour de *liberté* pour les enfants de l'esclavage. Aussi étaient-ils joyeux et contents.

Après le petit déjeuner, Epps et Bass flânèrent dans la cour, discutant du prix du coton et d'autres sujets variés.

«Où est-ce que vos nègres passent Noël ? demanda Bass.

– Platt va aujourd'hui chez Tanner. Il est très demandé avec son violon. On le veut chez Marshall lundi et M<sup>lle</sup> Mary McCoy, de la vieille plantation Norwood, m'a envoyé un mot pour qu'il aille jouer mardi pour ses nègres.

– C'est un garçon dégourdi, pas vrai ? Platt, viens ici, ajouta-t-il, en me regardant comme s'il n'avait jamais pensé à faire attention à moi.

– Oui, répondit Epps en me prenant le bras et en le tâtant, tout ça fonctionne à merveille. C'est le garçon du bayou qui vaut le plus cher. En parfaite santé, et rien à craindre pour les mauvais tours. Fichtre, il n'est pas comme les autres nègres;

ne leur ressemble pas... n'agit pas comme eux. On m'en a offert dix-sept cents dollars la semaine dernière.

– Et vous ne les avez pas pris ? interrogea Bass, l'air surpris.

– Les prendre ? Ça non. Pas de danger. C'est un vrai génie ; il est capable de faire un arc de charrue, un brancard... ou n'importe quoi d'autre, aussi bien que vous. Marshall voulait le parier contre un de ses Noirs, mais je lui ai dit que le Diable l'aurait avant.

– Je ne vois pas ce qu'il a de si remarquable, observa Bass.

– Tenez, palpez-le donc un peu, répliqua Epps. Vous n'aurez pas souvent l'occasion d'en voir d'aussi ferme. Le lascar a la peau sensible, et il ne supporte pas le fouet aussi bien que les autres, mais il a du muscle, pas d'erreur.»

Bass me palpa, m'obligea à me tourner et se livra à un examen attentif. Epps ne cessait de lui vanter mes qualités. Mais comme son visiteur ne semblait guère y prêter d'attention, la conversation tourna court. Bass ne tarda pas à repartir. Il quitta la cour au trot, non sans m'avoir lancé un rapide clin d'œil.

Après mon départ, on me remit un laissez-passer pour aller chez Tanner – non pas le Peter Tanner dont j'ai déjà parlé, mais un membre de sa famille. Je passai la journée et une partie de la nuit à jouer du violon et restai le jour suivant, qui était un dimanche, dans ma cabane. Le lundi, je traversai le bayou pour me rendre chez Douglas Marshall, avec tous les esclaves d'Epps, et le mardi je pris le chemin de la vieille plantation Norwood, la troisième au-dessus de chez Marshall, du même côté de la rivière.

Ces terres appartiennent aujourd'hui à M<sup>lle</sup> Mary McCoy, une charmante jeune fille d'une vingtaine d'années, la fierté et la gloire du Bayou Bœuf. Elle possède une centaine d'ouvriers, sans compter un grand nombre de domestiques, de garçons d'écurie et de jeunes enfants. Son beau-frère, qui habite la plantation voisine, lui sert d'homme d'affaire. Tous ses esclaves

l'adorent et ils ont de quoi se féliciter d'être tombés entre des mains aussi douces. Dans aucun autre endroit du bayou on ne donne de telles fêtes, ni de telles réjouissances. Et c'est là surtout qu'à des milles à la ronde, jeunes et vieux aiment à venir se délasser; car nulle part ailleurs ils ne peuvent trouver de banquets aussi savoureux; nulle part ailleurs ils ne peuvent entendre une voix aussi gentille leur parler. Personne n'est aussi charmant, personne n'occupe une place aussi grande dans le cœur de milliers d'esclaves, que la jeune Madame McCoy, la maîtresse orpheline de la vieille plantation Norwood.

En arrivant chez elle, je trouvai deux ou trois cents personnes assemblées. La table avait été dressée dans un long bâtiment qu'elle avait fait spécialement construire pour permettre à ses esclaves de danser. La table s'ornait de toutes les variétés d'aliments que produisait le pays et c'est avec une acclamation générale que l'on consacra ce repas comme le plus extraordinaire qu'on ait jamais vu. Dindes, porcs, poulets, canards rôtis, toutes sortes de viandes, cuites, bouillies, grillées formaient une rangée sur toute la longueur de la table, tandis que dans les espaces laissés libres s'empilaient tartes, gelées, glaces, une foison de pâtisseries. La jeune maîtresse déambulait autour de la table; elle souriait, disait un mot gentil à chacun et semblait prendre un grand plaisir à tout ce qui se passait.

Quand le repas fut terminé, on repoussa les tables pour faire de la place aux danseurs. J'accordai mon violon et commençai à jouer un air entraînant. Tandis que certains s'avançaient pour exécuter une contredanse, d'autres tapaient des mains et entonnaient leurs simples mais mélodieuses chansons, emplissant la grande pièce de musique, d'éclats de voix et de claquements de pieds.

Dans le courant de la soirée, la maîtresse revint. Elle se tint contre la porte, un long moment, pour nous contempler. Elle était magnifiquement vêtue. Ses cheveux et ses yeux noirs

contrastaient violemment avec sa peau claire et délicate. Sa forme, mince, n'en était pas moins imposante et son attitude formait un mélange de grâce et de dignité naturelles. Tandis qu'elle se tenait là, dans ses somptueux vêtements, son visage illuminé par la joie, je me dis que jamais je n'avais vu de créature aussi belle. Si je m'attarde avec plaisir sur la description de cette ravissante et douce personne, c'est non seulement à cause des sentiments d'admiration et de reconnaissance qu'elle a pu m'inspirer, mais aussi pour faire comprendre au lecteur que tous les propriétaires d'esclaves du Bayou Bœuf ne sont pas comme Epps, Tibeats ou Jim Burns. Parfois, mais la chose est naturellement rare, il arrive qu'on découvre un brave homme comme William Ford ou un ange de bonté comme la jeune Madame McCoy.

Mardi termina les trois jours de liberté qu'Epps nous accordait annuellement. Sur le chemin du retour, le mercredi matin, tandis que je passai devant la plantation de William Pierce, celui-ci me héla. Il me dit que William Varnell lui avait apporté un mot, dans lequel Epps lui accordait la permission de me retenir ce soir-là, afin que je joue pour ses esclaves. C'était la dernière fois que je devais assister à une danse d'esclaves sur les rives du Bayou Bœuf. La fête se prolongea jusqu'au lever du jour, après quoi je repris le chemin de la maison de mon maître, quelque peu fatigué par le manque de repos, mais heureux de la menue monnaie que j'avais en poche et que les Blancs, auxquels mon exécution avait plu, m'avaient donné.

Le samedi matin, pour la première fois depuis des années, je dormis trop longtemps. J'avais peur, en sortant de la cabane, de m'apercevoir que les esclaves étaient déjà dans le champ. Ils m'avaient devancé d'une quinzaine de minutes. Laissant là mon repas et ma calebasse, je courus après eux aussi vite que je le pus. Le soleil n'était pas encore levé, mais Epps, qui se trouvait sur la véranda, me cria que c'était bien une heure pour aller travailler.

En déployant tous mes efforts, j'eus terminé ma rangée avant qu'il soit dehors après avoir pris son petit déjeuner. Cependant, ceci ne pouvait excuser un lever tardif. Il m'ordonna de me déshabiller et de m'allonger par terre et m'asséna dix ou quinze coups de fouet. Après quoi il me demanda si, maintenant, je pensais pouvoir me lever quelquefois le matin. Je lui répondis, d'une manière tout à fait affirmative, que j'en étais convaincu et, le dos cuisant, je retournai à mon travail.

Le jour suivant, qui était un dimanche, mes pensées allèrent à Bass et aux chances dont dépendait sa réussite. La vie est pleine d'incertitudes, me disais-je; s'il est dans la volonté de Dieu qu'il meure, voilà qui mettra un arrêt définitif à mes projets de délivrance et à tous mes espoirs de bonheur en ce monde. Mon dos endolori n'était sans doute pas fait pour me réjouir outre mesure. Je passai la journée entière abattu et découragé. Et, lorsque le soir venu, je m'étendis sur ma planche, un tel poids de chagrin écrasait mon cœur que je le crus prêt à éclater.

Le lundi matin, 3 janvier 1853, nous nous rendîmes dans les champs de bonne heure. C'était un jour gris et froid, comme on en voit rarement dans cette région. Nous marchions, moi devant, Oncle Abram derrière, Bob, Patsey et Wiley après lui, nos sacs à coton passés autour du cou. Epps se trouva (chose rarissime) à sortir ce matin-là sans son fouet. Il jura, dans des termes qui auraient fait rougir un flibustier, que nous étions à ne rien faire. Bob s'aventura jusqu'à dire qu'il avait les doigts tellement engourdis par le froid qu'il n'arrivait pas à cueillir le coton plus vite. Epps se maudit de ne pas avoir apporté son fouet. Il ajouta que lorsqu'il ressortirait, ce serait pour nous réchauffer de la belle manière; et certes nous aurions tous encore plus chaud que dans ce royaume torride, où je veux croire certains jours qu'il finira lui-même par aller.

Sur ces expressions de ferveur, il nous quitta. Lorsque nous fûmes hors de portée, nous commençâmes à discuter entre nous. Chacun disait combien il était dur d'être obligé de travailler avec des doigts gourds et parlait du maître et de son extravagance, tout cela en termes généralement peu flatteurs. Notre conversation fut brusquement interrompue par l'arrivée d'un attelage qui passa rapidement en direction de la maison. En levant la tête, nous aperçûmes deux hommes qui se dirigeaient vers nous à travers le champ de coton.

Maintenant que j'en suis arrivé à ce point de mon récit où je n'ai plus qu'une heure à passer dans le Bayou Bœuf, maintenant que j'en ai terminé avec ma dernière cueillette du coton et que je suis sur le point de faire mes adieux à Maître Epps, il me faut prier le lecteur de revenir avec moi jusqu'au mois d'août et de suivre la lettre de Bass durant son long voyage jusqu'à Saratoga. Il apprendra l'effet qu'elle produisit et verra que, tandis que je me désespérais dans la cabane d'esclave d'Edwin Epps, grâce à l'amitié de Bass et à la générosité de la Providence, tout concourait à ma libération.

## CHAPITRE XXI

La lettre que Bass avait adressée à Parker et à Perry et qu'il avait déposée au bureau de poste de Marksville le 15 août 1852, arriva à Saratoga dans la première quinzaine de septembre. Quelque temps auparavant, Anne était allée habiter à Glens Falls, dans le comté de Warren, où on l'avait engagée pour faire la cuisine à l'Hôtel Carpenter. Elle restait à la maison, s'occupant des enfants et ne sortant que lorsque son travail l'appelait à l'hôtel.

Dès qu'ils eurent reçu la lettre, MM. Parker et Perry la transmirent à Anne. Les enfants, l'ayant lue, en furent tout bouleversés. Ils décidèrent de se rendre aussitôt à Sandy Hill, pour y consulter Henry B. Northup et obtenir de lui conseils et assistance.

Ce dernier, après examen, découvrit parmi les lois de l'État un décret réclamant la libération des citoyens libres. Ce décret avait été voté le 14 mai 1840; il s'intitule: «Décret destiné à protéger plus efficacement les citoyens libres contre le danger d'être kidnappé et réduit en esclavage.» Il stipule qu'il est du devoir du Gouverneur, sur réception d'une information satisfaisante prouvant qu'un citoyen de cet État est retenu illégalement dans un autre État ou Territoire des États-Unis sous l'allégation qu'il s'agit d'un esclave et que sa couleur et les règlements en vigueur permettent de le considérer comme tel, de prendre les mesures qu'il jugera nécessaires pour que cette personne retrouve sa liberté. À cette fin, il est autorisé à nommer et à employer un agent et à lui fournir les papiers et indications nécessaires à l'accomplissement de sa mission. L'agent ainsi nommé devra rassembler les preuves attestant

que cette personne a droit à la liberté; il pourra effectuer tout voyage, prendre toute mesure, engager toute procédure légale, etc., que nécessitera le retour d'une telle personne dans cet État et débitera le trésor public des frais qu'il aura encourus en mettant ce décret à exécution.

Il était donc nécessaire d'établir deux faits: premièrement que j'étais un citoyen libre de New York; secondement, que j'avais été maintenu illégalement en servitude. Le premier point ne présentait aucune difficulté, les plus anciens habitants de la région étant tous prêts à l'attester. Le second reposait entièrement sur la lettre à Parker et Perry, écrite par une main inconnue, et sur celle rédigée à bord du brick *Orleans* et qui, malheureusement, avait été égarée ou perdue.

Un mémoire à l'intention de son excellence le Gouverneur Hunt fut préparé; on y exposait les faits les plus importants: mon statut de citoyen libre, mon mariage, mon départ pour Washington, l'envoi des lettres, etc. Anne signa et vérifia elle-même ce mémoire. On y joignit plusieurs témoignages de citoyens éminents de Sandy Hill et de Ford Edward corroborant ces faits, ainsi qu'une requête signée par diverses personnalités, afin qu'Henry B. Northup fût nommé agent exécuteur du décret.

Son excellence prit un vif intérêt à la lecture du mémoire et des témoignages et, le 23 novembre 1852, il nommait Monsieur Henry B. Northup, «agent légal, disposant des pleins pouvoirs pour procéder à ma libération».

Ses obligations professionnelles et politiques contraignirent M. Northup à retarder son départ jusqu'en décembre. Enfin, le 14 de ce mois, il quitta Sandy Hill pour se rendre à Washington.

Après avoir entendu l'exposé des faits et examiné son mandat, ainsi que les copies certifiées du mémoire et des témoignages, l'Honorable Pierre Soule, sénateur de Louisiane, l'Honorable M. Conrad, secrétaire au département de la guerre,

et le juge Nelson, de la Cour suprême des États-Unis, lui remirent des lettres destinées à des personnalités de la Louisiane, lettres dans lesquelles ils les pressaient de lui accorder leur aide dans l'accomplissement de sa mission.

Le sénateur Soule, que l'affaire intéressait au premier chef, déclara dans des termes énergiques qu'il était du devoir et de l'intérêt de tous les planteurs de l'État d'aider à la restauration de ma liberté et qu'il était convaincu que l'honneur et la justice qui régnaient dans le cœur de chaque citoyen le porteraient à embrasser immédiatement mon parti. Nanti de ces précieuses lettres, M. Northup retourna à Baltimore et de là se rendit à Pittsburgh. Il était à l'origine dans son dessein, comme lui avaient conseillé de le faire des amis de Washington, d'aller directement à La Nouvelle-Orléans afin de consulter les autorités locales. Mais heureusement, arrivé à l'embouchure de la rivière Rouge, il changea d'idée. Aurait-il continué dans cette direction, qu'il aurait manqué Bass, auquel cas ses recherches seraient probablement demeurées infructueuses.

Il prit place sur le premier steamer qui arrivait et poursuivit son voyage en remontant la rivière Rouge, traversant ainsi une vaste région couverte de forêts sauvages et de marais impénétrables et à peu près privée d'habitants. Vers les neuf heures du matin, le 1<sup>er</sup> janvier 1853, il débarqua à Marksville et se rendit aussitôt à Marksville Court House, un petit village à quatre milles à l'intérieur des terres.

Partant du fait que la lettre à MM. Parker et Perry portait le cachet de Marksville, il en déduisit que je devais me trouver à cet endroit ou dans son voisinage immédiat. En arrivant en ville, il commença par aller voir l'Honorable John P. Waddill, homme de loi distingué, mais aussi esprit noble et intelligent, auquel il exposa le but de sa mission. Après avoir pris connaissance des documents qui lui étaient présentés et entendu dans quelles circonstances j'avais été emmené en captivité, M. Waddill offrit

immédiatement ses services. Il avait en commun, avec d'autres natures élevées, l'horreur des kidnappeurs. Cette horreur ne venait pas seulement du fait que les droits de propriété de ses administrés et clients, sur lesquels reposait la plupart de leurs biens, dépendaient de la bonne foi avec laquelle étaient passées les transactions d'esclaves; mais c'était un homme dans le cœur duquel de tels exemples d'injustice suscitaient des sentiments d'indignation.

Marksville, bien qu'elle occupe une position importante sur la carte de la Louisiane et qu'elle s'orne d'impressionnantes italiques, n'est en fait qu'un hameau insignifiant. À part la taverne tenue par un joyeux drille, le Palais de justice, où, entre les sessions, paissent pêle-mêle vaches et porcs, et une haute potence, dont la corde inutile se balance dans les airs, elle est de peu d'intérêt pour un étranger.

M. Waddill n'avait jamais entendu prononcer le nom de Solomon Northup, mais il était certain qu'au cas où il existerait un esclave de ce nom à Marksville ou dans les environs, Tom, son serviteur noir, le connaîtrait. On fit donc venir Tom, mais, dans tout le cercle de ses connaissances, il ne se trouva aucun Northup.

La lettre portait la mention Bayou Bœuf. On finit donc par en conclure que c'était là qu'il fallait me chercher. Mais la difficulté n'était pas des moindres. En effet, le Bayou Bœuf désigne une portion du pays qui s'étend sur cinquante à cent milles de chaque côté de cette rivière. L'exceptionnelle fertilité du sol ayant attiré sur ses bords un grand nombre de planteurs, les esclaves s'y comptent par milliers. L'information donnée par la lettre était donc si vague qu'elle défait toute tentative de recherche. Toutefois, il fut finalement décidé qu'Henry B. Northup et le propre frère de Waddill, qui étudiait le droit dans le cabinet de celui-ci, gagneraient le bayou et remonteraient une rive pour redescendre par l'autre en s'arrêtant à chaque

plantation. M. Waddill leur offrit d'utiliser son attelage et il fut arrangé qu'ils partiraient tôt dans la matinée du lundi.

Selon toute probabilité, ce voyage ne pouvait aboutir qu'à un échec. Il leur était en effet impossible d'aller examiner dans chaque plantation les équipes au travail. D'autre part, ils ignoraient qu'on ne me connaissait que sous le nom de Platt; quand bien même ils auraient interrogé Epps en personne, celui-ci n'aurait eu aucun mal à leur démontrer qu'il n'avait jamais entendu parler de Solomon Northup.

Toutefois, la décision étant prise, il n'y avait plus qu'à passer le dimanche en attendant le départ. Dans le courant de l'après-midi, la conversation entre MM. Northup et Waddill finit par tourner autour de la politique dans l'État de New York.

«J'arrive à peine à saisir quelles sont les distinctions et nuances qui opposent les partis politiques de votre État, observa M. Waddill. J'ai bien lu un certain nombre de choses sur les modérés et les radicaux, les Hunkers et les Bamburners, les Woolly-Heads et les Silver-Grays<sup>1</sup>, mais je suis incapable de comprendre quelles sont leurs différences exactes. Expliquez-moi, je vous en prie.»

M. Northup bourra sa pipe, se lança dans un exposé détaillé des origines des différentes tendances et conclut en disant qu'il existait dans l'État de New York un autre parti, connu sous le nom de Free-Soilers ou abolitionnistes.

«Je suppose que vous n'en avez jamais vu un seul dans cette partie du pays?» fit remarquer M. Northup.

– Jamais; sauf un, répondit Waddill en riant. Nous en avons un à Marksville, un individu excentrique, qui prêche l'abolitionnisme avec autant de véhémence que n'importe quel fanatique du Nord. C'est un homme généreux et inoffensif, mais il faut toujours qu'il prenne le contre-pied de ce que l'on dit.

1. Tendances du parti démocrate qui, en 1845, s'opposaient à l'extension de l'esclavage.

Nous avons avec lui une excellente source de divertissement. C'est un bon ouvrier, absolument indispensable dans une communauté telle que la nôtre. Il est charpentier. Son nom est Bass.»

Les excentricités de Bass continuèrent à alimenter cette conversation bon enfant, lorsque tout à coup Waddill tomba dans une profonde réflexion et demanda à revoir la mystérieuse lettre.

«Attendez... a-t-t-e-n-d-e-z ! répéta-t-il pour lui-même en parcourant la lettre des yeux. “Bayou Bœuf, 15 août.” 15 août... c'est ce qu'indique le cachet de la poste. “Celui qui écrit cette lettre à ma place...” Où est-ce que Bass a travaillé l'été dernier ? » demanda-t-il soudain en se tournant vers son frère.

Celui-ci fut incapable de répondre, mais quittant le bureau, il revint bientôt avec l'information suivante :

«Bass a travaillé quelque part du côté du Bayou Bœuf.»

«Voilà l'homme qui peut tout nous dire sur Solomon Northup ! » s'exclama Waddill en abattant sa main sur la table.

On se mit immédiatement à la recherche de Bass, mais celui-ci demeura introuvable. Après enquête, il apparut qu'il se trouvait au débarcadère le long de la rivière Rouge. Northup et le jeune Waddill eurent tôt fait de franchir les quelques milles qui les séparaient de l'endroit. À leur arrivée, ils trouvèrent Bass, qui s'apprêtait à s'absenter pour une quinzaine de jours. Northup lui fut présenté; celui-ci sollicita la faveur d'avoir un instant d'entretien en tête-à-tête. Ils marchèrent ensemble en direction de la rivière, où ils eurent la conversation suivante :

«M. Bass, dit Northup, permettez-moi de vous demander si vous étiez à Bayou Bœuf en août dernier ?

– Oui, Monsieur, j'y étais.

– De cet endroit, avez-vous écrit une lettre à plusieurs personnes de Saratoga Springs, de la part d'un homme de couleur ?

– Excusez-moi, Monsieur, mais je vous répondrai que ce n'est pas votre affaire.»

Et s'arrêtant, il jeta à son interlocuteur un regard inquisiteur.

«J'ai peut-être été un peu brusque, Monsieur Bass; et je vous en demande pardon; mais je suis venu de l'État de New York pour exécuter le dessein que poursuivait l'auteur d'une lettre datée du 15 août et postée à Marksville. Différentes circonstances m'ont conduit à penser que vous étiez peut-être l'auteur en question. Je suis à la recherche de Solomon Northup. Si vous le connaissez, je vous demande de me dire franchement où il se trouve et je vous promets de ne divulguer aucune des informations que vous pourriez me donner, si c'est ce que vous souhaitez.»

Pendant un long moment, Bass fixa son interlocuteur dans les yeux, sans desserrer les lèvres. Il semblait soupçonner qu'on voulût lui tendre un piège. Finalement, il déclara d'une voix posée:

«Je n'ai rien fait dont j'aie à rougir. C'est bien moi qui ai écrit la lettre. Si vous êtes venu pour délivrer Solomon Northup, je suis content de vous voir.

– Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois et où est-il? demanda Northup.

– La dernière fois que je l'ai vu, c'était à Noël, il y a aujourd'hui une semaine. Il était l'esclave d'Edwin Epps, un planteur du Bayou Bœuf, tout près d'Holmesville. Personne ne le connaît sous le nom de Solomon Northup; on l'appelle Platt.»

Le secret était levé, le mystère éclairci. Au milieu des profondes ténèbres, à travers l'obscurité sinistre dans laquelle j'avais marché pendant douze ans, avait jailli l'étincelle qui devait me ramener à la lumière de la liberté. Toutes les méfiances, toutes les hésitations furent bientôt dissipées, et les deux hommes purent s'entretenir à loisir du sujet qui occupait leurs pensées. Bass lui parla de l'intérêt qu'il avait pour moi, de son intention

d'aller dans le Nord, ajoutant qu'il était décidé, dans la mesure de ses moyens, à obtenir mon affranchissement. Il décrivit la manière dont nous nous étions connus et nos rencontres ultérieures et écouta avec beaucoup de curiosité l'histoire de ma famille et des premières années de ma vie. Avant de partir, Bass prit un morceau de papier et, avec une craie rouge, traça une carte du bayou en indiquant la plantation d'Epps et le plus court chemin pour s'y rendre.

Northup et son jeune compagnon retournèrent à Marksville, où il fut décidé d'entamer les procédures judiciaires nécessaires à l'établissement de mon droit à la liberté. Je fus constitué partie plaignante, M. Northup figurant comme mon défenseur et Edwin Epps comme accusé. On décida de procéder comme dans le cas d'un litige foncier, en donnant ordre au shérif de la paroisse de me garder sous séquestre jusqu'à ce que la cour ait pris une décision. Mais, le temps que les papiers fussent établis en bonne et due forme, il était minuit, et l'on ne pouvait plus obtenir la signature, pourtant indispensable, du juge, qui habitait à quelque distance de la ville. Les choses furent donc remises au lundi matin.

Tout sembla, apparemment, se dérouler à merveille, jusqu'au dimanche matin où Waddill alla trouver Northup dans sa chambre pour lui dire qu'il s'attendait à des difficultés imprévues. Bass avait soudain pris peur. Il avait laissé ses affaires entre les mains d'une personne au débarcadère, l'avertissant qu'il avait l'intention de quitter l'État. Cette personne avait dû en partie trahir la confiance qu'on avait mise en elle, car le bruit s'était répandu en ville que l'inconnu qui se trouvait à l'hôtel, et qu'on avait vu en compagnie de l'avocat Waddill, était à la recherche d'un des esclaves du vieil Epps. Epps était connu à Marksville. Il y faisait de fréquentes visites, et la crainte que nourrissait le conseiller de M. Northup était qu'on l'ait

averti pendant la nuit et qu'on lui ait offert la possibilité de me cacher avant l'arrivée du shérif.

Cette inquiétude eut pour effet d'accélérer considérablement les choses. On demanda au shérif, qui vivait en dehors de la ville, de se tenir prêt pour minuit passé et on informa le juge qu'on passerait le voir à ce moment-là. Il est juste de dire que les autorités de Marksville firent tout ce qu'elles purent pour prêter leur concours.

Il était plus de minuit et le juge avait donné sa signature, quand un attelage conduit par le fils du propriétaire quitta rapidement Marksville et prit la route du Bayou Bœuf. À son bord se trouvaient M. Northup et le shérif.

L'hypothèse selon laquelle Epps contesterait mon droit à la liberté suggéra à M. Northup que le témoignage du shérif assistant à notre première rencontre pourrait revêtir une certaine importance lors du procès. Aussi fut-il décidé durant le parcours qu'avant de me laisser parler à M. Northup, le shérif me poserait un certain nombre de questions convenues à l'avance, concernant le prénom de mes enfants, le nom de jeune fille de ma femme, les endroits que je connaissais dans le Nord, et ainsi de suite. Si mes réponses se révélaient conformes aux renseignements qu'il possédait, la preuve serait faite et son témoignage apparaîtrait comme concluant.

Epps venait de quitter le champ en nous laissant avec la promesse consolante qu'il n'allait pas tarder à revenir pour nous réchauffer, lorsqu'ils arrivèrent enfin en vue de la plantation, nous trouvant au travail. Northup et le shérif mirent pied à terre. Puis ils ordonnèrent au conducteur de continuer jusqu'à la grande maison et ils lui recommandèrent de ne révéler à personne le but de leur visite, et cela jusqu'à ce qu'ils l'aient rejoint. Après quoi ils firent demi-tour, laissèrent la grand-route et s'engagèrent dans le champ de coton. Nous les vîmes se diriger vers nous, à quelques mètres l'un derrière l'autre.

Spectacle étrange et tout à fait inhabituel que ces hommes blancs s'avançant dans notre direction, surtout à cette heure matinale; aussi Oncle Abram et Patsey ne purent-ils retenir leur étonnement. Le shérif marcha vers Bob et lui demanda:

«Où est le garçon qu'on appelle Platt?»

– Là-bas, Maît'», répondit Bob en ôtant vivement son chapeau et en pointant son doigt vers moi.

Je me demandai ce qu'il pouvait bien me vouloir et, me retournant, je le regardai s'approcher, jusqu'à ce qu'il fût à quelques pas seulement. J'avais passé tellement de temps dans cette région du bayou que j'avais fini par en connaître le visage de chaque planteur à des dizaines de milles à la ronde; mais cet homme-là m'était totalement inconnu et j'étais bien certain de ne l'avoir jamais vu auparavant.

«C'est toi, Platt? interrogea-t-il.

– Oui, maître.»

Désignant Northup, qui se trouvait à quelques mètres derrière lui, il demanda:

«Connais-tu cet homme?»

Je regardai dans la direction indiquée; mes yeux s'attardèrent sur la physionomie de l'homme et soudain, un flot d'images jaillit dans mon cerveau; une multitude de visages familiers: Anne et nos chers enfants, mon père mort. Toutes les scènes de mon enfance et de ma jeunesse, tous les amis des jours heureux apparurent et disparurent, et flottant et voltigeant comme des ombres fugitives dans mon imagination, jusqu'à ce qu'enfin le souvenir de l'homme me revînt avec une clarté parfaite et alors, levant mes bras au ciel, je m'écriai, d'une voix que l'excitation du moment rendit plus forte:

«*Henry B. Northup!* Dieu soit loué... Dieu soit loué!»

En un instant, je compris la raison de sa présence ici et je sentis que l'heure de ma délivrance était proche. Je m'élançai vers lui, mais le shérif s'interposa.

«Un moment, dit-il; as-tu un autre nom que Platt ?

– Je m'appelle Solomon Northup, maître.

– As-tu une famille ?

– J'ai une femme et trois enfants.

– Quels sont les noms des enfants ?

– Elizabeth, Margaret et Alonzo.

– Et le nom de jeune fille de ta femme ?

– Anne Hampton.

– Qui vous a mariés ?

– Timothy Eddy, de Fort Edward.

– Où habite cet homme ? Et à nouveau il indiqua Northup qui se tenait toujours à la même place.

– Il habite Sandy Hill, comté de Washington, État de New York.»

Il allait me poser de nouvelles questions, mais à ce moment je le contournai, incapable de me maîtriser plus longtemps. Je saisis les deux mains de mon vieil ami. J'étais incapable de prononcer un mot. Incapable de retenir mes larmes.

«Sol, finit-il par dire, je suis content de te voir.»

J'essayai de trouver une réponse, mais l'émotion m'étreignait à tel point que je restai muet. Les esclaves, bouche-bée et les yeux ronds, fixaient la scène d'un air abasourdi. Pendant dix ans j'avais vécu parmi eux, travaillé dans le même champ, dormi dans la même cabane, supporté les mêmes épreuves, mêlé mes chagrins aux leurs et participé à leurs maigres joies. Et pourtant, jusqu'à cette heure, qui était la dernière que je devais passer parmi eux, aucun n'avait eu le moindre soupçon de mon véritable nom, ni su la plus petite parcelle de mon histoire.

Nous demeurâmes quelques instants sans dire un mot. Je m'accrochai à Northup, le regardant bien en face, avec la crainte de m'éveiller soudain pour m'apercevoir que tout cela n'était qu'un rêve.

«Laisse tomber ce sac, reprit enfin Northup; tes journées de cueilleur de coton sont terminées. Viens avec nous voir l'homme chez qui tu habites.»

Je lui obéis et nous nous dirigeâmes tous trois vers la maison. Lorsque je recouvrai l'usage de la parole, ce fut pour demander si ma famille était toujours en vie. Northup m'apprit qu'il avait vu Anne, Margaret et Elisabeth, très peu de temps auparavant; Alonzo lui aussi se portait bien. Mais je ne pourrais jamais revoir ma mère. Comme je commençais à me remettre de la brusque et violente émotion qui m'avait submergé, je me sentis faible et las, à tel point que j'eus de la difficulté à marcher. Il fallut que le shérif me prenne par le bras et me soutienne, sinon je crois que je serais tombé. Lorsque nous pénétrâmes dans la cour, nous aperçûmes Epps près de la porte d'entrée, en train de discuter avec le conducteur. Ce jeune homme, fidèle aux instructions qu'on lui avait données, s'avérait tout à fait incapable de lui fournir la moindre indication sur ce qui se passait, en dépit de questions répétées. Et Epps, quand nous le rejoignîmes, avait l'air presque aussi étonné que Bob ou Oncle Abram.

Il serra la main du shérif, se fit présenter M. Northup et les invita tous deux à entrer dans la maison, m'ordonnant en même temps d'aller chercher du bois. Il s'écoula un bon moment avant que je réussisse à en couper une brassée, car j'avais perdu, je ne sais comment, la capacité de manier la hache avec précision. Lorsque je revins enfin, la table était couverte de papiers et Northup était en train d'en lire un. Je dus probablement prendre plus de temps qu'il n'en fallait pour mettre les bûches dans le feu. J'entendis les mots: «le dénommé Solomon Northup», «le déposant déclare en outre» et «ce citoyen libre de New York», qui revenaient fréquemment, d'où j'en conclus que le secret que j'avais si longtemps caché à M. et M<sup>me</sup> Epps venait enfin de leur être révélé. Je m'attardais

autant qu'il m'était possible, et j'allais quitter la pièce, quand Epps me demanda soudain:

«Platt, est-ce que tu as déjà vu cet homme ?

– Oui, maître, pour autant que je m'en souviene.

– Où habite-t-il ?

– Dans l'État de New York.

– Et tu as déjà habité là-bas ?

– Oui, maître, c'est là que je suis né et que j'ai grandi.

– Tu serais donc un homme libre. Dans ce cas, maudit nègre, s'écria-t-il, pourquoi est-ce que tu ne me l'as pas dit quand je t'ai acheté ?

– Maître Epps, répondis-je, d'une voix quelque peu différente de celle qu'il avait l'habitude d'entendre, vous n'avez pas pris la peine de me le demander; de plus, j'avais déjà dit à l'un de mes propriétaires, celui qui m'a kidnappé, que j'étais un homme libre, et il a bien failli me fouetter à mort.

– J'ai bien l'impression que quelqu'un a écrit une lettre pour toi. Allons, qui est-ce ?

Je ne répondis pas.

– Je t'ai posé une question: qui est-ce ?

– Je l'ai peut-être écrite moi-même.

– Impossible. Tu n'aurais pas pu aller à la poste de Marksville et être de retour avant le lever du jour.»

Il me répéta qu'il voulait savoir son nom et je lui répétai que je ne lui dirais pas. Il proféra à l'égard de l'homme en question les plus violentes menaces et décrivit de quelle manière, féroce et sanguinaire, il se vengerait de lui, le jour où il lui mettrait la main dessus. S'adressant à M. Northup, il jura que s'il avait su une minute qu'il allait venir, il lui aurait épargné la peine de me ramener jusqu'à New York et qu'il m'aurait expédié dans le marais ou dans quelque autre coin perdu, là où aucun shérif de la terre n'aurait pu me retrouver.

Je sortis dans la cour, et j'allais pousser la porte de la cuisine, quand quelque chose m'atteignit dans le dos. C'était Tante Phœbé, qui venait de derrière la maison avec un plat de pommes de terre. Elle m'en avait lancé une, avec un peu trop de vigueur, afin de me faire comprendre qu'elle avait deux mots à me dire en particulier. S'élançant vers moi, elle me murmura à l'oreille, sans pouvoir contenir son agitation :

« Dieu To' puissant, Platt ! Qu'è-ce t'en dis ? Les deux hommes, là, après toi. Les ai entendu dire à notre Maît' qu't'étais libre... qu't'avais une femme et trois enfants là-bas d'où tu viens. È-ce tu pars avec eux ? Tu s'rais bien bête de pas l'faire... ça s'rait moi qu'j'irais. » Et elle continua sur ce mode, à un rythme accéléré.

À ce moment, Madame Epps fit son entrée dans la cuisine. Elle me parla abondamment et s'étonna que je ne lui eusse pas dit qui j'étais. Elle se répandit en regrets, me fit des compliments et me déclara qu'elle aurait mieux aimé se séparer de n'importe quel autre serviteur de la plantation. Patsey se serait trouvée, ce jour-là, à ma place, que ma maîtresse ne se serait plus sentie de joie. Maintenant il n'y avait plus personne qui sût réparer une chaise ou un meuble, plus personne qui fût d'une utilité quelconque dans la maison, plus personne qui pût lui jouer du violon, et Madame Epps, en cet instant, en était émue jusqu'aux larmes.

Epps avait demandé à Bob de lui amener son cheval de selle. Les esclaves, surmontant leur peur, avaient abandonné leur travail et s'étaient avancés dans la cour. Ils se tenaient embusqués derrière les cabanes, afin qu'Epps ne les vît pas. Ils me firent signe de venir jusqu'à eux et, dévorés de curiosité, excités au plus haut point, ils me submergèrent de questions. Si je pouvais répéter, avec les mêmes accents, les mots dont ils se servirent, si je pouvais peindre leurs gestes et leurs mimiques cela ferait à coup sûr un tableau intéressant. Dans leur esprit,

je m'étais brusquement élevé à des hauteurs infinies, j'étais devenu une créature d'une importance extraordinaire.

Quand on en eut fini avec les formalités et qu'on eut convenu qu'Epps se rendrait à Marksville, Northup et le shérif montèrent dans l'attelage pour retourner en ville. J'allais m'asseoir à côté du conducteur, lorsque le shérif me dit que je devrais bien aller dire au revoir à M. et M<sup>me</sup> Epps. Je courus alors vers la véranda sur laquelle ils se trouvaient et, ôtant mon chapeau, je leur dis :

«Au revoir, maîtresse.

– Au revoir, Platt, répondit gentiment M<sup>me</sup> Epps.

– Au revoir, maître.

– Oh ! toi, saleté de nègre, grommela Epps méchamment, attends un peu avant de te réjouir... tu n'es pas encore parti... je vais m'occuper de ça demain à Marksville !»

Je n'étais qu'un *nègre*, et je le savais, mais je me sentais aussi fort que si j'avais été un blanc, et cela m'aurait été un soulagement si j'avais osé lui donner un coup de pied d'adieu. Tandis que je revenais vers l'attelage, Patsey sortit en courant de derrière une cabane et jeta ses bras autour de mon cou.

«Oh ! Platt, s'écria-t-elle, le visage ruisselant de larmes, tu vas être libre... tu vas t'en aller tout là-bas, où on ne te reverra jamais plus. Tu m'as sauvée de bien des coups de fouet, Platt ; je suis contente que tu sois libre... mais oh ! Mon Dieu, mon Dieu ! qu'est-ce que je vais devenir ?»

Je me dégageai de son étreinte et montai à côté du conducteur. Celui-ci fit claquer son fouet, et nous nous éloignâmes sur la route. Je me retournai et vis Patsey, à moitié couchée sur le sol, qui baissait la tête ; M<sup>me</sup> Epps était sur la véranda ; Oncle Abram, Bob, Wiley et Tante Phœbé se tenaient près du portail et me suivaient des yeux, J'agitai la main, mais l'attelage prit un virage le long du bayou, les dérochant pour toujours à ma vue.

Nous nous arrê tâmes un moment près de la raffinerie de Carey, où un grand nombre d'esclaves étaient au travail, un tel établissement constituant une curiosité pour un homme du Nord. Epps nous dépassa, filant comme une flèche. Il se rendait, comme nous l'apprîmes le lendemain, aux Grands Bois de Pins, pour voir M. Ford, qui m'avait amené dans le pays.

Le mardi 4 janvier, Epps, son avocat, l'honorable H. Taylor, Northup, Waddill, le juge et le shérif d'Avoyelles, et moi-même, nous retrouvâmes dans une salle de Marksville. M. Northup exposa les faits me concernant et présenta son mandat ainsi que les actes l'accompagnant. Le shérif décrivit la rencontre dans le champ de coton. Je fus aussi interrogé très longuement. Enfin, M. Taylor assura son client qu'il était satisfait, et que ce litige n'avait pas été seulement coûteux, mais aussi extrêmement utile. Sous sa direction, un papier fut établi et signé par les différentes parties. Epps reconnaissent mon droit à la liberté et me remettait officiellement entre les mains des autorités de New York. Ce papier, était-il spécifié, serait enregistré par le greffier d'Avoyelles.

Aussitôt après, M. Northup et moi nous rendîmes en toute hâte au port et nous prîmes place sur le premier steamer qui arrivait. Bientôt, nous descendions le cours de la rivière Rouge, ce cours que j'avais remonté, douze ans auparavant, en proie au plus profond désarroi.

## CHAPITRE XXII

Le steamer glissait lentement en direction de La Nouvelle-Orléans. On pensera peut-être que je n'étais pas heureux; que je n'éprouvais aucune difficulté à me retenir de danser sur le pont; que je ne nourrissais aucune reconnaissance à l'égard de l'homme qui avait fait des centaines de milles pour venir me chercher; que je n'allumais pas sa pipe, que je ne guettais pas chacune de ses paroles et que je n'accourais pas au premier signe de lui. Le pensera-t-on, cela n'a aucune importance.

Nous passâmes deux jours à La Nouvelle Orléans. Je fis voir à mon compagnon l'emplacement de la geôle de Freeman et la salle dans laquelle Ford m'avait acheté. Le hasard voulut que nous rencontrions Theophilus dans la rue, mais je ne jugeai pas opportun de refaire connaissance avec lui. Des citoyens respectables nous assurèrent qu'il était devenu un vil et misérable vaurien, un être fini et taré. Nous allâmes également trouver le greffier, M. Genois, auquel le sénateur Soule avait écrit, et nous découvrîmes un homme dont l'honorabilité justifiait amplement la grande réputation. Il nous fournit généreusement une sorte de laissez-passer officiel revêtu de sa signature et du cachet de son service. Cet acte contenant une description physique de ma personne, j'ai jugé qu'il serait peut-être bon d'en insérer ici le contenu:

ÉTAT DE LOUISIANE – VILLE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS:  
SERVICE DU GREFFE, DEUXIÈME CIRCONSCRIPTION.

À TOUS CEUX QUI LIRONT LA PRÉSENTE:

Je certifie que Monsieur Henry B. Northup, du comté de Washington, New York, a produit devant moi la preuve formelle de la liberté de Solomon, un mulâtre, âgé d'environ quarante-deux ans, mesurant un mètre soixante et onze, cheveux crépus, yeux noisettes, lequel est né dans l'État de New York. Que ledit Northup étant sur le point de ramener, à travers les routes du Sud, ledit Solomon jusqu'à son lieu de naissance, je requiers les autorités civiles de laisser passer le susdit Solomon, homme de couleur, sans le molester, en contrepartie de quoi devra se comporter honnêtement et convenablement.

Revêtu de ma signature et du cachet de la ville ce 7 janvier 1853.

*Th. Genois, greffier.*

Le 8, nous arrivâmes par chemin de fer à Lac Ponchartrain et bientôt, en suivant la route habituelle, nous étions à Charleston. Nous avons pris place à bord d'un steamer et payé notre traversée, lorsque M. Northup fut enjoint par un officier des douanes d'expliquer pourquoi il n'avait pas fait inscrire son serviteur. Il lui répondit qu'il n'avait pas de serviteur et qu'il était envoyé par l'État de New York pour ramener à la liberté un citoyen de cet État, en conséquence de quoi, il n'était pas dans son désir, ni même dans son intention d'inscrire qui que ce fût. Enfin, nous fûmes autorisés à poursuivre notre voyage et, après avoir traversé Richmond où j'eus le temps d'entrevoir la geôle de Goodin, nous atteignîmes Washington le 17 janvier 1853.

Nous nous assurâmes que Burch et Radburn habitaient toujours dans cette ville. Après quoi, nous déposâmes aussitôt une plainte, auprès du juge du tribunal de police de Washington, contre James H. Burch, pour kidnapping et vente illégale d'esclave. Celui-ci fut arrêté sur un mandat de M. le juge Goddard; puis il comparut devant le juge Mansel et dut payer une caution de trois mille dollars. Lorsqu'on

l'arrêta, Burch montra une frayeur extrême; avant même de connaître le contenu de la plainte et d'arriver au tribunal de Louisiana Avenue, il demanda à l'officier de police de lui permettre de consulter Benjamin O. Shekels, un marchand d'esclaves installé depuis dix-sept ans et son ancien associé. Ce dernier lui servit de garant.

Le 18 janvier à dix heures, chacune des deux parties se présenta devant le magistrat. Le sénateur Chase, de l'Ohio, l'honorable Orville Clark, de Sandy Hill et M. Northup figuraient au titre d'avocats de la partie plaignante et Joseph H. Bradley à celui d'avocat de l'accusé.

On appela le général Orville Clark. Il déclara sous serment qu'il m'avait connu tout enfant et que j'étais un homme libre et mon père avant moi. M. Northup affirma la même chose, puis il fit un compte rendu de sa mission à Avoyelles.

Ebenezer Radburn fut ensuite cité par la partie plaignante. Il déclara qu'il avait quarante-huit ans, et qu'il connaissait Burch depuis quatorze ans. En 1841, il était gardien de la geôle de Williams et il se souvenait qu'on m'y avait enfermé cette année-là. À ce stade des débats, l'avocat de l'accusé concéda que Burch m'avait gardé dans cette geôle au printemps 1841, après quoi il y eut une suspension de séance.

Le témoin suivant, Benjamin O. Shekels, fut appelé par l'accusé. C'était un gros homme aux traits épais, dont le lecteur pourra se faire une idée assez exacte en lisant la réponse qu'il fit à la première question de l'avocat de la défense. Comme on lui demandait où il était né, il répondit avec une sorte de vulgarité dans la voix:

«Je suis né dans la comté d'Ontario, New York, et je pesais quatorze livres!»

C'était un fameux bébé, ce Benjamin! Il déclara en outre qu'en 1841, il tenait le Steamboat Hotel à Washington et qu'il m'y avait vu durant le printemps. Il allait raconter ce qu'il avait

entendu dire par deux hommes, quand le sénateur Chase éleva l'objection que les propos de tierces personnes constituant des ouï-dire ne pouvaient avoir valeur de preuve. L'objection fut repoussée par le juge et Shekels continua. Il affirma que deux hommes étaient venus à son hôtel. Ils avaient eu une conversation avec Burch et lui avaient dit qu'ils avaient un homme de couleur à vendre. Ils avaient ajouté qu'il venait de Géorgie mais qu'ils ignorait de quel comté et lui avaient raconté toute la vie du garçon, précisant que c'était un briquetier et qu'il jouait du violon. Burch leur avait proposé de l'acheter. Alors les deux hommes étaient sortis et l'avaient ramené avec eux; et Shekels me reconnut comme étant le garçon en question. Il déclara ensuite, avec autant d'aplomb que si c'était la vérité, que je leur avais dit que j'étais né et que j'avais grandi en Géorgie et que l'un des deux hommes était mon maître. J'avais un grand regret d'avoir à le quitter, ce sur quoi le dit avait failli «fondre en larmes»! Néanmoins, j'avais insisté sur le fait qu'il avait le droit de me vendre, et même qu'il devait le faire. La raison que j'avais invoquée, au dire de Shekels, était qu'il «avait joué et fait la bringue»!

Il continua en ces termes, d'après les minutes prises au cours de l'audience:

«Burch interrogea le garçon de la manière habituelle. Il lui dit que s'il l'achetait, il l'enverrait dans le Sud. Le garçon ne fit aucune objection et dit qu'il aimerait y aller. D'après ce que je sais, Burch le paya 650 dollars. J'ignore quel nom on lui donna, mais je ne crois pas que ce fut Solomon. En outre, je ne connais pas le nom des deux hommes. Ils passèrent deux ou trois heures dans mon hôtel, durant lesquelles le garçon joua du violon. L'acte de vente fut signé dans le salon du bar. C'était un formulaire imprimé, rempli par Burch. Jusqu'en 1838, Burch était mon associé. Notre travail consistait à acheter et à vendre des esclaves. Après cela, il devint l'associé de

Theophilus Freeman, de La Nouvelle-Orléans. Burch achetait ici et Freeman vendait là!»

Avant de déposer sous serment, Shekels avait entendu le récit que j'avais fait de mon arrivée à Washington avec Brown et Hamilton et c'est incontestablement la raison pour laquelle il avait parlé de «deux hommes» et dit que j'avais joué du violon. Cette version était entièrement de son cru, et pourtant il se trouva un homme à Washington pour corroborer ses dires.

Benjamin A. Thorn déclara qu'il se trouvait chez Shekels en 1841 et qu'il y avait vu un garçon de couleur jouer du violon.

«Shekels me dit qu'il était à vendre et j'entendis son maître lui confier qu'il était obligé de le faire. D'après moi, le garçon était un esclave. Quand l'argent fut versé, je n'étais pas là. Je ne jurerais pas tout à fait qu'il s'agit du garçon qui se trouve ici. À un moment, le maître fut sur le point d'éclater en sanglots et je crois que le garçon pleura. Cela fait vingt ans que je m'occupe de me procurer et de revendre des esclaves dans le Sud. Quand je ne peux pas le faire, je fais autre chose.»

Je fus ensuite appelé comme témoin, mais une objection ayant été élevée, la cour décida que ma déposition était irrecevable. Et cela pour l'unique raison que j'étais un homme de couleur, ma qualité de citoyen libre de l'État de New York ne m'ayant pas été contestée.

Shekels ayant déclaré qu'il existait un acte de vente, l'accusation invita Burch à le produire devant la cour, attendu qu'une telle pièce permettrait de confirmer le témoignage de Thorn et de Shekels. L'avocat de l'accusé comprit alors la nécessité d'en faire état, ou de fournir à sa place une explication valable. Dans cette dernière perspective, il offrit de citer Burch lui-même comme témoin de sa propre conduite. L'accusation soutint qu'un tel témoignage était illégal, qu'il constituait une infraction à toutes les règles sur les dépositions et qu'en l'acceptant on agirait contre la justice. Malgré cela, la cour

consentit à l'entendre. Il jura sous serment qu'il avait bien établi et signé un tel acte, *mais qu'il l'avait perdu et qu'il ne savait pas ce qu'il était devenu!* Sur quoi on demanda au magistrat d'envoyer un officier de police chez Burch, avec des instructions pour qu'il ramène les registres contenant les actes de vente de l'année 1841. La requête fut accordée et, avant qu'on ait eu le temps de prendre des mesures contraires, l'officier était entré en possession des livres et les avaient déposés devant la cour. On trouva les ventes de l'année 1841, mais, après un examen minutieux, on ne découvrit aucune trace, sous aucun nom, d'une vente me concernant!

Sur son témoignage, la cour considéra comme établi le fait que Burch m'avait acheté en toute innocence, et de bonne foi, en conséquence de quoi elle l'acquitta.

Peu de temps après, Burch et ses acolytes essayèrent de me charger de l'accusation d'avoir tenté avec les deux hommes blancs de l'escroquer. L'affaire parut dans un article du *New York Times*, publié un ou deux jours après la décision de la cour:

Avant que l'accusé ait été acquitté, l'avocat de la défense avait rédigé une déclaration, signée par Burch, et obtenu un mandat d'amener contre l'homme de couleur, accusé de s'être entendu avec les deux Blancs dont il a déjà été question, pour escroquer six cent vingt-cinq dollars à Burch. Le mandat fut exécuté et l'homme de couleur arrêté et conduit devant l'officier de police Godard. Burch et ses témoins comparurent devant le tribunal, tandis que H. B. Northup se constituait l'avocat de l'accusé et déclarait qu'il souhaitait l'ouverture de la séance le plus rapidement possible. Burch, après s'être entretenu un court instant avec Shekels, déclara au magistrat qu'il souhaitait retirer sa plainte et qu'il voulait en rester là. L'avocat de la défense informa le juge que si le plaignant désirait renoncer à sa plainte, ce n'était pas sur la demande de l'accusé et qu'il devrait se passer de son consentement. Burch pria alors le juge

de bien vouloir lui remettre la plainte et le mandat, ce qu'il fit. Mais l'avocat de la défense insista pour que ces actes soient conservés dans les minutes du procès et pour que la cour ratifie les débats qui avaient eu lieu. Burch dut donc s'en séparer, après quoi la cour rendit un jugement par défaut, à la demande de l'accusation, et classa l'affaire.

Il s'en trouvera peut-être pour croire à la déposition de ce marchand d'esclaves; pour donner à ses allégations plus de poids qu'aux miennes. Je ne suis qu'un pauvre homme de couleur, membre d'une race avilie et tyrannisée, dont l'humble voix peut bien ne pas être entendue de l'opresseur. Mais moi qui sais la vérité et qui suis pleinement conscient de mes responsabilités, je déclare solennellement, devant Dieu et devant les hommes, que toutes les assertions tendant à montrer que j'ai cherché, directement ou indirectement, avec la complicité d'une ou plusieurs personnes, à me vendre moi-même, sont complètement fausses; que toute version de mon arrivée à Washington, de ma capture et de mon emprisonnement dans la geôle de Williams, autre que celle contenue dans ces pages, est absolument mensongère. Je n'ai jamais mis les pieds au Steamboat Hotel, je n'ai jamais vu Thorn ou Shekels avant janvier dernier. Le récit fait par ce trio de marchands d'esclaves est une invention aussi absurde que lâche et gratuite. Si cela était vrai, je ne me serais pas détourné de ma route vers la liberté dans le simple but de citer Burch en justice. J'aurais plutôt évité de le faire. J'aurais su qu'une telle tentative ne pouvait me conduire qu'à me discréditer. Dans de telles circonstances, pressé comme je l'étais de retrouver ma famille, tout à la joie de retourner chez moi, comment pourrait-on croire sans défier la logique que j'aie pu courir le risque, non seulement de me montrer, mais encore de m'offrir à d'éventuelles poursuites judiciaires, comme cela aurait été le cas si les déclarations de Burch et de

ses complices avaient contenu la moindre parcelle de vérité. Je me suis donné la peine de le chercher, de l'assigner devant une cour de justice, de l'accuser du crime de kidnapping; et le seul motif qui m'a poussé à le faire, c'est le sentiment aigu du tort qu'il m'a causé. Burch fut acquitté de la manière que j'ai dite. Un tribunal humain lui a permis de s'échapper; mais il en existe un autre, plus puissant, où les faux témoignages ne sauraient prévaloir, et où j'aspire, pour autant que ces choses le concernent, à être enfin jugé.

Nous quittâmes Washington le 20 janvier et, poursuivant notre route par Philadelphie, New York et Albany, nous atteignîmes Sandy Hill dans la nuit du 21. Mon cœur débordait de joie, tandis que j'apercevais autour de moi les lieux familiers de ma jeunesse et que je me retrouvais bientôt au milieu des amis des jours anciens. Le lendemain, accompagné par quelques personnes de connaissance, je partis pour Glens Falls, où habitaient Anne et les enfants.

Lorsque j'entrai dans leur confortable maison, Margaret fut la première à me voir. Elle ne me reconnut pas. Elle n'avait que sept ans quand je l'avais quittée. Ce n'était qu'une petite fille, qui gazouillait et s'amusait avec ses jouets. Maintenant, elle était devenue une femme, une femme mariée, avec un petit garçon aux yeux brillants, debout à côté d'elle. Pour qu'il se souvienne de son malheureux grand-père asservi, elle l'avait appelé Solomon Northup Staunton. Quand je lui dis qui j'étais, elle en fut tellement émue qu'elle devint incapable de parler. Bientôt Elisabeth pénétra dans la pièce et Anne revint en courant de l'hôtel, où on l'avait informée de mon arrivée. Elles m'étreignirent et, les joues ruisselant de larmes, se pendirent à mon cou. Mais je préfère tirer le voile sur une scène qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire.

Quand une joie sacrée eut succédé à la violence des émotions premières, quand toute la maisonnée se fut rassemblée autour

du feu, qui remplissait la pièce de son chaud et doux crépitement, nous nous mîmes à parler des milliers d'évènements qui nous étaient survenus durant notre longue séparation, des espoirs et des craintes, des joies et des chagrins, des épreuves et des peines. Alonzo s'était rendu dans l'Ouest de l'État. Il avait écrit à sa mère, peu de temps auparavant, qu'il avait l'intention de se procurer assez d'argent pour pouvoir me racheter. Depuis ses plus jeunes années, c'était son ambition principale et l'objet de toutes ses pensées. Tous savaient que j'avais été emmené en esclavage. Ma lettre sur le brick et Clem Ray lui-même le leur avaient appris. Quant à savoir où j'étais, jusqu'à l'arrivée de la lettre de Bass, ils ne pouvaient faire que des suppositions. Anne me raconta qu'un jour Elizabeth et Margaret étaient rentrées de l'école en pleurant à chaudes larmes. En cherchant la cause de leur chagrin, elle découvrit qu'en étudiant la géographie, leur attention avait été attirée par une image représentant des esclaves en train de travailler dans un champ de coton, avec un intendant qui les suivait, son fouet à la main. Cela leur fit penser aux souffrances que devait endurer leur père et qu'il endurait effectivement dans le Sud. Bien d'autres incidents de ce genre furent évoqués, qui montraient qu'on n'avait pas cessé de se souvenir de moi. Mais ils offrent sans doute trop peu d'intérêt pour être racontés au lecteur.

J'ai fini mon récit. Je ne dirai rien de plus sur l'esclavage. Que ceux qui lisent ce livre se fassent leur propre opinion sur cette «institution singulière». Ce qu'elle est dans les autres États, je ne prétends pas le savoir; ce qu'elle est dans la région de la rivière Rouge, je l'ai rapporté dans ces pages. Ceci n'est ni un roman, ni une invention. Si j'ai échoué en quoi que ce soit, c'est en montrant trop souvent au lecteur le côté le plus brillant du tableau. Je ne doute pas que des centaines d'autres aient connu la même infortune; que des centaines d'autres citoyens libres aient été kidnappés, vendus comme

esclaves, et qu'ils soient encore en train de consumer leur vie sur les plantations du Texas et de la Louisiane. Mais je me tais. Les souffrances que j'ai endurées ont chassé mes illusions et vaincu mon ardeur. Je rends grâce à cet Être généreux dont la miséricorde m'a rendu au bonheur et à la liberté. Désormais je n'aspire plus qu'à mener une vie honnête bien qu'obscur, et puis à reposer dans le cimetière où dort mon père.

POSTFACE  
DIRE-VRAI SUR L'ESCLAVAGE:  
UN AUTRE POINT DE VUE

«Pensez-y: pendant trente ans un *homme*, avec tous les espoirs, les peurs et les aspirations d'un homme – avec une femme et des enfants pour l'appeler par les doux noms de mari et de père – avec une maison, aussi humble soit-elle, mais tout de même une *maison*... puis pendant douze ans une *chose*, un bien mobilier, classé parmi les mules et les chevaux... Oh! C'est affreux. Cela glace le sang de penser que de telles choses existent»<sup>1</sup>. Ces mots sont ceux de Frederick Douglass qui non seulement est l'auteur de ce qui demeure jusqu'à aujourd'hui le plus célèbre des récits d'esclaves, mais qui était aussi une figure majeure du mouvement abolitionniste américain. Dans cet article paru en août 1853 dans *The Liberator*, juste après la publication de *Douze ans d'esclavage*, Douglass témoigne du sentiment d'effarement qui ne peut manquer de saisir le lecteur de ce récit d'un homme qui, de son aveu même, est «né libre, dans un État libre», a été «enlevé et vendu comme esclave, avant d'être heureusement libéré au mois de janvier 1853» (p. 11).

«C'est une histoire étrange», dit encore Douglass «sa vérité est plus étrange que la fiction»<sup>2</sup>. Ce n'est pas là une réflexion littéraire de circonstance car Douglass n'était pas sans ignorer que la nature exceptionnelle du récit de Northup risquait d'éveiller des suspicions quant à son authenticité; ou, plus

1. F. DOUGLASS, cité in S. EAKIN, J. LOGSDON, «Introduction» in S. NORTHUP, *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, p. ix.

2. *Ibid.*

précisément, d'éveiller *plus* de suspicions encore que les récits d'esclave qui l'avaient précédé. En effet, l'épineuse question de l'authenticité du discours des (ex-)esclaves était devenue un lieu commun des débats et controverses entourant la question de l'abolition de l'esclavage, d'où les efforts déployés par les adversaires du système esclavagiste pour défendre la véracité de ces récits. Il suffit de se reporter à la presse abolitionniste de l'époque pour s'en convaincre. Voici quelques exemples provenant de différents journaux et portant sur différents récits: « Nous avons connu personnellement Douglass et Henson et, sans parler de l'évidence interne de vérité que leurs histoires offrent, nous avons toutes les raisons de leur faire confiance comme à des hommes de vérité»; « Nous n'entretenons aucun doute à l'égard de l'authenticité générale de cette très intelligente et intéressante histoire d'un Africain » (Olaudah Equiano); « Une seule chose est si frappante: que son étrangeté, son improbabilité [...] détermine la vérité de l'histoire. [...] Je maintiens qu'aucun *homme* n'aurait pu inventer cette histoire; [...] Le récit de James Williams est donc irrécusablement vrai »<sup>3</sup>.

Qu'en est-il du récit de Northup? Son écrivain-éditeur, David Wilson, écrit dans sa préface à la première édition de l'ouvrage: « Que [Northup] ait adhéré strictement à la vérité, l'éditeur, au moins, qui a eu l'opportunité de détecter n'importe quelle contradiction ou divergence, en est convaincu »<sup>4</sup>. Northup

3. Voir C. T. DAVIS, H. L. GATES JR., *The Slave's Narrative*, Oxford, New York, Oxford University Press, 1985, pp. 5, 11, 19. Le style même des *slave narratives* est la garantie de leur véracité: ce sont des récits écrits « sans art », « sans fard » (*ibid.*, p. 29); quand bien même seraient-ce des fictions, des « miroirs » de la réalité, ceux-ci seraient du « meilleur verre poli » reflétant on ne peut plus fidèlement les « rayons de la vérité » (*ibid.*, p. 6). La question de la vérité des récits d'esclaves engage par conséquent celle de leur statut en tant que « genre littéraire ». Les *slave narratives* ont été rapprochés du roman picaresque, du roman sentimental et de l'autobiographie spirituelle.

4. D. WILSON, « Editor's Preface » (mai 1953) in S. NORTHUP, *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, p. xxxvii.

l'affirme lui-même au cours du récit: «Je peux désormais parler des maux que j'ai soufferts [...] et je n'ai d'autre désir, en le faisant, que de m'en tenir à la stricte vérité» (p. 136). Relatant le procès qui l'oppose, à Washington, à Burch et ses complices, Northup déclare «absolument mensongère» toute autre version que la sienne, lui «qui [sait] la vérité» (p. 248). Il rappelle enfin, dans les dernières lignes de son récit, que l'histoire qu'il a confiée «n'est ni un roman, ni une invention» (p. 249). De fait, l'authenticité historique du document de Northup ne sera jamais réellement remise en cause et la plupart des événements relatés seront définitivement corroborés.

Est-ce à dire que cette revendication de vérité ait pour seule fonction (rhétorique) de prouver la vérité du discours contre ses potentiels objecteurs, une fonction (défensive) de légitimation identifiant *véridiction* et *vérification*? Non, car ce *dire-vrai sur l'esclavage* est aussi, pour celui qui a été sommé de se voir à travers les yeux de son maître et de se taire au premier son de sa voix, un *dire-vrai sur soi*. Il est, pour celui qui a été ravalé au rang des objets, l'amorce d'un processus de subjectivation. La pratique autobiographique de l'esclave relève en ce sens de l'*aveu*. Dans ses conférences de 1981 à l'Université de Louvain, Michel Foucault définit cette «technologie du sujet» qu'est l'*aveu* de la manière suivante: «l'*aveu* est un acte verbal par lequel le sujet, dans une affirmation sur ce qu'il est, se lie à cette vérité, se place dans un rapport de dépendance à l'égard d'autrui et modifie en même temps le rapport qu'il a à lui-même»<sup>5</sup>. Cette définition doit néanmoins être altérée, et peut-être même renversée, si l'on désire rendre compte de l'*aveu* de Northup comme de celui des autres esclaves

5. M. FOUCAULT, *Mal faire, dire vrai. Fonctions de l'aveu en justice*, Chicago, Louvain, University of Chicago Press & Presses Universitaires de Louvain, 2012, p. 7.

qui ont narré leur histoire; car leurs aveux ont précisément pour fonction d'instaurer un *rapport d'indépendance* à l'égard d'autrui sous la figure du maître<sup>6</sup>. De ce point de vue, l'aveu de l'esclave est une pratique de *libération*, plutôt que de liberté, pour rejouer une opposition foucauldienne – une libération qui prolonge, et peut-être achève, la sortie des fers de l'esclavage. C'est pourquoi les fonctions politiques (abolitionnistes) et les fonctions subjectives du récit de Northup sont inséparables.

La condition de possibilité de ce *nexus* de l'individuel et du collectif, c'est l'affirmation d'un *point de vue* propre de l'(ex-)esclave sur l'esclavage. Citons à nouveau Douglass: l'homme libre «ne peut pas voir les choses sous le même angle que l'esclave, puisqu'il ne regarde pas, et ne peut pas le faire, depuis le même point que l'esclave»<sup>7</sup>. Ce que nous appelons aujourd'hui une «théorie du point de vue» est déjà ici en germe. Qu'on ne lise que ces quelques lignes d'un article du *Christian Examiner* publié en 1849: «Nous avons toujours été familier avec l'esclavage vu du côté du maître. Ces récits montrent à quoi il ressemble vu du côté de l'esclave. Ils contiennent le *récit de la victime* sur le fonctionnement de cette grande institution»<sup>8</sup>. Northup quant à lui, tout en se sachant faire partie «d'une race avilie et tyrannisée, dont l'humble voix peut bien ne pas être entendue de l'opresseur» (p. 247),

6. Afin d'aller plus loin, il serait nécessaire de problématiser cette relation d'aveu en tant que relation *triangulaire*, incluant également la figure de l'abolitionniste ou plus généralement de l'écrivain qui retranscrit cette expérience. En ce sens, l'aveu est aussi celui que fait l'(ex-)esclave à son «nègre», un aveu qui n'est peut-être pas sans générer de nouveaux rapports de dépendance. Ne pouvait-on en effet pas lire dans l'almanach anti-esclavagiste de la Nouvelle-Angleterre de 1841: «Choses à faire par les abolitionnistes, 1. Parler pour les esclaves... 2. Agir pour les esclaves... Ils ne peuvent pas s'occuper d'eux-mêmes» (C. T. DAVIS, H. L. GATES JR., *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, p. iv)?

7. F. DOUGLASS, cité in C. T. DAVIS, H. L. GATES JR., *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, p. XIII.

8. E. PEABODY, cité in C. T. DAVIS, H. L. GATES JR., *The Slave's Narrative*, *op. cit.*, p. 20.

n'en appelle pas moins tous ceux qui osent dissenter sur «les plaisirs de la vie d'esclave» à apprendre à «connaître l'âme des pauvres esclaves; à pénétrer leurs pensées secrètes – celles qu'ils n'oseraient jamais exprimer à l'oreille d'un Blanc» (p. 154). Relater l'expérience de l'esclavage, c'est pour Northup dire tout haut ce que les autres (esclaves) pensent tout bas.

Exprimer le point de vue de l'esclave, c'est donc rendre compte d'une expérience vécue qui, aussi subjective et intime soit-elle, n'en est pas moins, dans les États esclavagistes, partagée par toute une «race». Ce vécu est d'abord celui d'un *corps* exposé à de terribles souffrances dont le symbole même (très concret) est l'épreuve de la flagellation: «Je crus bien mourir sous les coups de cette infecte brute. [...] J'avais le corps en feu. Seuls les tourments de l'enfer pourraient donner une idée exacte de ce que j'endurais» (p. 30). Dans le champ de coton, l'usage du fouet est quotidien, c'est la norme: «Une fois finie la pesée, arrive l'heure de la fouettée» (p. 125). De victime, il est parfois exigé de l'esclave qu'il devienne le bourreau de ses compagnons de misère et lorsqu'il se rétracte, le maître prend le relais avec d'autant plus de violence: Patsey «était horriblement lacérée [...] Le fouet était trempé de sang, qui coulait le long de ses flancs et tombait goutte à goutte sur le sol. À la fin elle cessa de se débattre. Sa tête retomba inerte. [...] Lorsque le fouet lui arrachait de petits morceaux de chair, elle ne se crispait plus, ni ne se raidissait. Je pensais qu'elle allait mourir!» (p. 198).

Northup ne cesse par ailleurs de montrer que la vie en esclavage est une vie à proximité de la mort, une *mort dans la vie*, ou encore, pour reprendre les mots d'Orlando Patterson, une «mort sociale»<sup>9</sup>. C'est une «vie» à laquelle la mort serait préférable: «Il m'est arrivé bien souvent dans ma vie d'infor-

9. Voir O. PATTERSON, *Slavery and Social Death. A Comparative Study*, Cambridge, Londres, Harvard University Press, 1982.

tune de songer avec joie à la mort comme à la fin de mes souffrances terrestres, à la tombe comme au repos de mon âme» (p. 99). C'est pourquoi la mort charnelle peut s'offrir comme une véritable libération: «Un soir, quand les ouvriers rentrèrent du champ, ils trouvèrent [Eliza] morte! [...] Elle était enfin libre» (p. 120). En esclavage, la seule liberté est une *liberté dans la mort*. Cependant, pour Northup, chez lequel la question du suicide des esclaves est absente, l'esclave ne saurait choisir la mort, *sa* mort. Or, nombre d'esclaves avaient bel et bien fait ce choix – sans toujours pouvoir le mettre à exécution. Olaudah Equiano écrit ainsi à propos de son transfert sur le bateau négrier: «Nous fîmes le projet de brûler le vaisseau et de périr tous ensemble»<sup>10</sup>. Néanmoins, comme le fait remarquer Grégoire Chamayou, quand bien même cette révolte signerait la destruction du maître, elle n'en resterait pas moins «sans issue»: cette liberté dans le suicide, fût-il héroïque, demeure une liberté abstraite; elle ne saurait permettre de *vivre* une vie libre, sans compter que ce «choix» entre la vie dans l'esclavage et la liberté dans la mort n'était de fait d'autre que la seule alternative ouverte par le maître lui-même, une expression de sa domination: «Et tant que, pour les esclaves, la seule façon d'être libres étaient d'être morts, les affaires pouvaient aller bon train»<sup>11</sup>.

### RÉSISTER

Ce que démontre Northup, c'est que sans cesser d'être une pure victime de l'esclavage, l'objet de son maître, l'esclave ne consent pourtant jamais totalement à sa propre servitude.

10. O. EQUIANO, cité in G. CHAMAYOU, *Les chasses à l'homme. Histoire et philosophie*, Paris, Éditions La Fabrique, 2010, p. 87.

11. G. CHAMAYOU, *Les chasses à l'homme, op. cit.*, p. 88.

Dans sa magistrale étude sur l'esclavage, Patterson souligne à quel point est superficiel l'argument selon lequel l'esclave intériorise entièrement l'image dégradée de lui-même que lui renvoie le maître, sa dégradation personnelle s'identifiant alors à sa dégradation matérielle: «c'est presque l'opposé qui est vrai»<sup>12</sup>. Chez Northup lui-même, ce refus passe par la mise en œuvre de toute une série de mécanismes de défense, de «petites» résistances.

La première d'entre elles, la plus constante également, repose sur une revendication de *liberté* jamais démentie: «Je soupirais après ma liberté» (p. 93). Jamais l'auteur n'oublie-t-il le «pays de la liberté», le «sol de l'État libre dans lequel [il] est né» (p. 136), cet ailleurs hors de l'espace et du temps de l'esclavage, cette *hétérotopie* où il n'y a «ni esclaves, ni maîtres»<sup>13</sup>. Ce lieu n'est pas seulement un espace géographique, c'est aussi un principe, une idée: c'est l'idée même des États-Unis telle qu'elle s'incarne dans la Déclaration d'indépendance du 4 juillet 1776 que Northup cite: «Nous regardons comme des vérités évidentes en elles-mêmes que tous les hommes ont été créés égaux, qu'ils ont reçu de leur créateur certains droits inaliénables: qu'au nombre de ces droits sont la vie, la liberté, la recherche du bonheur» (p. 28). Placer ces mots en regard de l'expérience de l'esclave, c'est révéler la fondamentale iniquité du système esclavagiste. Au-delà de sa situation personnelle d'homme né libre, Northup affirme que l'opinion selon laquelle «l'esclave ne conçoit pas l'idée de la liberté, qu'il ne comprend même pas ce que ce mot veut dire», est purement et simplement fausse. Même là où l'esclavage est le plus cruel,

12. O. PATTERSON, *Slavery and Social Death*, *op. cit.*, p. 100-101.

13. Pour les autres esclaves, cet ailleurs demeure un lieu inconnu, situé «à une distance infinie», mais qui n'en nourrit pas moins leur imagination et leurs espoirs, leur «rêve de liberté» (p. 201). C'est une *utopie*.

«le plus ignorant des esclaves», mesurant sa condition à celle de son maître, connaît parfaitement la signification du mot «liberté» (p. 200). Les esclaves nourrissent «presque tous un désir de liberté» (p. 15). Presque tous, quatre vingt dix-neuf pour cent se risquent-il à dire, «sont suffisamment intelligents pour se rendre compte de leur situation et chérir dans leur cœur, aussi passionnément que [les Blancs], la liberté» (p. 155).

La question qui traverse le récit de Northup est en somme la suivante: *Que faire de la liberté?* Que faire pour qu'elle ne s'évanouisse pas, laissant les ténèbres de l'esclavage éteindre toute lueur d'espoir? Cette liberté, pense Northup au lendemain de son enlèvement, il faut l'exprimer, *la dire* et la redire: «J'affirmai bien haut, que j'étais un homme libre, un citoyen de Saratoga, où j'avais femme et enfants, libres également, et que je me nommais Northup.» (p. 29) Que cette déclaration, faite dans la geôle de Burch à Washington, vaille à son auteur une violente correction, il s'en moque et ne rompt pas: «Quand il eut le bras fatigué, il s'arrêta et me demanda si je maintenais toujours que j'étais un homme libre. Je le répétais avec force, et les coups redoublèrent. [...] Ses coup brutaux ne parvinrent pas à me faire avouer que j'étais un esclave.» (p. 30) Au faux aveu qu'on le somme de proférer, Northup oppose le vrai aveu de sa propre liberté.

Il s'aperçoit néanmoins rapidement que cet aveu ne lui apporte que des ennuis, que cette vérité ne fait que déclencher la colère des esclavagistes tels Burch: «Si jamais je t'entends dire un seul mot sur New York ou sur ta liberté, ce sera ta mort. Je te tuerai, tu peux me croire.» (p. 41) Northup va alors suivre le conseil que lui avait donné un autre esclave de «ne plus parler à l'avenir de ma liberté, car [...] cela ne pourrait finir que par de nouveaux coups de fouet» (p. 33). Il comprend qu'il lui faut «cacher l'histoire de [sa] vie» (p. 212) car ce serait «une folie de [sa] part que de proclamer [son] droit à la

liberté» (p. 212). Il ne dira désormais plus rien de sa «véritable identité» (p. 64). Il ne s'agit en rien d'oublier la liberté, mais bien plutôt de la *retenir en soi*, de contenir toute expression, de la rendre muette, de la dissimuler: «Je décidai donc d'enfermer ce secret dans mon cœur et de ne jamais articuler une syllabe à ce propos.» (p. 65) La liberté n'en devient pas pour autant silencieuse, elle se dit bel et bien encore, mais elle ne se dit plus qu'intérieurement, comme un *aveu à soi-même*, dans lequel le sujet est à la fois celui *qui* avoue et celui *à qui* il avoue; un aveu qui est déjà un acte de résistance, fût-il encore du seul ordre de la préservation-conservation de soi<sup>14</sup>.

Que la vérité ne puisse plus être dite que dans le for intérieur de l'esclave signifie également que les relations au maître ne peuvent qu'être traversées par le *mensonge*. Dans la société des maîtres règne l'axiome selon lequel «le nègre est un menteur»: «Jurant et blasphémant, il me traita de sale menteur de nègre.» (p. 29) De la vérité, le maître se moque pourtant éperdument; elle ne l'intéresse qu'à partir du moment où elle s'identifie à son désir de puissance, se convertit en instrument de domination. C'est pourquoi «il ne fait pas bon contredire un maître, même au nom de la vérité»<sup>15</sup>. Dans ce contexte, vérité et mensonge ne sont plus rien d'autre pour l'esclave que des réflexes de survie.

Si le maître ne se trompe donc pas toujours lorsqu'il affirme que l'esclave est un menteur, il n'en demeure pas moins tout à

14. Northup n'en devra pas moins sa libération à son aveu à un *autre*, Bass, dont il avait entendu à la dérobée la diatribe contre l'esclavage.

15. Ainsi que l'écrivait Richard Wright pas loin d'un siècle plus tard, dans une société américaine post-esclavagiste encore habitée par les logiques raciales: «Automatiquement, nous déterminions si une réponse affirmative ou négative était attendue; et nous répondions, non en terme de vérité objective, mais selon ce que l'homme blanc voulait entendre.» (R. WRIGHT, *12 Millions Black Voices*, New York, Thunder's Mouth Press, 2002, p. 41.)

fait ignorant des causes véritables de ce mensonge tout aussi bien que de ses occasions.

Il y a bel et bien chez l'esclave un certain «retournement du stigmaté», ce que l'on pourrait appeler une technique du mensonge, du *dire-faux* ou encore du *désaveu* ainsi qu'en témoigne mieux que toute autre la scène qui fait suite à la délation de Northup par Amsby auquel il avait demandé s'il accepterait de poster une lettre pour lui. Comment Northup parvient-il à se tirer de cette sale affaire ? Lorsque son maître, Epps, l'interroge, il feint tout d'abord «l'ignorance et la surprise», niant avoir présenté une quelconque requête à Amsby. Puis il affirme: «Ce que j'en dis, Maître ? Qu'il n'y a pas un mot de vrai. [...] Vous savez que je vous ai toujours dit la vérité.» (p. 178) Et pour finir, il passe à l'offensive en arguant qu'Amsby a probablement imaginé que son «mensonge» l'aiderait à obtenir le poste d'intendant qu'il convoite: «C'est un sale menteur, Maître, vous pouvez en être sûr.» Northup a convaincu Epps, lequel s'exclame alors: «Sacré, Amsby ! Nous le ferons dévorer par les chiens.» (p. 178) Si malgré son énormité, l'on peut avoir le sentiment que le mensonge de Northup n'en est pas vraiment un, c'est parce qu'en un certain sens son auteur *dit vrai dans le faux*: puisque la vérité à laquelle s'oppose ce mensonge est la fausse vérité de l'esclavage, alors ce mensonge sera un *mensonge vrai*. C'est que le système esclavagiste en tant que tel est fondé sur le mensonge, ainsi que l'affirme sans détour Bass que «la loi dit que vous avez le droit d'avoir un nègre; mais, j'en demande pardon à la loi, elle ment. Oui, Epps, même si la loi dit cela, c'est un mensonge, et il n'y a pas un poil de vérité» (p. 205).

Ces techniques du mensonge s'intègrent à toute une gamme d'*arts de la dissimulation*, lesquels, en situation de domination et dans les termes de James C. Scott, sont également des «arts

de la résistance»<sup>16</sup>. Il n'est pourtant jamais question chez Northup de célébrer l'inventivité et le pouvoir critique de la dissimulation en tant que telle, car celle-ci ne relève souvent que de l'automatisme, d'un quasi-*habitus* ; en ce sens, il y a déjà dissimulation lorsque l'esclave adopte face au maître «l'attitude et le langage d'un esclave» (p. 136). Si la dissimulation peut neutraliser pour un instant les rapports de force, elle ne saurait les transformer et ne fait donc que préparer leur reproduction et donc sa propre répétition: c'est une *méthode de survie*. Elle est néanmoins susceptible de se faire plus subversive, d'autant plus lorsqu'elle se fait collective et participe d'une mise en scène à plusieurs permettant de tromper le maître. Citons ce long passage qui en est un parfait exemple: «Durant les huit années où je servis comme surveillant, j'appris à manier le fouet avec une habileté et une précision extraordinaires, au point d'expédier les lanières, à un poil près, sur le dos, les oreilles et le nez, sans toutefois les toucher. Lorsqu'Epps nous observait à distance, ou que nous avions des raisons de penser qu'il se cachait dans les environs, je me mettais à faire claquer mon fouet, sur quoi, au terme, d'un accord passé entre nous, chacun se mettait à se tordre et à pousser des cris perçants, comme s'il était à l'agonie, bien que personne n'eût reçu la moindre égratignure.» (p. 172) La dissimulation ne peut aller sans *simulation*. Les arts de la dissimulation sont des arts du *masque*... un masque que le maître confond avec la peau de son esclave.

Si Northup résiste, c'est aussi parce qu'il ne perd jamais de vue la possibilité d'une *évasion*. Il le répète tout au long du récit: «J'élaborais des dizaines de projets d'évasion» (p. 38); «Je ne cessais de réfléchir à ma situation et aux moyens de tenter

16. J. C. SCOTT, *La domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam, 2009.

une ultime évasion» (p. 64); «J'ai appartenu dix ans à Epps, et pendant ces dix ans il ne s'est pas passé un jour sans que j'aie cherché un moyen de m'échapper» (p. 184); «Pendant douze ans je n'ai pensé qu'à la manière dont je pourrais m'échapper» (p. 212). Ne fussent-ils finalement que des songes creux, des chimères ou des fantasmes, à mille lieues de toute perspective de réalisation concrète, ces projets d'évasion n'en nourrissent pas moins un indispensable imaginaire de la libération. Le rêve de libération de l'esclave prend enfin la forme de l'*insurrection...* et ici, le passage à l'acte est souvent beaucoup plus proche que ne pouvait ou ne voulait le soupçonner le maître, comme en témoigne le «complot» imaginé par Northup, Arthur et Robert sur le bateau qui les mène en Louisiane (pp. 46-49).

Ce que révèle cette «affaire», c'est qu'il existe toute une *histoire souterraine de l'esclavage*, une histoire des résistances «invisibles»; un «texte caché» dans les termes de Scott, ignoré de l'histoire officielle. Cette autre histoire est totalement absente des archives du maître comme le dit déjà Northup: «Si [le capitaine] vit encore et que son regard tombe sur ces pages, il y trouvera, sur le voyage du brick, de Richmond à La Nouvelle-Orléans en 1841, la relation d'un fait qui ne figure pas dans son journal de bord.» (p. 49) Il y a enfin une histoire des insurrections déjouées, découvertes avant même leur commencement, comme celle préparée par Lew Cheney (pp. 164-165). Si de tels événements n'échappent quant à eux pas au regard, au jugement et à la punition des Blancs, le point de vue (intérieur) de l'esclave n'en reste pas moins irréductible au point de vue (extérieur) du maître. De part et d'autre, les histoires ne sont pas les mêmes; leurs personnages, la signification et la valeur attribuée à leurs actes, la mémoire des faits, tout change: «Il est probable que les journaux de l'époque en parlèrent; ce que j'en sais provient uniquement du témoignage de ceux qui habitaient les lieux. On en parle

encore dans toutes les cabanes du bayou, et cet évènement d'un intérêt indéfectible, parviendra aux générations futures comme l'un des plus marquants de leur histoire.» (p. 189)

#### LUTTER

La libération de l'esclave ne devra-t-elle pas alors passer par une lutte, un *corps-à-corps* avec le maître ? Il n'est pas rare, souligne Northup, que l'esclave, «acculé à des actes incontrôlés, [aille] jusqu'à se retourner contre le maître» (p. 169). L'autobiographie de Frederick Douglass en avait donné un exemple saisissant à travers la scène capitale du combat contre Covey, le «briseur de nègres», auquel Douglass avait été loué par son maître, Auld: «Je résolus de me battre; et passant à l'action, je saisis Covey à la gorge et me relevai. Il s'accrochait à moi et moi à lui. Ma résistance était tellement inattendue qu'il était pris de court. Il tremblait comme une feuille. Cela me donna de l'assurance et je pris le dessus, faisant couler le sang là où mes doigts le serraient.»<sup>17</sup> Jamais plus après ce combat, Covey ne prendra l'initiative de fouetter Douglass. Ce dernier dévoile alors la signification fondamentale de cette lutte: «Ce combat avec M. Covey fut le tournant de ma carrière d'esclave. Il ranima les dernières braises mourantes de liberté et raviva le sentiment de ma dignité d'homme. Il me rendit confiance en moi et m'inspira de nouveau la détermination d'être libre.»<sup>18</sup>

Cet épisode s'offre, ainsi que l'a souligné Paul Gilroy, comme une alternative à l'analyse hégélienne de la maîtrise et de la servitude, comme son inversion; car tandis que dans la *Phénoménologie* de Hegel, la lutte (des égaux) est ce qui crée les figures du maître et de l'esclave et donc le rapport (inégal)

17. F. DOUGLASS, *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, op. cit., p. 113, p. 119.

18. *Ibid.*, p. 120.

de domination qui les attache l'un à l'autre, chez Douglass, la lutte est ce qui *défait* le rapport des inégaux, et donc ses protagonistes eux-mêmes. Le « métarécit hégélien du pouvoir » est traduit en un « métarécit de l'émancipation »<sup>19</sup>. Or, ce renversement est aussi un bouleversement du rapport de l'esclave à la vie et à la mort<sup>20</sup>. Chez Hegel, le maître est celui qui, méprisant la mort, lui a préféré la liberté de la conscience; l'esclave est celui qui, ayant refusé de risquer sa vie jusqu'au bout, s'est fait conscience servile. Il en va tout autrement chez Douglass comme l'explique Gilroy: « Pour [Douglass], l'esclave préfère l'éventualité de la mort à la perpétuation de la condition inhumaine sur laquelle repose l'esclavage de la plantation. »<sup>21</sup> Au terme du récit de son combat contre Covey, Douglass peut donc écrire: « Ce triomphe me procura un plaisir qui compensait pleinement tout ce qui pourrait suivre, jusqu'à la mort elle-même. [...] Je n'hésitai pas à faire savoir que l'homme blanc qui voudrait réussir à me fouetter devrait aussi réussir à me tuer. »<sup>22</sup> Cette lutte de l'esclave et du maître, conclut Chamayou, ouvre de nouveaux possibles: non plus la liberté dans la mort, mais « la libération dans la vie par la médiation d'une confrontation au danger de mort ».

19. P. GILROY, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Paris, Éditions Amsterdam, 2010, p. 96.

20.: « Pour l'esclave, la liberté commence avec la conscience que la vie véritable advient avec la négation de sa mort sociale. [...] Le couple liberté-vie est une double négation, car, l'état de l'esclave étant déjà une négation de la vie, la revendication de cette vie passe par la négation de cette négation. » (O. PATTERSON, *Slavery and Social Death*, *op. cit.*, p. 98; nous reprenons la traduction que propose Chamayou dans *Les chasses à l'homme*, *op. cit.*, p. 91.)

21. P. GILROY, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, *op. cit.*, p. 99. Gilroy mentionne en outre la figure de Margaret Garner – dont Toni Morrison a réécrit et réinventé l'histoire dans son roman *Beloved* –, esclave qui préféra assassiner sa fille plutôt que de la condamner à une vie dans l'esclavage.

22. F. DOUGLASS, *La vie de Frederick Douglass, esclave américain, écrite par lui-même*, *op. cit.*, p. 120.

Cependant, rien n'assure a priori que l'issue de la lutte, fût-elle « remportée » par l'esclave, soit la réconciliation effective de la vie et de la liberté<sup>23</sup>. L'exemple de Northup va en témoigner.

Que l'esclave soit prêt à risquer sa vie pour reconquérir sa liberté, Northup l'affirme très explicitement lorsqu'il évoque le complot imaginé par lui et ses compagnons sur le voilier qui les conduit à la Nouvelle-Orléans: « Arthur disait, et j'étais d'accord avec lui, que la mort était beaucoup moins redoutable que la vie que nous allions mener » (p. 47); « nous étions bien décidés [...] à regagner notre liberté ou à perdre la vie » (p. 49). Il est alors légitime de supposer que c'est ce même sentiment et cette même détermination qui vont animer Northup lors de ses deux « bagarres » avec son maître Tibeats, des combats dont la proximité avec la lutte de Douglass contre Covey est saisissante: « Il était totalement en mon pouvoir. Je sentais tout son sang affluer. [...] Dans ma frénésie, je m'emparai de son fouet. Il se débattit de toutes ses forces, jura que je ne reverrais pas le soleil se lever et qu'il m'arracherait le cœur. Mais ni ses efforts, ni ses menaces ne lui servaient de rien. Je ne saurais dire combien de temps nous restâmes à lutter » (p. 82).

Le choix de la lutte à mort est néanmoins beaucoup moins délibéré chez Northup qu'il ne l'était chez Douglass. Si Northup va jusqu'au bout, c'est parce que la situation elle-même est devenue « une question de vie ou de mort » (p. 88). Autrement dit, la lutte est le seul « choix » qui lui est laissé s'il veut *ne pas perdre la vie*; c'est la seule alternative lorsque se révèle l'imminence d'une mort charnelle... au-delà de la mort sociale. Si Northup affirme qu'il a souvent songé à la mort comme à une libération, la lutte le rappelle pour ainsi dire à la vie: « lorsque sonne l'heure du danger, de telles pensées s'évanouissent. Aucun homme, en pleine possession

23. G. CHAMAYOU, *Les chasses à l'homme*, op. cit., p. 92.

de ses moyens, ne peut rester impassible face à la « reine de l'épouvante » : « Toute créature tient à la vie; [...]. Et moi, à cet instant précis, je tenais à la mienne, aussi asservi et maltraité que j'étais. » (p. 99) La terreur de la mort, ce « maître absolu » selon les mots de Hegel, dépasse alors la terreur de l'esclavage. Il y a, même au fond des ténèbres de l'esclavage, quelque chose qui *résiste* à la mort; et ce quelque chose, c'est la vie elle-même, fût-elle une vie dévitalisée, une mort dans la vie.

Dans et par la lutte, l'esclave Northup prouve qu'il préfère la (*sur*)vie à la mort. On est très loin du mouvement de libération décrit par Douglass. On en est d'autant plus loin que pour Northup, cette lutte est sans issue, sans autre issue que sa propre mort. Son premier combat contre Tibeats est ainsi la source d'une profonde affliction, d'une atroce angoisse: « Une douleur inexprimable me submergea » (p. 83); c'est qu'il sait que rien d'autre ne l'attend après cette lutte que la potence: « Cette fois, j'allais devoir affronter les affres de la mort » (p. 84)... il n'y échappera que de peu. Son deuxième combat ne change pas la donne car qu'il *donne la mort* ou qu'il *laisse la vie* au maître – telle est à présent l'alternative qui s'ouvre à lui – la conséquence sera la même, à savoir sa propre mort: « J'avais peur de l'assassiner et peur de le laisser vivre. Si je le tuais, il me faudrait payer ce crime de ma vie; mais s'il vivait, il ne lui faudrait pas moins que ma vie pour satisfaire ses désirs de vengeance » (p. 100). Pour Northup, la lutte à mort contre le maître est par définition une *impasse*; elle ne promet aucune libération, ni au présent, ni dans le futur.

Le second combat de Northup fait néanmoins naître chez lui une résolution, à défaut d'une véritable solution: « À tout prendre, mieux valait errer à travers les marais, devenir un fugitif et un vagabond à la surface de la terre, que continuer la vie que je menais » (p. 100). À la dialectique du maître et de l'esclave se substitue alors ce que Chamayou a appelé une

*dialectique du chasseur et du chassé*: «En regardant du côté du bayou, je vis Tibeats et deux autres cavaliers venir à toute allure, suivis par une meute de chiens.» (p. 101) La fuite instaure un nouveau rapport au maître, un rapport «médiatisé» par les chiens chasseurs: «Dans la situation de chasse, écrit Chamayou, le maître ne se confronte quasiment jamais directement à sa proie. Il utilise des intermédiaires, chasseurs mercenaires ou chiens de chasse. C'est un schéma à trois termes plutôt qu'à deux.»<sup>24</sup> Northup décrit les premiers moments de sa fuite de la manière suivante: «Bientôt je pus entendre les jappements de la meute. [...] Leurs aboiements se faisaient de plus en plus proches. À chaque instant, je m'attendais à ce qu'ils me sautent sur le dos, et je croyais sentir leurs crocs s'enfoncer dans ma chair.» (p. 102) Et l'auteur de relater comment, en s'enfonçant dans les eaux du bayou, il parvient à tromper les chiens, à leur faire perdre sa trace, son odeur. Dans la chasse, le rapport de l'esclave aux chiens est le rapport de la proie au prédateur: c'est un rapport *animal*<sup>25</sup>.

Cette «victoire» temporaire remportée sur les chiens ne signe pourtant aucun retour à l'humanité; au terme de cette chasse, Northup se retrouve plongé dans un monde animal, où nulle âme ne vit, à l'exception des animaux sauvages: «ours, lynx, tigres»; ainsi que d'«innombrables reptiles», sans oublier les «nombreux alligators» (p. 103) qui lui inspirent une horreur presque égale à celle qu'avaient éveillée les chiens. Il n'entrevoit alors plus aucune solution: «J'étais un animal errant.» (p. 93) Quitter ce règne de l'animalité ne peut plus

24. G. CHAMAYOU, *Les chasses à l'homme*, op. cit., p. 98.

25. C'est aussi un rapport qui se construit en deçà de l'épreuve de la chasse, Northup expliquant comment, dans l'éventualité d'une nouvelle fuite, il lui avait été nécessaire de se «préparer à affronter les chiens» de Tibeats – en particulier le plus sauvage d'entre eux, qui «avait une véritable réputation de chasseur d'esclaves» – en les fouettant régulièrement pour les «soumettre entièrement» (p. 184).

signifier pour lui que faire retour au monde (in)humain de l'esclavage, s'exposer à la punition et peut-être à la mort. Ce choix n'est pas propre à Northup: «Bien qu'ils soient presque certains d'être rattrapés, les fugitifs n'en remplissent pas moins bois et marais. Nombreux sont ceux qui, affaiblis ou malade [...] préfèrent subir la punition réservée à de tels délits.» (p. 185) C'est le cas entre autres de Céleste dont la résolution semble pourtant au départ inébranlable: «Je préférerais mourir dans le marais plutôt que de me laisser fouetter à mort par l'intendant» (p. 188) confie-t-elle à Northup; mais après plusieurs semaines de fuite, effrayée par le sort que lui réservent les animaux sauvages des marais, elle «rentra chez son maître, fut fouettée, mise aux ceps et renvoyée dans les champs» (p. 188). Parfois, l'esclave fugitif n'a même pas l'occasion de réaliser ce choix, tel Augustus mordu et mutilé à mort par les chiens (p. 187). Dans le récit de Northup, la fuite se présente, sinon comme une impasse à l'instar du combat contre le maître, du moins comme inévitablement vouée à l'échec<sup>26</sup>.

Quelle solution reste-t-il à l'esclave pour échapper à sa misérable condition? L'insurrection? Northup, qui remercie Dieu de ne pas lui avoir fait verser le sang sur le bateau qui le conduisait à la Nouvelle-Orléans (p. 46), écrit: «L'idée d'une insurrection n'était pas nouvelle parmi la population du Bayou Bœuf [...]. Mais sans armes et sans munitions, ou même avec, je connais trop le genre de défaite par lequel se terminent de telles aventures, et je me suis toujours opposé à ceux qui en étaient partisans.» (p. 191) Il n'en affirme pas moins immédiatement après que si le système esclavagiste perdure, alors la terrible vengeance de l'esclave s'abattra un jour sur les maîtres qui «à leur tour imploreront, mais en vain, sa pitié» (p. 191). Si Northup ne se complait aucu-

26. Rappelons à nouveau que Northup était esclave dans une région du Sud des États-Unis d'où il était quasiment impossible de s'évader.

nement dans cette perspective qu'il présente sous un jour apocalyptique, il n'en espère pas moins que les torts infligés par l'esclavage seront *vengés*: «Bientôt, Arthur [...] aurait la satisfaction de voir vengés les torts qu'on lui avait faits» (p. 52); «Il n'y aurait personne pour me pleurer, personne non plus pour me venger» (p. 84).

Mais de cette vengeance, l'esclave n'en sera pas à proprement parler le sujet: elle ne s'accomplira vraiment que si ses prières sont exaucées par le «Père Tout-Puissant – qui règne sur nous tous, sur l'homme libre comme sur l'esclave» (p. 54). La justice (finale) à laquelle en appelle Northup est une justice divine exercée par un tribunal plus puissant que le «tribunal humain» (p. 248); mais c'est aussi une justice qui ne sera rendue qu'après la mort de tous les protagonistes, une justice qui ne peut conférer à l'esclave qu'une *liberté au-delà de la mort*, interdisant à nouveau toute réconciliation de la vie et de la liberté. Northup, lui, aura eu la chance de *vivre* sa libération, laquelle aura emprunté la voie d'une justice bien humaine, l'étroite voie juridique qui lui était ouverte en tant que citoyen «né libre, dans un État libre»... à la différence de ses compagnons nés esclaves dans un État esclavagiste.

#### SUJET ET SYSTÈME

La «solution juridique» menant à la libération de Northup est une solution intrinsèquement individuelle. Or, l'on peut se demander si, en deçà de ces ultimes moments de sa vie d'esclave, cette individualité, cette différence, n'a pas marqué toute son expérience de l'«institution singulière»; d'où les questions suivantes: le «point de vue de l'esclave» Northup représente-t-il réellement le «point de vue des (autres) esclaves» de son récit? Dans quelle mesure le «je» de Northup est-il aussi un «nous»? Northup demeure quoiqu'on en dise un étranger dans ce

système: il lui est à la fois intérieur *et* extérieur; il en est à la fois un acteur (une victime) *et* un observateur: «J'avais respiré toute ma vie l'air libre du Nord. J'étais conscient d'éprouver les mêmes sentiments, les mêmes impressions que les Blancs.» (p. 16) Epps ne se trompe au fond pas lorsqu'il affirme de lui: «Fichtre, il n'est pas comme les autres nègres; ne leur ressemble pas... n'agit pas comme eux.» (p. 219) Autrement dit, Northup s'indigne-t-il avant tout du système esclavagiste en tant que tel ou du fait que *lui*, né libre, ait été réduit en esclavage? «Était-il possible que [...] j'aie été enchaîné et battu sans pitié, et que fusse en ce moment parqué avec une troupe d'esclaves, et esclave moi-même?» (p. 53) L'éditeur de la dernière version française en date de *Douze ans d'esclavage* (1980) l'affirmait sans détour pour clore son introduction: «Solomon Northup est bien pétri d'une des plus grandes contradictions de la société américaine: il a plus ressenti le scandale de sa situation d'homme libre, citoyen d'un État libre réduit en esclavage, que celui de l'esclavage proprement dit.»<sup>27</sup> Si cette question mérite en effet d'être examinée, y répondre exige néanmoins bien plus de circonspection.

Quoique Northup affirme que la très grande majorité des esclaves chérissent la liberté tout autant que leurs maîtres, il donne pourtant plusieurs exemples d'esclaves à qui cette idée demeure totalement étrangère: «Mary [...] connaissait à peine l'existence du mot liberté. Élevée comme une bête, elle n'avait guère plus d'intelligence qu'une bête» (p. 42). Il y a très manifestement pour Northup des *degrés* dans le sentiment de liberté et si celui-ci n'est jamais totalement éteint chez l'esclave, il est souvent réduit à presque rien. Pourquoi sinon Northup prendrait-il la peine de souligner qu'Eliza «n'était

27. «Introduction de l'éditeur» in S. NORTHUP, *Douze ans d'esclavage*, Paris, Le Sycomore, 1980.

pas une esclave ordinaire. [...] La liberté – liberté pour elle et pour ses enfants –, l'avait obnubilée, avait été le jour son étoile, et la nuit sa colonne de feu» (p. 62). S'il n'y a que très rarement du mépris dans les paroles de Northup à propos des autres esclaves, si s'y manifeste une indéniable solidarité, l'intensité du rapport à la liberté n'en reste pas moins pour lui un irréductible facteur de différenciation entre les victimes de l'esclavage.

Qui plus est, dissimuler sa liberté, sa condition d'homme libre, c'est non seulement pour Northup ne plus la dire au maître, mais c'est également «cacher à [ses] compagnons de tous les jours [son] nom et [son] histoire véritable». Les esclaves pas plus que les maîtres ne connaissent son «secret»: «Il était impossible qu'aucun esclave puisse venir à mon aide, alors que, d'un autre côté, il était fort possible qu'ils me fassent découvrir.» (p. 211) Si Northup partage l'expérience et la vie quotidienne de ses compagnons de misère, leur présent, ses espoirs d'émancipation demeurent quant à eux profondément solitaires. D'où l'hébètement des esclaves au moment de sa libération: «Pendant dix ans, j'avais vécu parmi eux, travaillé dans le même champ, dormi dans la même cabane, supporté les mêmes épreuves, mêlé mes chagrins aux leurs et participé à leurs maigres joies. Et pourtant, jusqu'à cette heure, qui était la dernière que je devais passer parmi eux, aucun n'avait eu le moindre soupçon de mon véritable nom, ni su la plus petite parcelle de mon histoire.» (p. 235) Cette épisode dévoile le gouffre qui sépare Northup des autres esclaves, cette béance que la dissimulation avait précisément eu pour fonction de masquer, une différence que révèle encore l'apparente indifférence de Northup lors de la scène de séparation: «Tandis que je revenais vers l'attelage, Patsey sortit en courant de derrière une cabane et jeta ses bras autour de mon cou. "Oh! Platt, s'écria-t-elle, le visage ruisselant de larmes, tu vas être

libre...» [...] Je me dégageai de son étreinte et montai à côté du conducteur.» (p. 239)

Qu'en est-il des relations de Northup aux maîtres ? Le lecteur du récit pourra s'étonner que l'auteur oppose systématiquement les « bons maîtres » (Ford, Mary McCoy) et les « mauvais maîtres » (Tibeats, Epps, Tanner), opposition qui est aussi celle des dignes serviteurs de Dieu et de ceux pour qui la Bible est avant tout un instrument d'assujettissement, un manuel de punitions. Il ne faudrait pourtant pas en inférer que, pour Northup, les bons maîtres échappent à toute critique, ni que la responsabilité de l'esclavage soit une responsabilité purement individuelle. Il affirme ainsi à propos de Ford : « Le milieu dans lequel il a toujours vécu ne lui a pas permis d'apercevoir l'injustice fondamentale sur laquelle repose le système esclavagiste. Il n'a jamais douté qu'un homme n'ait moralement le droit d'en assujettir un autre. » (p. 64) Il y a certes des maîtres humains et des maîtres inhumains, mais les uns non moins que les autres restent avant tout des maîtres, c'est-à-dire des bénéficiaires du système esclavagiste. C'est bien à une critique de l'esclavage en tant qu'institution que se livre Northup à propos duquel l'on peut répéter ce jugement porté sur Douglass en 1855 dans le *Putnam's Monthly Magazine* : il « fait la guerre au système plutôt qu'aux personnes que ce système a produites »<sup>28</sup>.

Northup illustre bien comment l'« institution singulière » fait ses bourreaux non moins que ses victimes, crée le maître aussi bien que l'esclave. Ce « système inique » produit ses personnages, les forme même depuis l'enfance, tel le fils d'Epps, « garçon intelligent de dix ou douze ans » qui prend le plus grand des plaisirs à distribuer les coups de fouet aux esclaves : « L'homme est en germe dans l'enfant », et il est vrai qu'avec

28. Voir C. T. DAVIS, H. L. GATES JR., *The Slave's Narrative*, op. cit., p. 30.

une pareille éducation, il ne saurait en être autrement, quelles que soient les bonnes dispositions de cette jeune nature: à l'âge de la maturité, il considèrera les misères des esclaves avec une totale indifférence.» (p. 202) Il n'en va pas autrement des femmes des maîtres, et notamment de Madame Epps qui brûle de jalousie envers l'objet des «regards lascifs» de son mari, l'esclave Patsey, «victime asservie de la luxure et de la haine» (p. 141). Madame Epps, qui à sa manière souffre elle aussi du système esclavagiste en tant que *système sexuel*, prend le plus grand plaisir à voir et à faire souffrir Patsey, allant jusqu'à intriguer pour «la faire tuer en cachette» (p. 141). Et pourtant, Northup écrit: «Malgré tout, Madame Epps n'était pas le diable en personne. [...] Dans un autre contexte, au milieu d'une société différente de celle qui peuplait les rives du Bayou Bœuf, on aurait pu dire d'elle que c'était une femme raffinée et attachante.» (p. 149)

Si l'esclavage est par définition indéfendable, c'est parce qu'il est fondé sur l'identification et la réduction effective de l'esclave à un «bien personnel» – le code noir, régissant l'esclavage dans l'Empire français, parlait quant à lui de «meuble» –, une «propriété vivante, comparable en cela, sinon pour la valeur, à une mule ou un chien» (p. 137). L'esclave ne saurait avoir d'autre valeur qu'économique: ce que ne supporte pas Epps à l'idée que Northup pourrait mourir, c'est la perspective de «la perte que représenterait pour lui la mort d'un animal valant un millier de dollars» (p. 132). Il n'y a pas d'esclavage sans *animalisation*. Se demander ce qui distingue un Blanc et un Noir, ce n'est rien d'autre pour Epps que demander «quelle différence il y a entre un Blanc et un babouin» (p. 206). Mais cette *répétition* indéfinie de la proposition «le Noir est un animal», posée comme un a priori légitimant la pratique de l'esclavage n'est-elle précisément pas le signe de l'impossibilité d'une légitimation définitive, d'une preuve... car croirait-on

utile de rappeler que le chien ou la mule ne sont pas des hommes ?

Ce que révèle par ailleurs Northup, c'est que ce processus d'animalisation est mutuel, c'est un processus d'ensauvagement réciproque : « sauvage », « brute », « bête », tels sont les épithètes dont il affuble les maîtres, du moins les mauvais maîtres. Et Bass fait sans doute bien plus qu'une boutade lorsqu'il rétorque à Epps assimilant les « nègres » à des singes : « À ce compte là, il y a autant de singes parmi les Blancs que parmi les Noirs. » (p. 206) Les mots suivants d'Aimé Césaire au sujet du colonisateur ne valent pas moins pour les maîtres décrits par Northup : « le colonisateur, qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre la bête, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même en bête »<sup>29</sup>. Pour Northup, l'esclavage est bel et bien un processus de *décivilisation* ; la société esclavagiste est une société malade, pervertie : « La pratique du système esclavagiste, sous sa forme la plus cruelle, tend à abrutir les quelques sentiments d'humanité et de délicatesse qu'ils pourraient avoir. Quand on sait les spectacles auxquels ils sont journallement confrontés – [...] – quand on sait les souffrances qu'ils côtoient, comment pourrait-on encore s'attendre à les voir devenir autre chose que des brutes n'ayant aucun souci de la vie humaine. » (p. 153)<sup>30</sup>

Que Northup ne soit pas un esclave comme les autres, c'est indubitable ; que son « point de vue » sur l'esclavage soit unique, c'est certain ; qu'il ne soit pas en mesure de représenter tout à fait adéquatement les autres esclaves, de parler en leur nom

29. A. CÉSAIRE, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 2004, p. 21.

30. Découvrir l'esclavage, c'est pour Northup comprendre que « l'homme est un loup pour l'homme » (pp. 25-26), locution que l'on pourrait reprendre ici dans sa « traduction » hobbesienne : le système esclavagiste, c'est le pur et simple retour à l'*état de nature*.

(mais le prétend-il?), c'est probable. Cela ne l'empêche pourtant en rien de produire une critique radicale de l'«institution singulière», irréductible à une expérience purement individuelle, étrangère à tout solipsisme. C'est que la perspective de Northup n'est pas seulement une perspective (subjective) sur l'esclavage, c'est aussi une perspective (intersubjective) sur d'autres perspectives, sur d'autres regards, ceux des autres esclaves aussi bien que ceux des maîtres. Northup apprend peu à peu à connaître les pensées et les sentiments des multiples protagonistes de la scène de l'esclavage, à voir à travers leurs yeux. Or, c'est précisément à l'*intersection* de ces multiples perspectives, et non pas indépendamment ou au-delà d'elles, qu'émerge au fur et à mesure du récit une critique de l'esclavage en tant qu'institution.

C'est pourquoi il est nécessaire pour conclure de réinterroger ce jugement accompagnant la réédition de 1869 de *Twelve Years a Slave* et repris dans la préface à l'édition de 1968: ce récit, peut-on lire, «doit être pris pour ce qu'il vaut – un récit personnel des souffrances personnelles et des injustices ardemment ressenties et éprouvées très hostilement; mais, à notre avis, l'individuel sera perdu ou se fondra dans l'intérêt général et l'œuvre sera regardée comme l'histoire d'une institution à laquelle notre économie politique s'est heureusement substituée»<sup>31</sup>. Ces deux aspects, «individuel» et «historique», de l'œuvre de Northup ne sont en réalité aucunement indépendants. Non seulement la dénonciation du système esclavagiste n'est en rien chez lui contradictoire avec l'expression de *son* point de vue sur l'esclavage, mais plus encore elle en est étroitement dépendante. Oublier ce que ce récit a de personnel, en effacer la valeur biographique, c'est

31. Voir S. EAKIN, J. LOGSDON, «Introduction» in S. NORTHUP, *Twelve Years a Slave*, *op. cit.*, pp. XXIII-XXIV.

dans un même geste en effacer la valeur historique, en oublier la portée critique. Se souvenir des luttes contre l'esclavage, c'est donc aussi se souvenir de la *force de l'aveu* de l'esclave.

Matthieu Renault

Matthieu Renault est docteur en philosophie politique, chercheur postdoctoral à la London School of Economics and Political Science (département de sociologie) et chercheur associé au Centre de Sociologie des Pratiques et des Représentations Politiques (CSPRP, Université Paris VII Denis Diderot). Il est l'auteur de: *Frantz Fanon, De l'anticolonialisme à la critique postcoloniale*, Paris, Amsterdam, 2011, ainsi que de plusieurs articles situés au croisement de la philosophie et des études coloniales et postcoloniales.

## TABLE

Introduction	7
CHAPITRE I	11
CHAPITRE II	19
CHAPITRE III	27
CHAPITRE IV	37
CHAPITRE V	45
CHAPITRE VI	55
CHAPITRE VII	63
CHAPITRE VIII	77
CHAPITRE IX	87
CHAPITRE X	97
CHAPITRE XI	109
CHAPITRE XII	121
CHAPITRE XIII	131
CHAPITRE XIV	143
CHAPITRE XV	157
CHAPITRE XVI	169
CHAPITRE XVII	181
CHAPITRE XVIII	193
CHAPITRE XIX	203
CHAPITRE XX	217
CHAPITRE XXI	225
CHAPITRE XXII	241
Postface	251

AUX ÉDITIONS ENTREMONDE

*Dernières parutions*

Nanni Balestrini

*Sandokan*

Georges Sorel

*Réflexions sur la violence*

Nanni Balestrini

*Nous voulons tout*

Karl Marx

*La Guerre civile en France*

Marianne Enckell

*La Fédération jurassienne*

Léon de Mattis

*Crises*

Nanni Balestrini

*La Violence illustrée*

Paul Mattick

*Marxisme, dernier refuge de la bourgeoisie ?*

Nanni Balestrini

*Blackout*

Otto Rühle

*Karl Marx, vie et œuvre*

Maximilien Rubel

*Marx théoricien de l'anarchisme*

Michel Bakounine

*Considérations philosophiques  
sur le fantôme divin, le monde réel et l'homme*

Yann Collonges, Pierre Georges Randal

*Les Autoréductions*

Otto Rühle

*La révolution n'est pas une affaire de parti*

Karl Marx

*Contribution à la critique  
de la philosophie du droit de Hegel*

Alfredo M. Bonanno

*La Joie armée*

Karl Marx

*Salaires, prix et profits*

Voline

*La Révolution inconnue (3. vol.)*

Jean Wintsch, Charles Heimberg

*L'École Ferrer de Lausanne*

















CET  
OUVRAGE A ÉTÉ  
COMPOSÉ AVEC LE MONDE  
LIVRE CLASSIQUE CORPS 9.8 ET A  
ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-HUIT  
FÉVRIER DEUX MILLE QUATORZE SUR HELLEFOSS SUPER  
SNOWBRIGHT ET OLIN SMOOTH POUR  
LE COMPTE DES ÉDITIONS  
ENTREMONDE À  
GENÈVE ET  
PARIS.

3<sup>e</sup> TIRAGE

ISBN: 978-2-940426-27-0

ISSN: 1662-3231



IMPRIMÉ EN BULGARIE